





PRINCIPES

PHILOSOPHIQUES,

PRINCIPES
PHILOSOPHIQUES.

S'il faut opter, si, dans ce tourbillon,
Il faut choisir d'être dupe ou fripon,
Mon choix est fait, je bénis mon partage :
Ciel ! rends-moi dupe, et rends-moi juste et sage.

Théâtre français.

IMPRIMERIE DE VANDERBORGHT FILS.

PRINCIPES PHILOSOPHIQUES,

POLITIQUES ET MORAUX;

PAR

LE COLONEL DE WEISS,

ANCIEN BAILLI DE MOUDON, ET MEMBRE DE DIVERSES ACADÉMIES.

TREIZIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.

Bruxelles.

J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1832

Tout dans ton livre, Weiss, me paraît réuni.
J'y trouve le savoir, l'esprit et la sagesse,
La bonté, le courage et la délicatesse.
Puis-je encor désirer? Oui : l'auteur pour ami.

Par le marquis de Chergné.

PRÉFACE.

A vingt ans je me croyais un sage, à trente ans je soupçonnai que je n'étais qu'un sot. Mes principes étaient chancelans, mes conséquences vagues, mes passions contradictoires.

J'avais beaucoup vu, beaucoup lu, presque autant joui, encore plus souffert. J'accusais le sort et les hommes : ils avaient bien quelques torts, mais moins que je ne leur en supposais.

Un jour heureux j'eus le courage de me demander à moi-même, s'ils n'auraient peut-être pas autant de titres à se plaindre de moi, que moi d'eux? Je jetai un coup d'œil impartial sur ma vie, et crus voir distinctement, que la plupart de ce que j'appelais *malheurs*, étaient des *fautes*; que j'avais été dupe de ma jeunesse, victime de mes penchans, et qu'avec moins d'amour-propre, moins d'imprudence, plus de modération et de flexibilité, j'eusse évité des positions dont le souvenir me glace encore.

Cet aveu, à la fois pénible et soulageant, en amena d'autres. Je voulus savoir sur quel fondement portait ma confiance en mes propres lumières : je me rendis compte de mes opinions; je fus étonné de leur faiblesse et de leur incohérence sur les objets les plus importans. Je vis que je pensais

plus par hasard, par habitude, que par examen; que l'esprit et l'exemple m'avaient plus séduit que la raison, et qu'entassant une foule de connaissances vaines, j'avais négligé les plus essentielles. — Devenu plus modeste, je cherchai un guide parmi les auteurs les mieux pensans. J'aurais désiré un système complet, également éloigné de la superstition et de l'impiété, dont l'accord des principes en donnât à mes jugemens. Je cherchai en vain. L'un était bigot, l'autre athée; l'un superficiel, l'autre abstrait: la plupart ne traitaient que des fragmens, et les meilleurs se ressentaient du préjugé national, de la dépendance de l'emploi, des chaînes de la servitude, et plus encore du manque d'expérience, de courage et de générosité.

Mécontent d'eux, j'eus recours à mes propres réflexions; j'y joignis l'extrait de tous, et m'en formai un système particulier, dont l'influence sur mon propre bonheur est ma présomption la plus forte en faveur de sa vérité.

En mettant plus d'ordre dans mon esprit, j'ai mis plus d'accord dans mes sentimens, plus de suivi dans mes actions, plus de succès dans mes entreprises. — J'étais inquiet; je suis tranquille: j'étais dégoûté; je suis content. — Je sais vivre avec agrément dans la société, et encore mieux me suffire dans la solitude. — Si je n'ai pu apprendre

à estimer les hommes, j'ai du moins appris à leur pardonner, et à sentir qu'on a toujours plus ou moins besoin de ce retour d'indulgence de leur part.

Comme une augmentation de lumières produit naturellement le désir d'être plus utile, j'ai pensé que mes écarts pourraient en épargner à d'autres, et que mes réflexions pourraient faciliter les leurs. Je les offre moins comme des vérités que comme de simples conjectures. J'invite tout lecteur à s'en défier, et à ne les admettre qu'après mûr examen. Je le préviens que nombre de gens qui se croient très-judicieux, prétendent que j'ai l'ame exaltée, et m'accusent d'avoir beaucoup d'amour-propre. C'est peut-être pour le déguiser que je présente mon travail, non comme un bon ouvrage, mais comme un supplément à celui qui nous manque. Tout homme doit au public le tribut de son activité, et devrait s'efforcer de laisser quelque trace honorable de son existence.

En tendant vers ce but, j'aspire moins à la gloire du génie qu'au mérite d'être utile. Je n'ai point la fatuité de prétendre avoir été toujours neuf sur des objets qui exercèrent la plume des plus grands hommes de tous les siècles. Heureusement pour le genre humain, que nombre de ces principes sont aussi anciens que lui, et qu'il ne reste souvent à un auteur moderne que le mérite du choix, de l'ordre

du style, et de l'application aux circonstances.

On devrait, en général, plus s'attacher à perfectionner qu'à créer. J'ai voulu réunir, sous le plus petit volume, le plus grand nombre de vérités importantes à connaître, soit dans la vie privée, soit dans la vie publique; en évitant cependant la sécheresse et l'obscurité. J'ai voulu tracer un cours abrégé de *manière de penser*, et lui donner cet accord, si difficile, lorsqu'on tire ses principes d'un grand nombre d'ouvrages qui considérent les objets sous différentes faces, et les jugent d'après des règles opposées. J'ai voulu prendre un ton médiateur, qui, rapprochant les extrêmes, concilie des opinions en apparence contradictoires, et rassemble leurs maximes éparses sous un système suivi.

Mon plan est trop vaste, mes sujets trop variés, mes limites trop étroites, pour me flatter de les avoir tous bien traités. Il est difficile d'allier la nature et le préjugé, la morale et la politique, le délicat et le vigoureux, le vrai et le circonspect, et d'être à la fois démonstratif, touchant et agréable. J'ai sans doute échoué souvent dans les détails; mais, en me comparant à mes prédécesseurs, il me semble que je n'ai pas été si malheureux dans l'ensemble. Au reste, quel est l'auteur qui, s'appréciant luimême, n'estimât pas son ouvrage fort au-dessus de

sa valeur ? Je désirerais qu'on voulût bien n'en porter son jugement qu'après avoir lu le tout : mais je sens que c'est trop exiger.

En traitant de l'homme, je n'ai pu parler que des mêmes passions, des mêmes effets, des mêmes causes. Un peintre renoncera-t-il à son art, parce que ses figures, comme celles de ses confrères, sont toujours composées d'yeux et de bouches, de jambes et de bras ? J'écris comme d'autres dessinent, par goût, non par état (1). Je n'attache pas plus d'importance à mon travail que le public n'y en attachera probablement, et je suis exercé à recevoir son blâme avec autant de légèreté qu'il y met communément d'inconséquence. J'ai décomposé ce public, et me suis demandé à moi-même, combien je connaissais de ces individus dont le suffrage pourrait me flatter véritablement ? J'ai été étonné du peu. Le croira-t-on ? Le dirai-je ?... Je n'ai pas trouvé un seul homme auquel je désirasse de plaire en tous points. Il en est beaucoup d'autres dont les éloges seraient pour moi la critique la plus humiliante, par ce qu'ils prouveraient que mes principes ont du rapport avec les leurs.

(1) Il est peu de vocations aussi dangereuses. La vie des plus grands auteurs n'offre que l'histoire de leurs persécutions civiles, de leurs infirmités corporelles et de leurs guerres littéraires.

Cette défiance du jugement d'autrui n'exclut point chez moi celle que tout homme sensé doit avoir du sien propre. Si on m'accuse d'avoir fait un mauvais livre, j'en conviendrai trés-facilement, espérant que l'on conviendra aussi qu'il valait tout autant perdre ses heures à cela qu'aux récréations ordinaires : sottises pour sottises, celles-ci en valent bien d'autres. N'eussé-je encensé qu'une chimère, le plaisir qu'elle m'a donné est une réalité : il est si doux de se procurer des amusemens indépendans des caprices d'autrui! Mon projet m'a amusé, intéressé, et le travail du matin a souvent égayé ma soirée. J'avoue que le produit est au-dessous de mon attente. J'aspirais à de plus grandes choses, et je me crois capable de quelque élévation de plus; mais, pour atteindre à ce degré, il fallait des peines, et un temps que je ne voulais consacrer qu'avec quelque certitude du succès : quel qu'il soit, mon MOI, *homme du monde*, est toujours disposé à sourire des inepties de mon MOI, *homme de lettres*. — Oh! nous ferons de bonnes plaisanteries sur sa présomption à vouloir instruire le genre humain, et puis nous lui pardonnerons en faveur de ses vues : elles étaient honnêtes.

Quel qu'en soit le résultat, je ne puis jamais manquer complètement mon but. Le plus essentiel était celui de m'apprécier. Un ouvrage de ce genre

est le tableau de l'ame, la mesure des connaissances, et le sceau du génie. Quand il ne m'en reviendrait d'autre avantage que celui de me rendre plus modeste, je ne croirais pas avoir manqué de récompense : s'il m'assigne un rang subalterne, je me retire de la lice sans humeur, sans honte ; je rentre dans la foule, et, réduit au rôle de simple spectateur, j'applaudirai sans envie aux lauriers que je ne puis obtenir. Ne pouvant être *grand homme*, j'accepte sans regret le pis-aller, d'être *bon homme*, peut-être plus conforme à mes goûts et plus compatible avec la tranquillité. Je renonce dès-lors à plusieurs projets pénibles, et, bercé par l'indolence, je reposerai doucement dans les bras de la médiocrité, me félicitant d'être du plus grand nombre.

Je proteste d'avance contre une tyrannie usitée envers tout homme qui ose publier ses pensées : c'est de le séparer du public, et de le placer dans une classe particulière, dont on exige beaucoup, et à laquelle on accorde peu : en s'en formant d'abord une trop haute opinion, on finit par en avoir une trop basse : on compare sans cesse leurs discours et leurs actions avec leurs écrits, et on s'étonne de les trouver quelquefois en contraste. Je préviens que, quels que soient les miens, ils seront toujours fort supérieurs à l'auteur : les pré-

ceptes que j'ai donnés, les modèles que j'ai tracés sont tout ce que j'ai pu imaginer de mieux dans mes meilleurs momens; et il est en outre des vérités que j'ai découvertes trop tard pour pouvoir en faire usage.

Quoique la philosophie embrasse dans sa vaste étendne tout ce qui est de l'empire de la raison, elle se concentre plus essentiellement dans les vérités de pratique. Je me suis plus attaché à l'usuel qu'au spéculatif, moins à la forme qu'au fond : la manière de raisonner des logiciens m'a rendu leur science suspecte, et je suis persuadé que les sublimes obscurités d'une métaphysique minutieuse formèrent nombre de pédans, beaucoup d'impies, et rarement des hommes de probité.

Un lecteur éclairé sentira facilement qu'il eût dépendu de moi d'être plus profond, plus abstrait, mais j'eusse été moins vrai, moins lu, moins utile. Je converse volontiers avec les savans, mais je n'écris pas pour eux; ces messieurs savent tout. Je n'ai qu'une seule maxime à leur rappeler, c'est de mettre leur théorie un peu plus en pratique : précepte que je m'efforce de suivre moi-même, en leur souhaitant d'y être plus heureux.

L'instruction doit naturellement tendre vers ceux qui en ont le plus besoin : sans perdre de vue aucun état, aucun âge, j'ai plus particulièrement

pour but le jeune homme qui entre dans le monde. C'est avec douleur que je le préviens, qu'en formant son cœur au *grand*, au *vrai*, au *juste*, j'immole peut-être une victime au bien public : il est possible qu'il paie long-temps de sa tranquillité sa manière différente de voir et de sentir. Mais qu'il ne se rebute point; qu'il fasse encore un pas de plus vers la perfection, et il retrouvera ce calme, cette paix; il rentrera avec joie dans son intérieur; et lors même que mal entouré, l'amitié, l'estime, la confiance, ces compagnes naturelles de la vertu, se refuseraient à lui, le sentiment de sa propre dignité le consolera, le fortifiera, et jusque dans le malheur et la persécution, il ne pourra méconnaître une secrète providence qui veille sur son sort. — Qu'il ne s'attende point à trouver dans la société les principes de la raison; qu'il ne sépare point la prudence de la droiture, et que cependant il joigne à cette dernière, la hardiesse, l'activité, la constance, qui peuvent seules en assurer les desseins; qu'il se raidisse contre les séductions de l'exemple; qu'il se prépare contre un étonnement dangereux et le dégoût qui en est la suite. — Je voudrais anticiper chez lui cette tardive expérience, qu'on paie souvent si cher, et dont on ne connaît le prix que lorsqu'il n'est plus temps d'en profiter. Je voudrais lui donner des notions distinctes de la

vertu, écarter toute idée de faux mérite; le garantir également des dangers de la superstition et de l'abus de la philosophie; lui montrer les choses, non-seulement telles qu'elles devraient être, mais telles qu'elles sont en effet. « Enfin je voudrais former « son esprit, toucher son cœur, le rendre heureux, « le rendre utile. »

J'ai établi les principes que je voudrais avoir reçus dès mon enfance, ceux que je donnerais à mes fils, ceux dont l'écart me plongea dans un gouffre de calamités, ceux dont l'observation m'arracha de cet abîme et m'éleva peu à peu au-dessus de ce que mes circonstances pouvaient promettre.

Si mes pensées paraissent quelquefois durement vraies, c'est que je suis persuadé qu'il n'y a que les idées fortes qui forment les ames vigoureuses. Des maximes triviales sont suffisantes dans la jeunesse, mais deviennent inutiles dans un âge plus avancé. Le cours du monde exige qu'à la flexibilité, qui sait se plier aux maux inévitables, on joigne l'énergie qui fait résister aux moindres, mépriser les dangers utiles, et vaincre les obstacles. — Je n'ai pas donné un précepte sans le motiver, et sans en peser l'effet probable : mais je ne réponds que de la pureté de mes intentions, non de la certitude de mes calculs. La brièveté que je me suis prescrite m'a fait quelquefois supprimer les

détails et conséquences intermédiaires, ce qui m'expose au blâme de n'avoir pas toujours assez lié mes pensées : mais ce qu'on peut perdre à ce remplissage omis sera plus que compensé par la précision et la clarté.

Je me suis affranchi de tout ordre et règles scolastiques : j'ai suivi la marche qui m'a paru la plus conforme à celle de l'esprit humain, et à l'enchaînement le plus naturel entre les principes et objets discutés. J'ai pris l'homme par son grand mobile, *l'intérêt personnel*, et après lui avoir démontré par la seule raison, qu'abstraction faite de toute idée religieuse, *vertu* et *honneur* ne sont qu'une même chose dans son existence actuelle, j'ai ensuite recours à la religion naturelle, et par les perspectives d'une vie future, et les preuves de l'existence d'un Dieu juste et rémunérateur, j'ajoute un nouveau degré de persuasion.

Une difficulté des plus embarrassantes, c'est de parler à la fois pour tous les états. S'il est de la dernière importance que la classe des grands soit sans préjugés, il est peut-être nécessaire que les classes inférieures conservent une partie des leurs. N'y aurait-il pas de la dureté à donner à des esclaves des sentimens de héros, et de ravir à l'heureux ignorant ses consolantes illusions ?

Il n'est pas plus aisé de tenir le même langage

aux différentes nations : car, quoique la vérité soit immuable dans son tout, elle varie dans ses détails, et diffère dans ses applications, suivant le besoin des lieux et des siècles. Dans un pays d'ignorance où l'esprit est timide et la philosophie au berceau, les ouvrages médiocres doivent l'emporter sur les bons, parce que ces derniers s'éloignent trop des notions reçues. Il y a trois cents ans que bien écrire eût été mal écrire : nos chefs-d'œuvre eussent été brûlés ou sans lecteurs ; par la même raison que, de nos jours, ce manant qui lirait sans intérêt Locke, Montesquieu ou Clarisse, s'extasie sur quelque mauvais conte de l'almanach, ou sur les hauts faits de *Fortunatus* et de *la belle Maguelone*; par la même raison que, de nos jours (1), les principes qui seront jugés très-simples à Londres, Pétersbourg, Berlin, et récemment à Vienne, seront hardis à Paris, téméraires à Venise, profanes à Rome, exécrables à Madrid, et à Lisbonne pourraient conduire au bûcher. Les livres, comme les lois, ne peuvent convenir également à tous les peuples : il faut qu'ils se règlent sur le climat, la constitution, les lumières et le degré de tolérance. Je crois honorer ma patrie en disant que je ne pense pas avoir dépassé les bornes de la sienne.

(1) 1785.

Si mon but principal eût été de plaire, il m'eût été facile d'adoucir mon ton, et, en flattant l'amour-propre d'autrui, de mieux assurer les triomphes du mien. Quelques jours de travail eussent retranché des vérités austères, auxquelles ni l'homme en place, ni l'homme de plaisir n'aime d'être rappelé. Je viens de consulter des gens prudens sur l'effet que j'en dois attendre : ils pensent que je me procurerai quelques amis tièdes, et nombre d'ennemis chauds.

Ce n'était point ce dont je m'informais. Je demande si mon ouvrage sera plus utile que nuisible? On répond *plus utile*. Eh bien! qu'on l'imprime.

Si quelque ame forte me reprochait d'avoir été parfois trop circonspect, trop retenu, ou d'avoir supprimé certaine vérité d'éclat, — qu'elle se rappelle que le même degré de « lumière qui pouvait l'éclai« rer, en eût aveuglé d'autres. «—Si quelque ame sévère me reprochait quelque écart de décence, un ton de légèreté sur des objets sérieux, un excès d'indulgence sur des devoirs de second ordre, ou quelques traits de faux brillant qui nuisent à la simplicité, — qu'elle pense que, pour instruire, il faut plaire; que pour persuader il faut être lu, et que l'indulgence sur les petites choses donne plus de poids à la sévérité sur les grandes.

Pour toute autre critique, je n'ai qu'un mot à répondre : *Faites mieux*, et je vous lirai avec plaisir, avec reconnaissance.

PRINCIPES PHILOSOPHIQUES.

INTRODUCTION.

Craindre et *désirer* sont les deux grands ressorts des actions humaines. — Toute crainte suppose un mal. Tout désir suppose un bien. — Quels sont les vrais maux et les vrais biens? Quels sont les moyens d'éviter les premiers, d'obtenir les seconds? Cette recherche fait l'objet principal de la philosophie, qui, sans exclure aucune vérité, a essentiellement l'homme pour étude, la sagesse pour but, la morale pour moyen, et peut s'appeler l'*École du bonheur*, ou *l'Art de vivre*.

Les autres sciences n'ont qu'une utilité momentanée ; celle-ci en a une constante.

« Elle est de tout pays, de tout âge, de tout état. » Il n'est aucun moment de notre vie où elle ne puisse nous servir de guide, en indiquant des devoirs à remplir, des plaisirs à goûter, des écueils à craindre. Elle ennoblit notre existence, élève l'ame à sa source, et la détache de ces pitoyables minuties, dont le vulgaire s'occupe et se tourmente. Ses contemplations fournissent sans cesse à l'esprit un aliment

qui le fortifie, l'intéresse et le console. Son indépendance de l'opinion secoue la servitude des préjugés et celle des besoins imaginaires : elle enseigne à jouir des voluptés innocentes sans en être asservi, et prévient les regrets par la prudence. C'est elle qui assure nos desseins, qui rend notre prospérité plus douce, nos maux plus supportables, et qui, alliant notre félicité avec celle d'autrui, verse sur des souffrances nécessaires les consolations de l'avenir. C'est elle qui apprend à se soumettre avec résignation aux décrets d'une providence irrésistible; à conformer ses vœux et sa conduite à sa situation; à vivre en paix, en sûreté avec soi et les autres; à se pardonner ses propres inepties, et souffrir avec douceur les injustices des hommes, en les aimant, les plaignant, et les servant.

Comme tout s'altère sous la rouille des temps, le mot de *Philosophie* ou l'*amour de la sagesse*, a presque entièrement changé de signification. De nos jours, la physique et les mathématiques ont usurpé son trône, déjà envahi dans les siècles passés par l'obscure scolastique. Si Socrate, Épicure ou Zénon revenaient sur la terre, et si les sages pouvaient s'étonner, ils seraient surpris d'avoir moins de prétentions au titre de philosophe qu'un logicien, un algébriste ou un distillateur (1).

(1) Nous avons un traité sur le salpêtre, intitulé : *Fragmens philosophiques*.

Les anciens ne connaissaient ni attraction, ni prismes, ni électricité, ni air inflammable; mais ils s'occupaient davantage de l'origine des Êtres et de leur tendance, du vrai et du juste, du bien et du mal, du bonheur particulier et public; mais en quoi ils nous surpassaient surtout, c'était dans leurs magnanimes efforts pour joindre l'exemple aux préceptes. Il est remarquable que le plus grand des législateurs *Lycurgue*, le plus grand des poètes *Homère*, un des premiers moralistes *Confucius*, et la religion naturelle la mieux fondée sur les notions de physique et de métaphysique les plus abstraites, celle des anciens *Perses* et *Chaldéens*, remontent également jusqu'aux bornes les plus reculées de notre certitude historique. En comparant les erreurs mêmes de la plus ancienne philosophie connue, avec la marche de l'esprit humain, on trouvera que ses écarts tiennent plus de la caducité du savoir que de son adolescence. Cela porterait à croire qu'il a existé des peuples plus éclairés que nous.

Nos découvertes modernes sont intéressantes, quoique moins prouvées qu'on ne le croit communément. Newton fut le premier des calculateurs, Boerhaave un profond chimiste, Montgolfier un génie heureux; mais, dût-on crier *au profane*, je leur refuse à ce titre seul celui de Philosophe. — Newton fut aussi faible dans ses raisonnemens que profond dans ses calculs; il n'osa rien conjec-

turer sur le premier mobile de cette attraction dont il fixait les lois : il partit d'une cause obscure, dont les effets connus expliquaient peu, et replongea la physique dans les qualités occultes du péripatétisme, d'où ses prédécesseurs s'étaient efforcés de la tirer. — L'obscurité des matières qu'il traitait, la présomption nationale des Anglais, et les éloges outrés de Voltaire, qui n'aimait louer que les genres opposés au sien, contribuèrent plus à sa réputation que son mérite intrinsèque.

Le vrai rang des ouvrages philosophiques n'est point assigné par le degré d'invention, mais par celui de l'influence sur le bonheur et la perfection du genre humain. — C'est sans doute un grand pas dans la science, que de peser l'air, décomposer les mixtes, disséquer un rayon de lumière, et connaître que l'attraction mutuelle des corps est en raison directe des masses, et en raison inverse du carré des distances. Ces sublimes découvertes peuvent récréer par moment le petit nombre d'observateurs profonds ; mais elles ont jusqu'ici peu contribué à nous rendre meilleurs ou plus heureux. — D'autre part, si nous admettons la probabilité que nos connaissances présentes nous suivent et nous graduent sous une existence future, ces inventions perdent encore davantage ; Newton n'est plus qu'un petit calculateur, qui mesura une particule de l'espace, et devina les lois d'après lesquelles quelques atomes s'y meuvent. Le plus grand physicien n'est plus qu'un

minutieux observateur, qui découvrit quelques propriétés d'une matière dont les variations, essentiellement soumises au degré du froid ou du chaud, dépendent du plus ou du moins d'éloignement du foyer central, peuvent dans l'avenir n'avoir aucune ressemblance avec le passé, et différer du tout au tout par un seul mouvement solaire. — Que deviennent tant d'autres études, qui ne sont que les accessoires de la vraie? Au lieu que celles d'un Socrate, d'un Marc-Aurèle, augmentent d'éclat, parce que la science du *juste* et de l'*injuste* embrasse l'univers, et lie la DIVINITÉ même dans ses principes fondamentaux. C'est la seule que nous partageons avec elle, la seule qui nous rapproche d'elle, la seule qui ne peut s'avilir sous les rapports quelconques d'une existence supérieure.

Les mathématiques, la physique et leur cortége ne sont que les avenues du temple de sagesse, dont l'*Éthique* est le sanctuaire. Les causes du renversement d'idées à cet égard remontent aux siècles de barbarie. Lorsque la superstition, liguée avec le despotisme, s'unirent pour enchaîner la raison, *penser* devint un crime. Le citoyen n'osa plus réfléchir sur les droits sacrés de la nature; l'ame pieuse n'osa plus chercher son dieu et la voie du salut; elle se vit contrainte d'asservir ses principes de bonheur présent et futur aux erreurs impérieuses de l'ambition, de l'avarice et de l'ignorance. Il fallut bien alors combattre la philosophie, et, ne pouvant

l'anéantir, en changer le cours. — On obscurcit les notions les plus claires, on substitua le subtil au solide, les mots aux choses, les distinctions aux maximes, les pratiques inutiles aux vrais devoirs, et les offrandes particulières aux vertus publiques. Un cachot devint le grand argument, et un bûcher la conclusion. Contre une logique de cette force, le fanatisme peut résister, mais le sage cède en soupirant.

Les adversaires modernes de la philosophie, quoique moins barbares, n'en sont guère moins dangereux. — Les ignorans, les sots, les envieux, les gens du *bel air*, et la foule des individus intéressés à ce qu'on ne pense pas, affectent de lui jeter un ridicule, qui peut souvent, avec justice, porter sur l'auteur, mais jamais sur la science. Ses préceptes peuvent être faux par la faiblesse de celui qui les dicte : mais sa base n'en est pas moins stable, et tant qu'il existe quelques vérités importantes, son but ne peut être imaginaire, lors même qu'il est manqué. — Il faut nécessairement que les effets aient des causes, et les causes des effets : que les êtres soient plutôt ceci que cela, et qu'entre divers moyens il y en ait de plus probables que d'autres. L'effort pour les découvrir a donc un objet certain, lors même qu'il est impuissant.

On ne saisit jamais complètement cette vérité ; mais on s'en approche ou on s'en éloigne : on ne devient jamais parfait ; mais on peut devenir meilleur.

— Il n'est point de sage auquel il n'échappe de fréquentes absurdités ; mais entre lui et le stupide, entre le bon et le méchant il y a une foule de gradations, et il vaut mieux sans doute occuper les premières que les dernières, et s'égarer quelquefois, que souvent ou toujours.

Celui qui déclame et ricane contre la science de la sagesse ne s'aperçoit pas qu'il tend lui-même à philosopher, et qu'il admet par un aveu tacite, qu'en toute chose il y a plus ou moins de pour et de contre, de vrai et de faux ; car, sans cela, pourquoi discuter ?

La plus grande partie de ce qui se fait dans le monde est produite par le raisonnement. C'est d'après des réflexions déterminantes, bonnes ou mauvaises, qu'on se décide dans les conseils des rois, comme dans les actions les plus communes. — Entre une pensée imprimée, ou une pensée simplement proférée, il n'y a d'autre différence, sinon que la première doit être plus approfondie, plus conséquente ; parce qu'on apprécie mieux ce qu'on médite et rectifie longuement, que ce qu'on ne fait qu'effleurer dans une conversation ordinaire.—Le vrai savoir n'est proprement que l'intelligence perfectionnée.

Un des symptômes les moins équivoques de l'abrutissement et de la corruption d'un peuple, est l'indifférence publique sur les productions *pensantes*, qui ont en général plus d'influence dans le monde qu'on ne veut leur en accorder. La plupart

des révolutions les plus remarquables furent opérées par des savans : Alexandre, César, Charlemagne, Pierre-le-Grand et tant d'autres, tenaient un des premiers rangs parmi les lettrés de leur siècle. — De nos jours, les princes les plus instruits sont ceux dont l'administration est la plus florissante ; parce que « la supériorité de force (comme le dit auteur un anonyme) passe toujours, à la longue, du côté de la supériorité de génie. »

La morale est si naturelle à l'homme, qu'il n'en est point qui, sans le savoir, n'en fasse l'étude de sa vie : et s'il se trompe dans ses conclusions, c'est que, borné pour l'ordinaire à sa seule expérience, ou à celle du cercle étroit dans lequel il vit, il n'imagine pas d'autres règles, d'autres mœurs que celles des parens, des amis, des relations qui l'environnent, et juge d'après ces prétendus modèles de tout ce qui est ou doit être. Au lieu que le moraliste éclairé cherche à former ses principes d'après l'expérience des diverses nations, et les meilleures pensées des sages de tous les temps.

On divise la morale en *théologique* et *philosophique*. La première varie suivant les croyances admises : la seconde est à peu près uniforme chez tous les peuples ; parce qu'elle ne tire ses preuves que des simples notions de justice et de vérité que l'auteur de notre existence grava dans nos ames, ou autrement *la raison*, qui est la faculté de discerner le vrai du faux. Débile dans l'enfance,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Malgré cette étonnante variété d'opinions, qui divise les hommes, il est cependant des points de raison sur lesquels ils s'accordent. — Aucune nation n'a encore placé au même rang l'oppression et la bienfaisance, la probité et la fourberie, le savoir et l'ignorance, le courage et la lâcheté. C'est dans ce sens qu'il faut prendre l'ancien proverbe : *que la voix des peuples est celle de Dieu.*

Une remarque digne de toute attention, — c'est que, nonobstant que tous les dogmes ont toujours trouvé dans la masse totale des humains plus d'incrédules que d'adhérens, qui les ont réfutés par des dogmes contraires, aucune secte n'a cependant encore oser attaquer les principes fondamentaux de la morale : toutes les respectent comme le soutien de la félicité particulière et publique. Nos livres d'athéisme en offrent même des fragmens admirables.

On peut donc conclure avec confiance qu'il est des principes indépendans des lieux, des temps, des circonstances, qui forment l'extrait le plus pur de la raison, le point de réunion de toutes nos facultés pensantes, et de la certitude desquels nous avons pour garant l'unanimité des suffrages de tous les peuples. — C'est ceux que nous allons chercher à développer.

DE LA VERTU.

L'objet le plus important de la philosophie c'est de se former une idée distincte de la vertu. Sans cette base, tout l'édifice chancelle; on substitue des devoirs imaginaires aux vrais, et l'on devient méchant en voulant être bon.

La vertu ne peut jamais être que l'exercice du bien.

Le bien ne peut jamais être que ce qui contribue au bonheur général.

Donc *la vertu est tout penchant de l'ame tendant à la félicité publique.*

De même. *Le vice ne peut être l'exercice du mal.*

Le mal ne peut être que ce qui nuit au bonheur général.

Donc *le vice est tout penchant tendant à la destruction de la félicité publique.*

Nous disons félicité *publique* ou bonheur *général*, parce que le petit bien doit être sacrifié au grand, et qu'il est possible que ce qui est utile à la partie soit nuisible au tout.

Nous disons *penchant*, parce que c'est principalement le motif qui nous guide, qui décide du prix de nos actions, et qu'elles peuvent être utiles sans être vertueuses, nuisibles sans être vicieuses; car

si, avec l'intention de faire le mal, on produisait le bien par ignorance, on ne serait guère moins coupable ; et ainsi du contraire.

Le désir seul, lorsqu'il est bien déterminé, s'approche de l'action. — Ne pas se venger faute de moyens ou crainte du danger, ne pas opprimer parce qu'on manque de pouvoir, sont des effets du hasard, qui ne peuvent être imputés comme personnels, parce qu'ils sont hors de nous. — De même, une bonne intention, ou le désir sincère de faire le bien, fût-il sans effet, est toujours une vertu lorsque le défaut d'exécution n'a dépendu que du sort; parce que nous ne pouvons être responsables que de notre volonté.

Il est aussi très-important de fixer avec exactitude l'idée du *bien général*, qui est composé du plus grand nombre de biens particuliers. L'abus de ce mot n'est que trop commun ; et séparant de ce public un individu, puis une classe, ensuite une autre, on finit par le réduire à rien. — Nuire à un seul sans nécessité pour plusieurs, c'est blesser tout l'état, et servir un seul ou quelques-uns aux dépens du plus grand nombre, c'est crime, non vertu.

Supposons, par exemple, que disposant de la nomination d'une charge publique, vous l'accordiez à un incapable ; vous êtes un bienfaiteur envers lui, mais un destructeur de la société, que vous attaquez dans ce qu'elle a de plus précieux, *une*

bonne administration, et vous participez aux injustices que l'ignorance ou la bassesse de votre protégé lui fera commettre.

Il n'est point de règle philosophique qui puisse s'appliquer invariablement à toutes les circonstances, hormis celle d'agir toujours d'une manière conforme à l'*intérêt général*. C'est la seule maxime qui n'admette aucune exception ; elle pourrait suffire pour guider l'homme éclairé : toutes les autres n'en sont que les conséquences. — On peut l'appeler le *principe* des *principes*, ou la pierre de touche de toute valeur morale : mais sa juste application, malgré sa simplicité apparente, exige des connaissances supérieures. — Le commun des hommes doit donc en laisser fixer les principaux objets à l'autorité souveraine, ou aux lumières des philosophes les plus éclairés, en se rappelant que, quoique son essence soit immuable, et sa définition absolue, ses préceptes peuvent cependant varier avec les relations de l'intérêt commun ; parce que les choses nécessaires dans un temps deviennent dangereuses dans un autre, et que divers moyens peuvent conduire aux mêmes fins.

DE LA VÉRITÉ.

Elle peut être comparée, pour le plus grand nombre des hommes, à une vaste surface dont chacun n'aperçoit qu'une petite partie, d'après laquelle il juge le tout. — C'est un paysage immense, dont la perspective, les formes, les nuances varient à l'infini, suivant le point de vue d'où on les considère. — L'un a vu ceci, l'autre a vu cela ; chacun soutient sa découverte : on s'échauffe, on se querelle, et tous ont tort, tous ont raison.

Le premier observa du fond d'un précipice, le second de la plaine, le troisième d'un monticule. Un plus hardi s'élève péniblement sur cette cime périlleuse, où respirant un air pur dégagé des vapeurs fangeuses, il plane sur un horizon sans bornes, et renforçant ses facultés naturelles par le secours de l'art, il découvre au télescope des milliers d'objets que l'œil simple ne peut apercevoir, et en devine des milliards d'autres qu'il ne distinguera jamais.

Les myopes d'esprit sont plus communs que ceux de sens, et en général ce qui est grand est hors de la portée du vulgaire. — Ce n'est pas Socrate ou les philosophes les plus sublimes qui acquirent une foule d'adhérens ; mais ce fut Mahomet et son ignorance qui établit la secte la plus nombreuse qu'il y ait sur la terre. — Ce ne furent pas les lois du

profond et magnanime Lycurgue ou autre grand législateur, qui se propagèrent jusqu'à nous; ce sont celles du pédant Théodose et du cruel Justinien. — Si la vérité descendait du ciel pour vivre avec nous, il faudrait qu'elle se revêtît d'abord de l'écorce de notre stupidité, de crainte d'être prise pour la folie.

Le premier pas vers la sagesse, c'est d'oser douter de son savoir. Son étude devrait être précédée d'un cours de géographie et de chronologie morale, c'est-à-dire, d'un coup d'œil général sur la surfacc du globe; il servirait à comparer les opinions des différens peuples, leur source, leur contraste, leurs progrès, et leur décadence, et en extraire ensuite les notions communes à tous; idées innées, résultat de notre nature, dons précieux de son auteur, que tous les apôtres du mensonge, et tous les tyrans de la raison n'ont pu parvenir à étouffer entièrement.

Les anciens, en nous peignant la vérité toute nue, nous ont laissé un modèle que nous ne suivons guère. Outre le masque de la prudence, nous la surchargeons d'ornemens superflus, et elle est aussi asservie à la mode qu'une *petite maîtresse*. — Le philosophe, pour concilier ses vœux avec l'usage, la dépouille d'abord dans tout son naturel, et après avoir joui délicieusement de tous ses charmes, il la recouvre tour à tour d'une armure brillante, d'une épaisse soutane, ou d'une gaze légère.

Notre pudeur à cet égard ressemble à celle des femmes galantes, qui augmentent de réserve à mesure que leurs appas se flétrissent, bien certaines que l'imagination leur servira mieux que la réalité. — Quant à cette extrême délicatesse sur les graces du langage, qui nous rend plus sensibles aux mots qu'aux choses, aux tournures qu'aux preuves, elle indique moins la perfection du goût que sa décadence. — Mais surtout dans les recherches essentielles de science, d'affaires ou de vertu, l'esprit est à la raison ce qu'est le fard à la beauté : il flatte au premier coup d'oeil, déplait au second, et flétrit à la longue.

DES PRÉJUGÉS.

Les plus grandes vérités ne sont que des préjugés pour le vulgaire, parce qu'il les admet également comme les erreurs, sans examen. Il pense par habitude, non par réflexion, et il est remarquable que l'animal qui ressemble le mieux à l'homme est le plus enclin à imiter.

Le trait le plus humiliant de la raison humaine est cette universalité d'opinion et de foi dans les mêmes pays. — Tout un peuple, toute une ville sont d'accord sur leurs principes, et quelques pas plus loin, une autre ville, un autre peuple ont des principes directement opposés, avec une persuasion tout aussi intime de leur certitude. Il n'est pas de coutume bizarre, d'opinion absurde, ou d'horreurs et d'atrocités, qui, dans un siècle ou un autre, n'aient eu la sanction des lois et l'approbation publique. — S'il est d'usage d'adorer des chats, des oignons, ou un bœuf, comme jadis chez les Égyptiens (chez lesquels au reste ce culte n'était que symbolique), toute la nation se prosterne devant eux, et nomme impies et barbares celles qui pensent différemment.

Ceci démontre incontestablement le peu de sûreté de la maxime commune, *qu'il faut suivre sa conscience*. — Soyons certains que c'est un mau-

vais guide, s'il n'est lui-même dirigé. — Lorsque, chez les Grecs, les Carthaginois, et presque tous les peuples du Nord, on immolait des victimes humaines aux dieux Orus, Agrolos, Chronos, Melec, Thor et Woden; lorsque leurs autels découlaient du sang de l'innocence, qu'une mère y sacrifiait sa fille, un fils son père; ou plus modernement, lorsque dans cette foule de persécutions religieuses, un compatriote égorgeait son compatriote, un frère un autre frère; lorsque chez les Albigeois on pendait, brûlait, mutilait, lorsqu'on empalait de jeunes filles, qu'on leur arrachait le sein, le rôtissait, le mangeait, c'était la conscience que des furieux croyaient suivre.

Nous frémissons au récit du banquet de l'anthropophage qui, après s'être vengé par une mort affreuse, change en aliment son ennemi vaincu; et, barbares que nous sommes, nous ne pensons pas que notre histoire abonde en époques d'exécration, que nos lumières et nos motifs rendent plus affreuses encore. — Mais, sans remonter à ces scènes d'horreur, nous avons sans cesse sous les yeux des preuves évidentes de l'insuffisance de ce guide. — La vérité n'est qu'une, et la conscience varie à l'infini : elle est autre à Rome, autre à Londres, autre à Constantinople. L'exemple des deux nations les plus éclairées est des plus frappans. On damne à Calais ce que l'on sanctifie à Douvres; et réciproquement, ce qui d'un côté du détroit n'est qu'un

morceau de bois sculpté (1), ou de l'eau et de la farine (2), est de l'autre côté un objet de culte : on l'appelle *bon Dieu*, on se prosterne devant lui, et on le porte en acte d'adoration.

Mais plus en grand, il y a cent millions d'Orientaux qui seraient dévorés de remords s'ils avaient blasphémé contre Mahomet, et nous disons chaque jour qu'il était un imposteur, sans éprouver le moindre scrupule. — De même, il y a sept cent millions d'ames qui méprisent nos dogmes les plus essentiels, et sont aussi persuadés de la divinité des leurs, que nous le sommes des nôtres. Les consciences réunies des trois quarts et demi du genre humain, ne seraient donc pas un témoignage suffisant.

Le savoir a aussi ses préjugés comme l'ignorance : le superstitieux croit trop, et l'*esprit fort* trop peu. Il est des erreurs de mode, et des vérités surannées, que l'opinion proscrit : l'homme met des préjugés jusque dans ses moyens de les détruire. Aristote aurait-il cru que Newton décomposerait un rayon de lumière, et ce dernier aurait-il ajouté foi à la possibilité d'un voyage aérien ? Il y a deux ans qu'on plaçait le projet de voler au rang des chimères, et on s'élève sous nos yeux à plus de quinze cents toises. Qui sait de quel degré

(1) Crucifix.

(2) Hostie.

de perfection cette découverte est susceptible (1)? Qui sait combien d'autres plus importantes peuvent être faites dans l'avenir?

Le paysan croit à tous les faux signes de l'almanach, et le demi-savant n'ajoute pas même foi à l'influence de la lune : il écoute le premier avec un sourire de pitié, et cherche à lui faire comprendre, qu'un corps qui est à 90 mille lieues de nous, et entièrement séparé du globe, ne peut absolument pas influer sur lui : mais la conviction des faits est au-dessus des conjectures. L'accroissement de diverses plantes se hâte ou se ralentit selon les phases de la lune, et l'Océan nous donne

(1) Dans les conjectures publiées jusqu'ici sur les progrès possibles de cette invention, il parait qu'on ignorait un calcul de Savérien, d'où il s'ensuit, d'après Newton, qu'à la hauteur de 22 lieues l'air est quatre fois plus rare qu'à la surface du globe,

à 45 lieues,	16 fois plus rare,
67 et demie,	64
90 . . .	256
114 . . .	1,024
228 . . .	1,000,000
456 . . .	1,000,000,000,000
684 . . .	1,000,000,000,000,000,000

Si ce calcul est exact, on peut conclure avec beaucoup d'apparence qu'on ne parviendra jamais à s'élever jusqu'à une hauteur bien considérable, puisque tout l'effet est produit par la disproportion de gravité entre l'air extérieur et l'air contenu.

une démonstration positive, que les mouvemens du flux ou reflux de la mer sont en rapport avec ceux de cette planète, comme le cours du sang de tout un sexe s'accorde avec ses révolutions; et s'il diffère en époque, par la différence du tempérament, il est du moins égal en intervalles. Chacun le sait, et peu de gens réfléchissent sur ce que cela a d'étrange. — Sans remonter à des causes trop abstraites, il semble qu'on peut en assigner d'assez probables. Plus la lune approche du plein, et plus il y a de réfraction : plus il y a de réfraction, plus il y a de lumière; et il n'est pas douteux que la lumière, la chaleur et tout ce qui tient du feu, ne soient un des premiers agens de la nature, et ne puissent opérer, dans l'air et autres fluides, une différence productrice de ces effets.

La foi a aussi ses contradictions; et une sévère orthodoxie qui douterait, encore de nos jours, s'il n'est pas permis de persécuter, rougirait de croire aux inspirés, aux sorciers, aux possessions, aux extases, aux songes, etc., quoique leur existence et leur signification soient établies en divers endroits de l'Écriture, sans être positivement révoquées en nul autre. — Mais, sans entrer dans les détails d'un genre sur lequel je m'impose un prudent et respectueux silence, les exemples ci-dessus, auxquels il serait facile d'en joindre nombre d'autres, doivent nous rendre circonspects sur nos opinions, en nous persuadant qu'il y en a moins de certaines que le

superstitieux ne le croit, et plus de possibles que le commun des philosophes ne le pense.

N'admettons rien sans examen, rejetons ce qui révolte la raison, confions-nous en ce qu'elle démontre, et suspendons nos jugemens sur le reste. — Respectons toute opinion, fût-elle fausse, dès qu'elle contribue au bonheur de la société. — Un préjugé utile est plus raisonnable que la vérité qui le détruit.

DE L'OPINION.

Un des bienfaits de la nature est d'avoir placé une grande partie de notre bonheur dans le jugement d'autrui. Cela établit une dépendance mutuelle, qui porte à se complaire réciproquement, et donne aux autres une espèce de pouvoir de punir et récompenser nos actions par leurs louanges ou par leur blâme. Ce bienfait est au rang de la foule de ceux dont nous abusons, et il est devenu la source la plus féconde d'erreurs, de crimes et d'infortunes.

Sans secouer un peu le joug de l'*opinion*, on n'est jamais qu'un homme médiocre : l'excès de cette dépendance rend timide, nuit aux lumières, et nous asservit aux caprices du premier sot qui veut nous tourner en ridicule, ou du premier calomniateur qui veut nous noircir : notre bonheur devient aussi flottant que le bavardage public.

Une bonne renommée est sans doute un bien estimable ; mais qu'est-ce qu'un bien que chaque méchant peut nous ravir ? Son suffrage serait une injure, il n'y a que celui des ames honnêtes qui doive nous flatter ; et celles-là ne sont ni promptes à le donner, ni promptes à le reprendre. Ce qu'on dit ou ce que l'on pense de vous n'ajoute ni n'ôte à votre mérite intrinsèque : blâmé ou loué, vous

êtes également le même homme. S'il est tel qu'il doit être, la détraction ne peut l'abattre, l'éloge ne peut l'enorgueillir.

Dans la vie ordinaire, l'approbation commune dépend moins des grandes vertus que des inférieures, telles que la circonspection, la modestie, la politesse et la décence. Ne vous fiez pas d'abord à l'homme dont chacun dit du bien ; c'est probablement une ame faible et médiocre ; les ames généreuses ont des ennemis chauds et des amis ardens. — Ne vous hâtez pas non plus de mépriser celui que la haine déchire avec fureur : il a sûrement quelque grande qualité dont l'envie se venge. Les hommes pardonnent plus facilement l'injustice que l'offense faite à leur amour-propre.

Un examen utile est celui des jugemens d'autrui portés sur nos amis ou nos connaissances les plus intimes. On verra que, sur des points essentiels, ils diffèrent par toutes les nuances du blanc au noir. Comment seraient-ils plus uniformes où il y a tant de variété dans les juges ! Il est probable qu'il n'y a pas deux personnes sur la terre qui voient le même objet moral un peu compliqué, parfaitement sous le même point de vue ; et lors même qu'ils paraissent d'accord sur le résultat, c'est que les motifs de détermination diffèrent. Pour apprécier avec justesse, il faut une sagacité rare ; et pour louer dignement, il faut mériter soi-même beaucoup d'éloges : car comme chacun n'es-

time dans autrui que les qualités qu'il croit supérieures, il arrive qu'un sot vous déchire en cherchant à vous faire valoir.

Pour se défaire du préjugé dangereux et inquiétant qu'on s'occupe beaucoup de nous, il suffit de considérer la manière dont on s'occupe des autres. Leur arrive-t-il quelque événement intéressant, comme mariage, emploi, perte, etc., chacun s'empresse à venir témoigner toute la part qu'il y prend; mais ne vous arrêtez pas à cette superficie de grimaces de convention. Suivez le compliment le plus zélé, amenez la conversation sur ce même objet qui paraissait le transporter de plaisir ou le navrer de douleur, vous découvririez sans peine l'indifférence, la froideur, peut-être même une secrète joie dans l'adversité, et presque toujours un mouvement d'envie dans le bonheur (1).

Il est peu d'hommes qui ne se croient des êtres très-importans, très-observés, très-dignes de n'être point confondus dans la foule. Quel garant avons-nous que cette haute opinion de nous-mêmes soit plus fondée que la leur? Commençons par nous

(1) Un des hommes les mieux méritans était hier à l'agonie; je passai la soirée avec ses connaissances les plus intimes; leur partie de quadrille n'en fut pas moins gaie. Il est mort ce matin : j'ai vu ses parens qui étaient plus occupés de l'héritage que de sa perte. Je sors de chez ses amis : ils s'attendrissent moins sur lui que sur eux-mêmes; et à peine enterré, il sera oublié.

persuader que les autres s'occupent encore moins de nous que nous d'eux ; qu'absorbés dans leur propre intérêt, succombant sous leur propre inquiétude, il leur reste peu de sensibilité pour celle d'autrui, et que leurs cœurs restent froids lorsque leurs discours semblent passionnés.

Voulez-vous savoir ce que le public a pensé ou pensera de telle action ou de tel événement qui vous concerne ? commencez par supposer qu'un autre en est l'acteur, puis écartez tout sentiment de délicatesse, toute générosité, toute lumière philosophique ; joignez-y encore un peu d'envie et un secret penchant à se délecter dans la médisance et le ridicule : le point de vue qui s'offrira à vous sera précisément celui dont vous aura considéré le public. Il est rare que cette règle puisse tromper en général. Quant au particulier, il faut ajouter pour vos rivaux et pour vos ennemis, le poison secret d'une calomnie raffinée, l'altération du mensonge, et les artifices d'une haine déguisée souvent sous le ton d'indulgence et de bonté. Il est vrai que vos amis devraient en contrebalancer l'impression ; mais, à les prendre en gros, ne comptez pas trop sur eux ; les meilleurs croiront souvent avoir fait un effort généreux en gardant le silence, ou en vous défendant avec tiédeur, avec circonspection ; car il est dangereux, disent-ils, de se mêler des affaires d'autrui.

Ce tableau hideux, et malheureusement trop

vrai, doit, si vous avez l'ame grande, produire les mouvemens suivans : — le premier, d'indignation ; le second, de misanthropie ; le troisième, d'indulgence, et enfin une mâle résolution de suivre vos penchans conciliés avec vos devoirs, sans vous inquiéter beaucoup de la bavarde renommée.

Rien ne caractérise mieux l'énergie d'une ame forte, que le pouvoir de résister avec constance à la contagion de l'exemple, aux clameurs du ridicule, et à l'empire des préjugés. A quoi servent les lumières, si un faux respect humain ne permet pas de les suivre? Autant vaut l'ignorant qui s'égare, que l'éclairé qui connaît le bien et s'y refuse par lâcheté.

Examinons ce public en détail, et ses arrêts nous paraîtront moins formidables. C'est une espèce de monstre, formé de parties discordantes, et des extrêmes les plus opposés. — Mâle et femelle, enfant et vieillard, athée et bigot, capucin et *petit maître*, juge et partie; bavard de naissance, fantasque de caractère, écho du premier bruit et menteur de profession; difficile à servir, aisé à tromper, prompt à l'ingratitude, lent pour la récompense. — Tels sont les traits confus de ce fantôme si redouté, et telle est la confiance de l'homme en particulier, qu'en en disant beaucoup de mal, on ne craint d'offenser personne, parce que chacun se croit fort au-dessus de ce vulgaire, qu'il accuse d'ignorance et d'injustice, pour ne pas saisir toute l'étendue de ce

mérite dont on est si intimement persuadé. Mais s'il est inique dans la fortune, il devient plus équitable dans le danger; les parties qui le composent prennent alors assez d'elles-mêmes le rang de leur pesanteur spécifique : les talens méprisés rentrent en considération; la crainte fait taire l'envie, et la nécessité éclaire sur le besoin.

En attendant ces grandes occasions, ne négligeons pas les petites; ménageons ce public par prudence; sacrifions-lui les bagatelles, jamais nos devoirs; craignons le blâme, et sachons le braver lorsque la probité l'ordonne; ayons même le courage d'immoler l'apparence à la réalité, et de sourire aux fausses conjectures lorsque nous pouvons nous dire à nous-mêmes : *J'ai fait ce que je devais faire.*

Enfin, conformons-nous aux usages sur tout ce qui ne s'écarte pas directement de la raison, ou ne gêne pas trop nos goûts et convenances : évitons d'affecter le singulier dans les petites choses (c'est plus vanité que justesse), et cela porte à croire que nous sommes incapables de plus grandes. « Crois-« moi, disait un père à son fils, qui aspirait à la « gloire de se distinguer; en fait de sottises, tout « est fait, tout est pensé, il ne reste plus que la « singularité de la vertu. »

DES QUALITÉS

LES PLUS IMPORTANTES DE L'HOMME.

Les principales sont la *bonté*, le *savoir* et le *courage;* ou, en d'autres termes, la *bienveillance*, la *sagesse* et la *force d'ame*.

La bonté est cette disposition aimante qui porte à contribuer au bonheur d'autrui. Elle est le germe de toute grandeur morale : car à quoi servirait-il de connaître les vertus sans le désir de les mettre en pratique ?

Mais ce désir est sans effet s'il n'est pas éclairé : sans lumières, la bonté devient faiblesse, elle se méprend dans ses vues, ignore les moyens de les remplir, et fait souvent le mal avec les intentions les plus pures.

Le désir du bien et les connaissances nécessaires ne sont point encore suffisantes; il reste le point essentiel, c'est l'*exécution :* ce qui exige du courage. L'homme faible se rebute par les obstacles, « il est trop dépendant de l'opinion, de ses besoins et de sa sûreté, » pour soutenir une résolution vigoureuse.

Sans bonté et courage, les *lumières* ne sont qu'un vain ornement. Sans lumières et courage, la *bienveillance* n'est qu'un vœu inutile : et séparé de la bonté et des lumières, le *courage* se porte vers des

objets destructifs de la société, d'où résulte la nécessité absolue de leur union.

Les autres qualités estimables se rapportent et dérivent de ces trois principales; comme de la Bonté : la *compassion*, qui s'attendrit sur les souffrances d'autrui; la *charité*, qui secourt leurs besoins; la *probité* ou la *justice*, qui respecte leurs droits; la *reconnaissance*, qui s'émeut au souvenir d'un bienfait; l'*amitié*, qui fait de l'intérêt des autres le sien propre; la *politesse*, qui s'attache à plaire, et en général les *vertus sociales*, qui répandent leurs douceurs sur tous nos alentours.

Le Savoir produit la *prudence*, qui choisit avec sagesse, prévoit les obstacles et sait les éviter; l'*indulgence*, qui envisage les fautes comme des malheurs, les plaint et les pardonne; la *magnanimité*, qui ne tend qu'au vrai mérite; la *connaissance de l'homme*, qui dégage des préjugés; la *modération*, qui prévient l'excès et diminue les besoins; la *simplicité*, image de la vérité; la *noblesse d'ame*, qui préfère l'honneur à l'intérêt; la *tolérance* opposée à la superstition, et l'*obéissance* au pouvoir légitime fondé sur la nécessité des lois pour le maintien de l'ordre public.

Du Courage éclairé naît l'*empire sur les passions*; la *bonne foi*, qui dédaigne l'artifice; le *désintéressement*, opposé à la bassesse; la *franchise*, qui ne craint point de dire les vérités utiles; l'*activité*, multipliant les fruits du travail; la *con-*

stance, qui persévère dans les desseins louables; la *patience*, supportant ce qu'elle ne peut empêcher; l'*intrépidité*, toujours tranquille au milieu des dangers; le *patriotisme*, qui ne respire que le bien public, et l'*héroïsme*, qui s'y sacrifie.

On trouve fréquemment des cœurs honnêtes: on en trouve rarement d'honnêtes et éclairés; mais lorsqu'on trouve réunis *bonté*, *savoir*, *courage*, il faut presque crier au miracle. Jeune homme! dont le sang bouillonne du feu de la gloire, *voilà ton but*: un triple laurier t'y attend.

DU MÉRITE.

L'estime de soi-même, sans laquelle il n'est point de vrai bonheur, ne peut être fondée que sur le sentiment de son propre mérite. C'est une vérité que tout homme est forcé de reconnaître; mais il n'en est point qu'on élude avec plus d'art. Chacun veut absolument avoir une bonne opinion de lui-même; et comme il n'y a personne qui ne possède quelque qualité qui le « distingue avantageusement « de la classe ordinaire, il se plait à considérer « cette qualité comme la plus essentielle; et c'est « le seul côté qu'il compare avec autrui. »

Un des spectacles les plus ridicules serait celui de pénétrer les motifs secrets sur lesquels chacun appuie ses titres à la considération. C'est presque compromettre la dignité philosophique que de descendre à ces pitoyables détails; mais malheureusement ils tiennent de très-près à la connaissance de l'homme, et font naître de petites réflexions qui touchent à de grandes choses.

Tel est avantageux, parce qu'il se coiffe ou se chausse avec goût, qu'il a la taille bien prise, qu'il danse légèrement, ou que ses artifices ont séduit quelques innocentes : il se croit très-supérieur à un autre dont il connaît la mâle probité; mais il ne considère que la révérence qu'il fait de mauvaise grace,

ou la couleur de son habit, qui est d'une nuance au-dessous de la mode : peut-être aussi qu'il se rappelle qu'il a deux lettres de moins à son nom, ou que le son en est moins agréable. Je connais un homme distingué par les talens utiles, qui est plus jaloux de sa supériorité au bilboquet que de toute autre, parce qu'il est le premier dans ce genre. La seule dispute que j'eus jamais avec un de mes amis les plus estimables, provenait de ce que je prétendais que des découpures de papier, dans lesquelles il excelle, étaient inférieures au dessin, parce qu'elles n'offrent ni ombres, ni reliefs. Enfin moi, qui me donne les airs de critiquer les autres, je me rappelle distinctement que j'exigeais plus autrefois de mes camarades, les jours où j'étalais mon épaulette à grosses franges, que ceux où je ne portais que la petite : et il n'y a pas un mois que je me suis attrapé à marcher plus délibérément, et me présenter avec plus de confiance, parce que mon habit était neuf, et ma toilette plus soignée; peut-être n'était-ce que par un retour sur la sottise d'autrui; mais les conséquences sont à peu près les mêmes.

On fonde aussi souvent son prétendu mérite sur des qualités qu'on n'a point. On est timide, et on se croit *circonspect;* fourbe, et on se croit *prudent;* l'insolence se nomme *dignité*, la grossièreté *franchise*, l'affectation *délicatesse*, et le faste *bon ton*. On sacrifie l'intérêt public à celui de ses amis ou de sa famille, et l'on s'estime *bon patriote :* on

prodigue les richesses de l'état, et l'on vante sa *libéralité;* mais surtout chacun croit posséder un jugement exquis, et cependant chacun sait que rien n'est plus rare.

On va plus loin encore. Il n'est pas rare de voir dans les premiers rangs des personnes qui tirent vanité de leurs vices mêmes, et qui affichent ce qu'elles ne peuvent cacher : elles ne rougissent d'aucun crime, pourvu que l'esprit le colore, et qu'il soit commis avec grâce et légèreté : elles vantent leur corruption, leur paresse, leur ignorance, leur débauche, leur dureté ou leur athéisme : elles affectent du mépris pour tout principe, tournent en ridicule les réflexions les plus sages, et bâillent au seul nom de vertu. — Si un génie malfaisant voulait revêtir la forme humaine, il ne pourrait s'envelopper sous des traits plus dangereux.

Le titre seul d'homme de mérite désigne sa signification. C'est celui dont les qualités utiles lui donnent le droit de prétendre à l'estime et à la reconnaissance de ses semblables.—Toute reconnaissance suppose des bienfaits reçus, ou la disposition à en accorder. — Il n'est donc de vrai mérite que la vertu, et séparée d'elle, toute haute opinion de soi-même n'est qu'un délire d'amour-propre.

Plus ces dispositions de bienfaisance s'étendent par leur effets sur un grand nombre d'hommes, et plus le mérite a d'élévation : elle dépend en partie du sort, parce que c'est lui qui donne le pouvoir ;

mais l'intention seule est un mérite réel : c'est le seul qui dépend uniquement de nous, et l'on doit quelque reconnaissance à quiconque désire d'être utile, lors même que sa position ne seconderait pas les mouvemens de son cœur.

Naissance, richesses, pouvoir, ne sont des titres à l'estime que lorsqu'on fait servir ces avantages au bonheur de la société : sans quoi il s'ensuivrait nécessairement que les plus vils scélérats ou les derniers imbécilles pourraient être des hommes de mérite ; car rien ne les empêche d'être très-nobles, très-riches, très-élevés. — Le savoir n'y a pas plus de droit lorsqu'il se concentre dans les recherches minutieuses, ou qu'il se porte vers des objets de vaine curiosité ou de pure ostentation. Le monde fourmille de grands savans sur de petites choses, dont les profondes lumières ne sont guère plus utiles que l'ignorance d'autrui. Ils savent tout, hormis penser, agir et vivre avec leurs semblables.

A quoi nous sert que vous parliez huit ou dix langues, que vous connaissiez à fond chaque étoile par sa lettre, chaque époque par sa date, ou les tables des logarithmes et des sinus ? A quoi sert de connaître exactement la forme de l'étrier de Cécrops, les proportions des vases phrygiens, ou même celles des ruines de Palmyre ? — Se borner à ces sciences, c'est imiter l'ouvrier qui amasserait des outils sans jamais en faire usage. — Mais cela m'amuse, dites-vous. Oh ! vous avez raison : mais

vous exigez du respect, et vous avez tort. Si les fruits de votre étude ne passent pas l'enceinte de votre cabinet, son étendue doit fixer les bornes de votre gloire, et celle de notre reconnaissance.

Le mérite de l'érudition est fort au-dessous de celui du génie, et celui d'utilité fort supérieur aux deux. J'ose mettre en doute si Drack, en apportant les pommes de terre en Europe, ou Anacharsis, en inventant la roue du potier, ne méritèrent pas mieux du genre humain que le législateur des forces centripètes et centrifuges.

Le vrai savoir même, lorsqu'il est séparé de la probité, n'est qu'un titre de plus à la haine, parce qu'il augmente le pouvoir de nuire, et qu'il peut être également le partage de l'ame la plus vile. Tels seraient les talens de l'orateur politique qui s'en servirait pour opprimer sa patrie, ou ceux de l'avocat qui, sans égard pour la justice, vendrait sa plume et son éloquence au scélérat pour détruire l'innocent. — Le plus haut degré de savoir et d'ignorance, ou de bonté et de dureté, ne sont point les deux extrêmes de valeur morale : il est un degré fort inférieur à celui du méchant stupide, c'est celui du méchant éclairé.

Les distinctions les plus oppressives des vraies sont celles que le hasard seul donne, comme l'opulence et la noblesse. — La pauvreté est un fardeau qui nous fait traîner lentement où d'autres volent, et louvoyer où ils voguent en droiture. Un nom

trivial, quoiqu'il ne soit qu'un son qui frappe l'air, est un obstacle continuel; il prévient défavorablement avant de vous connaître, il nuit aux avancemens, aux alliances, et doit à la longue écraser la famille qui le porte.

Mais, de l'autre côté, une naissance commune peut devenir un titre de plus à l'estime, parce qu'à progrès égaux la gloire est pour celui qui eut le plus de difficultés à vaincre. — On devrait, par raffinement de vanité, dissimuler quelquefois son éducation, son rang et sa fortune. — Cette basse extraction fut un des lauriers de Socrate, Platon, Épicure, Épictète, Caton, Pythagore, Camille, Marius, Cicéron et tant d'autres sages ou héros. Qui marche sur leurs traces, peut les considérer comme ses aïeux. Le Dictionnaire des grands hommes est son arbre généalogique, et il peut prendre pour devise : *Mon sang était obscur, je le rendis illustre*.

La société la plus parfaite serait celle où l'inégalité des rangs ne dépendrait que de la différence des qualités personnelles. N'eût-il pas mieux valu établir une noblesse élective, qui ne passât point aux descendans, et dont le mérite seul fût la route? Cela augmenterait sans frais les ressources de l'état et l'émulation des sujets, au lieu que l'usage actuel diminue les premières et détruit la seconde.

L'expérience démontre que les vertus ou les talens des aïeux sont rarement héréditaires : Ro-

boam fut le fils de Salomon ; Commode, de Marc-Aurèle ; Caligula, de Germanicus ; Richard, de Cromwell ; Alexis, de Pierre-le-Grand ; etc. Tel homme n'est souvent ceci que parce que son père fut cela, comme les vertus d'un siècle peuvent devenir le germe des vices du suivant.

L'inférieur aurait souvent le droit de dire à ses chefs : Que m'importe que vos ancêtres eussent du mérite, si vous n'êtes vous-mêmes que des hommes vils. Est-ce sur les qualités des morts que je dois juger les vivans ? Que m'importe que vous possédiez des millions, des titres, des esclaves, des hôtels, si votre éclat ne sert qu'à me rappeler plus durement ma misère, et si votre supériorité de talens ou de pouvoirs ne tend qu'à me ravir les précieux biens de liberté, propriété, égalité ?

A mérite égal, le riche et le noble doivent cependant obtenir quelque préférence dans la nomination aux emplois publics. Ils sont plus considérés, mieux obéis, moins exposés à la séduction et à l'abus de confiance : ils mettent aussi pour l'ordinaire, dans ce qu'ils font, une dignité et une aisance, qui, quoique peu signifiantes en elles-mêmes, méritent cependant quelque attention, par leur influence sur le peuple, qu'on ne dirige guère moins par les yeux que par la raison (1).

(1) Chez les Grecs et les Romains, c'était le revenu seul qui fixait le degré de noblesse : elle n'était attachée ni à la

Autant les faux grands sont peu dignes de notre hommage, autant nous en devons un respectueux aux véritables. Nous devons les honorer, les soutenir, les défendre; leur cause est celle de la patrie; et seconder leurs vues, ou étendre leur réputation, c'est contribuer au bien qu'ils peuvent faire.—Mais envers les premiers, n'oublions pas que nous devons à tout homme des égards et de l'indulgence pour ses faiblesses. — Pensons qu'il est dangereux de heurter les usages reçus, et l'autorité dénuée de lumières. — Ne soyons point bassement prosternés devant la grandeur; mais soyons prudens et polis. Accordons quelquefois par sagesse ce que le vulgaire donne par ignorance.— Enfin, laissons « les petites distinctions à ceux qui n'ont pas de « quoi atteindre aux grandes; » et travaillant sans bassesse à nous élever, ne perdons jamais de vue que l'utilité publique est l'unique mesure du vrai mérite.

vertu ni aux aïeux; mais au cens. Il était réglé à Rome, par la loi Roscia, quel bien il fallait avoir pour être chevalier, ou, lorsqu'on était chevalier, pour être sénateur. En Angleterre il en est à peu près de même. Il est statué par les lois, comme par l'usage, combien l'on doit posséder pour être juré, membre du parlement ou pair. A peu d'exceptions près, c'est la seule chose requise. Cette pratique très-défectueuse dans ses détails, se compense un peu dans l'ensemble, parce qu'à intelligence égale, le riche doit avoir plus d'élévation dans les sentimens, plus d'acquis dans les lumières, et plus de moyens de remplir ses devoirs.

DU BONHEUR.

Tout homme, dans tout ce qu'il fait, tend invariablement au bonheur : et s'il est si rare, c'est qu'outre les imperfections de notre nature, on le cherche ordinairement où il n'est point, et qu'un faux jugement, inspirant de faux désirs, nous fait courir après la chimère, en croyant poursuivre la vérité.

Le bonheur est plus dans le sentiment que dans la position, plus dans la manière de voir que dans les choses mêmes. — La fortune peut y contribuer, non l'établir : elle peut en donner l'apparence, non la réalité; sans quoi il serait proportionnel au rang qu'on occupe; et une expérience certaine prouve qu'il y a plus de contentement dans les classes mitoyennes que dans les supérieures, où les passions sont plus fortes, les besoins plus compliqués et les jouissances moins naturelles. Comme notre rang ne dépend pas de notre choix, et que l'ambition est un des premiers fléaux de la vie, il est de la plus grande importance de nous convaincre de cette vérité : heureusement il en est peu qu'on puisse démontrer avec plus d'évidence.

Chaque particulier ne peut être grand seigneur; et c'est une chose assez indifférente. L'équité du Souverain-Être a mis entre les diverses conditions

une balance de biens et de maux, qui les rend presque égales : les plus à plaindre sont les deux extrêmes ; la plus heureuse est cette paisible médiocrité, également au-dessous de l'envie et au-dessus du mépris.

Un grand est toujours en spectacle ; sa liberté se perd sous le frein de l'observation publique : il est asservi par les farces de l'étiquette et les grimaces de la dignité. Son cœur est contraint par les jouissances les plus naturelles, comme celles de la confiance, de l'amitié, de l'amour, des soins de la subsistance, et des douceurs domestiques. Il est blasé sur le simple, émoussé par le facile ; ses peines sont vraies, sa gloire imaginaire ; ses soucis pèsent sur sa personne, et les respects portent sur son titre, dont l'élévation même multiplie les soins, les accidens et les dépendances.— Le point de vue du bonheur des grands, comme trop souvent celui de leur mérite, est en raison inverse du coup d'œil physique : de loin ils nous paraissent des colosses ; mais à mesure qu'on s'en approche, ils se changent en pygmées. — Si l'on pouvait lire dans les cœurs et apprécier le contentement, on serait souvent surpris de voir où tombent les gros lots.

Une couronne n'empêche pas de vieillir chaque jour de vingt-quatre heures, et si c'est avec plus d'éclat, c'est ordinairement avec moins de gaieté et de repos. — Si le campagnard ou le petit bourgeois, qui, au soir d'une journée bien employée,

prend le frais sur le seuil de sa porte auprès de sa femme et de ses enfans, pouvait comparer et soustraire la somme des sentimens, tant pénibles qu'agréables, qu'ont éprouvés dans ce même jour la plupart des monarques, il serait étonné de voir que son restant l'emporte sur le leur : et c'est cependant la seule manière de calculer son sort ; car de quoi peut-on être envieux si ce n'est du bonheur?

Relativement à la vie commune, les richesses n'ont pas des avantages plus assurés : elles sont relatives à la classe avec laquelle on est obligé de vivre, et le plaisir de l'acquisition est proportionnel au bien déjà possédé. Un roi jouit moins véritablement d'une province qu'il joint à sa couronne, qu'un marquis d'une paroisse dont il étend ses terres, ou qu'un manœuvre de quelques arpens qu'il ajoute à son verger. Une petite fille est plus heureuse par son ruban, qu'une princesse par ses pierreries ; et le fastueux dont la table est entourée de parasites, éprouve des plaisirs moins vrais que ceux du garçon de métier qui, le dimanche, dans une guinguette, paie bouteille à son camarade.

Il y a jusque dans les conditions les plus déplorables, de petits dédommagemens dont on ne peut se former d'idées sous un meilleur sort. Le prisonnier, l'indigent, le malade ont des plaisirs inconnus à l'homme libre, riche ou bien portant ; mais ils connaissent aussi des souffrances dont l'horreur doit faire frémir d'être la cause.

Si on remonte à la source des maux les plus communs aux hommes, on verra qu'ils proviennent pour l'ordinaire de leurs propres faiblesses. Presque tous se plaignent, et s'ils examinaient avec impartialité, ils trouveraient souvent « qu'en se « corrigeant eux-mêmes, ils eussent corrigé leur « fortune. » Sans doute qu'une partie des revers dépend du sort; mais qu'on pénètre dans les détails des siens, et on sera presque toujours forcé de convenir qu'on y a beaucoup contribué : du moins y a-t-il toujours une ressource qui devrait être en notre pouvoir; celle de les supporter avec cette constance et cette tranquillité qui caractérisent les grandes ames. La plupart des maux cessent d'être des maux, lorsqu'on refuse de les envisager comme tels. — Qui est-ce qui souffre le plus de la tempête? Est-ce le lâche, qui, réfugié à fond de cale, gémit, tremble, se désespère; ou bien l'intrépide qui, du haut du tillac, sourit à la fureur des flots, et les défie de s'élever au-dessus de son courage? Si les mâts se brisent, si le vaisseau se fracasse, l'un s'engouffre à l'instant; mais l'autre voit encore des ressources, et peut même échapper; il saisit une planche, il joue avec ces vagues dont il est le jouet, il brave froidement leur courroux; et tout en les combattant avec vigueur, il attend paisiblement le résultat, persuadé qu'il est soumis aux lois d'une providence équitable, et que ce qu'elle permet ne peut être que bien. Au reste, quel mal

peuvent-elles lui faire? *périr!* Eh! vaut-il la peine de traiter si sérieusement une aussi petite chose?

Épicure définissait le bonheur : *corps sans douleur, ame sans trouble*. Nous ne pouvons douter que la cause la plus commune des désordres de la santé ne soit l'intempérance, et que ces inquiétudes, ces dégoûts, ces craintes, ces regrets, ces désirs dévorans, ne proviennent en grande partie des vices et des penchans mal dirigés; comme l'avarice, l'ignorance, l'ambition, ou le manque des vertus sociales.—Descartes plaçait le bonheur dans le *sentiment de nos perfections*. Puisons-le donc à la source; et, sans exclure les plaisirs physiques, soyons persuadés que les sensations les plus délicieuses, les jouissances les plus délicates, ne sont connues que d'un cœur honnête, d'un esprit éclairé, et que tout autre ne peut même s'en former l'image.

Un des obstacles les plus communs à la félicité, c'est qu'il n'est peut-être point d'homme qui n'imagine un roman de bonheur qui n'existe nulle part: il le compose de tous les biens épars dans la nature. Des uns, il prend la figure, les talens, les richesses : des autres, le nom, l'éclat, le crédit, le savoir, quelquefois l'esprit, rarement les vertus. Plus loin il ravit une femme à son époux, un enfant à son père, une patrie à l'homme libre: il rassemble les choses les plus rares, et unit les plus incompatibles, comme les plaisirs de la solitude et du

grand monde, de la liberté et de l'ambition : — il forme de toutes ces parties un seul tout, auquel il compare sa position, et il n'est pas étonnant qu'il la trouve alors malheureuse. Il n'est personne qui ne jouisse de quelques avantages que d'autres envient, et dont lui-même ne sent pas le prix. Le même genre de vie qui fait le dégoût de l'un, ferait le suprême bonheur de l'autre.

Cette manière d'apprécier sa position est des plus fausses ; on l'a dit souvent, il ne faut pas regarder seulement au-dessus de soi, mais autour de soi. Il faut considérer les hommes en masse, et se demander : *Combien en est-il avec lesquels je changerais de tout, peines et plaisirs indistinctement?* Si le nombre de ceux avec lesquels on ne changerait point est le plus considérable, on serait injuste en se plaignant : car de quel droit prétendrait-on être plus heureux que la majeure partie du genre humain ?

Un autre préjugé dont l'adolescent est particulièrement victime, est celui qui se représente la jeunesse comme l'époque la plus heureuse. C'est dans l'âge mûr, entre trente et cinquante ans, qu'on connaît le mieux les douceurs de la vie. Les plaisirs sont moins vifs, mais plus vrais ; on sacrifie moins à l'apparence et plus à la réalité ; on s'affranchit peu à peu de ces dégoûts, de ces mécontentemens produits par le défaut de connaissance de l'homme, ou par de faux calculs de projets et

d'espoir : on est moins exposé aux suites de l'imprudence, et moins asservi aux jugemens d'autrui. — Jusques à la décrépitude, qui a ses jouissances, et dont un certain attendrissement sur soi-même est la plus réelle ; si cet âge était absolument sans plaisirs, serait-ce celui où l'on quitte la vie avec le plus de regrets ?

Tout compté, tout prévu, la route la plus sûre du bonheur est celle de la droiture. — Il est vrai que dans une société absolument corrompue, où l'oppression, l'impiété, la bassesse et la ruse s'appellent sagesse, génie et usage du monde, il est possible qu'une vertu mâle et franche, qui va rondement son droit chemin, sans s'inquiéter beaucoup du *qu'en dira-t-on*, devienne un obstacle à la fortune. Celui qui préfère toujours l'honneur à l'intérêt, et la vérité à la flatterie, se rend la terreur des ames basses, et quelquefois l'objet de leur haine. Il est des êtres assez vils pour que le seul aspect d'un honnête homme leur donne de l'humeur, et pour lesquels le plus grand crime est un vrai mérite. Mais heureusement qu'il existe aussi des cœurs magnanimes, auprès desquels on ne réussit qu'en prouvant qu'on en est digne ; et enfin si les récompenses extérieures peuvent manquer à la probité, les intérieures sont infaillibles. Il n'est aucun sentiment de bienveillance qui ne soit accompagné d'un plaisir secret, aucun devoir rempli qui ne devienne un souvenir consolateur.

Que l'on compare dans les grandes occasions la marche d'un honnête homme avec celle de celui qui ne l'est pas. Quelle élévation dans le premier! quelle noble assurance! quel calme dans l'injustice! quelle modération dans les succès! Et chez le second, que de petitesse dans les vues, de bassesse dans les moyens! que de crainte d'être pénétré, de lâcheté dans l'infortune, d'orgueil et d'abus dans le pouvoir! Tombe-t-il? il est abandonné; au lieu que le vertueux emporte dans sa chute les regrets des cœurs honnêtes, le sentiment de sa propre estime, et celle de ses ennemis mêmes. Opposer le courage, la bonté, la patience aux infortunes et aux injustices, c'est prouver qu'on leur est supérieur lors même qu'on en est la victime.

Rien ne démontre mieux l'étroite liaison du bonheur et de la vertu, que la conformité exacte de leur définition. — C'est également pour les deux une bonté qui attire la bienveillance, une probité qui arrache l'estime, un savoir qui écarte l'erreur, une modération qui prévient l'excès, enfin une force d'ame que les obstacles ne peuvent rebuter, que la fortune ne peut amollir, ni le malheur abattre. — En parcourant ainsi les qualités les plus respectables et les sources de félicité les plus pures, on se convaincra par l'intimité de leurs rapports, que la vraie vertu et le vrai bonheur sont presque inséparables.

Au reste, n'exagérons point le degré de perfec-

tion dont nous sommes susceptibles. Il est peut-être plus facile qu'on ne pense d'être un des premiers hommes de la terre. Que chaque lecteur s'arrête un instant, qu'il ne juge pas sur une réputation trompeuse, mais d'après une connaissance personnelle, et qu'il se demande à lui-même, quel est l'être le plus parfait qu'il ait jamais connu ? il sera surpris de voir combien le dernier restant dans la balance est encore un faible vertueux.

L'empire sur nous-mêmes est toujours très-limité. Le sage n'est point, comme le présomptueux stoïcien le prétendait, impénétrable aux passions ; mais il les dirige, au lieu d'en être dirigé. Il n'est point libre au milieu des fers ; mais son ame reste noble et indépendante. Il n'est pas riche dans la pauvreté ; mais le rétréci de ses besoins la rend moins onéreuse. Il n'est pas impassible dans la douleur ; il sent les maux, les craint, les évite ; mais il n'y ajoute pas ceux de l'imagination et de la lâcheté. Enfin son courage et sa sagesse ne sont point inaltérables ; il succombe et s'égare quelquefois parce qu'il est homme ; mais il s'égare moins souvent, moins long-temps, et ses écarts mêmes portent un caractère de force et de grandeur.

Malheureusement nous avons en général plus d'aptitude à la peine qu'au plaisir : les grandes souffrances peuvent être très-longues, les grandes jouissances sont pour l'ordinaire très-courtes ; l'habitude les émousse, et leur excès même se change en

douleur. — Il est peu de situations plus difficiles à supporter pour les personnes les plus sensibles que le comble de leurs vœux, surtout lorsqu'il est inattendu : l'ame et le corps succombent à la fois sous les secousses réitérées d'un sentiment trop vif, et presque étranger à notre nature : on se fatigue, on se tourmente, et on ne retrouve le repos que dans l'épuisement.

Le point central de notre vrai bonheur tient plus du calme que du transport : il forme la nuance entre une douce sérénité et un petit attendrissement sur nous-mêmes. — Quels que soient nos efforts, nous serons souvent au-dessous ou au-dessus de ce point intermédiaire; mais en cherchant toujours d'y rentrer, rappelons-nous que l'auteur de notre existence ne nous destina point au repos : il a mis en nous un mobile d'activité qui ne nous permet d'être heureux que lorsqu'il est en mouvement. Le monde moral, comme le monde physique, est fondé sur un principe de fermentation continuelle, dont les effets sont aussi connus que les causes incertaines et le but ignoré. — Que l'homme ne se flatte point d'un calme constant : lors même qu'il est le plus en paix avec lui et les autres, il faut qu'il soit remué par le sentiment même de sa tranquillité et de son indifférence. — Sans agitation, l'esprit tend vers la stupidité; et sans mouvement, le corps tombe dans la langueur : un mélange modéré des deux est l'état de nature, et celui du bonheur.

Enfin, à ces altérations inévitables, n'en ajoutons qu'avec prudence de notre propre choix : outre que nos besoins et nos plaisirs diffèrent à mesure qu'on avance en âge (1), tout changement est dangereux, et c'est surtout en fait de position que *le mieux est souvent l'ennemi du bien.* On pourrait appliquer à la fortune perdue de beaucoup de gens cette épitaphe anglaise :

I was well, would be better, took physick, and died.

J'étais bien, voulus être mieux, pris médecine, et mourus.

(1) Pour servir à l'histoire de cette inconstance dans notre manière de voir, je puis citer le paragraphe suivant, extrait du journal d'un ami, et concernant une résolution qu'il place aujourd'hui au premier rang des sottises de sa jeunesse. — « Si ton projet réussit, n'oublie jamais l'ardeur avec laquelle tu en désirais le succès; le désespoir où te mettait l'idée seule des obstacles; la perspective touchante que tu te formais de ce genre de vie. Ne te repens jamais de ta résolution, et si de nouveaux désirs d'un autre genre de bonheur venaient s'emparer de ton imagination, rappelle-toi qu'il perdrait de même son prix, dès que tu l'aurais atteint. Jouis de ce que tu possèdes, pense que la source du bien-être est au-dedans de nous, et sois de plus en plus persuadé que c'est la vertu qui le donne : que ton ambition se borne à acquérir chaque jour quelque nouvelle perfection, et ta vanité à en donner à celle que tu chéris au-dessus de tout. »

CONSOLATIONS DANS L'INFORTUNE.

Vous êtes malheureux, dites-vous. Examinons impartialement si vous l'êtes en effet. — Permettez que je questionne, et que nous parcourions ensemble diverses gradations d'adversité.

D'abord, êtes-vous malade? avez-vous faim? avez-vous froid? Êtes-vous sous le joug de la servitude ou exposé aux privations du premier nécessaire, ou au danger de le perdre si vous ne pouvez soutenir la continuité d'un travail pénible? — Non, dites-vous; mais c'est un bonheur de populace. J'en conviens, mais vous conviendrez aussi que ces manans, ces ouvriers, ces esclaves, sont des hommes comme vous; qu'ils ont même origine, mêmes passions, mêmes droits au bonheur, et que plus des trois quarts du genre humain se croiraient heureux s'ils pouvaient jouir de ces avantages auxquels vous n'attachez aucun prix. — Si vous dépassez cette classe, commencez par rendre grace à la Providence de ce qu'elle vous a placé au-dessus du niveau du bien-être commun, dont notre espèce est susceptible.

Mais outre la position générale, il est des particularités affligeantes. — Vous avez, dites-vous, le nécessaire de la nature, non celui de la condition. — Pur préjugé! Votre condition est exactement celle

où le sort vous a placé : c'est votre individu qui la fixe, et non la poussière de vos aïeux ; sa mesure n'est pas ce qu'elle pourrait être, mais ce qu'elle est en effet, et il est impossible que vous ne soyez jamais ni au-dessus, ni au-dessous. — Il ne faut pas toujours prétendre à être de la classe de son père (1). Si la fortune, qui se plait à élever ce qui est bas, et à abaisser ce qui est haut, vous a donné moins de biens, moins de pouvoir qu'à lui, c'est qu'en effet elle vous assigne un rang inférieur, auquel vous devez vous conformer ; et chacun peut, avec de l'ordre et de l'activité, se soutenir dans une honnête aisance proportionnelle à ce rang. Le pauvre qui descend du riche n'a, à la rigueur, pas plus de droit à son opulence, que le prince qui descend de l'esclave n'a d'obligation à son avilissement.

Pour continuer notre examen. — Vous n'êtes pas dans la servitude proprement dite, mais vous

(1) Cette opinion, qui détruit le bonheur d'une foule de personnes qui sont encore dans une position digne d'envie, est plus particulièrement dangereuse pour un siècle où l'égoïsme et le luxe, secondés par les rentes viagères, immolent la postérité et sacrifient le nécessaire des descendans aux besoins d'un vain étalage. Nos ancêtres consommaient leurs revenus : nous dévorons encore nos capitaux. Cette manie doit nécessairement altérer le bonheur des familles, bouleverser les rangs, augmenter l'inégalité, et amener ces révolutions, dont un subit accroissement de faste fut presque toujours le présage.

êtes dans la dépendance d'une foule de gens qui vous gênent. Oh! c'est le sort de tout le genre humain; et outre les liens domestiques, il n'est point de société sans subordination, de grades sans autorité et sans obéissance : elle ne révolte que les ennemis d'un ordre nécessaire. Tous les états ressemblent à cet égard au militaire, où le caporal dépend du sergent, le sergent du subalterne, celui-ci du capitaine, le capitaine du colonel, le colonel du général, et ce dernier de son prince, de ses soldats, et encore plus de sa propre insuffisance, qui succombe à chaque instant sous l'immensité des détails, le tourmente, l'excède et le rend pour l'ordinaire un des moins heureux de son armée. Il semble qu'il devrait être plus flatteur d'être plus grand que son état, que d'avoir un état plus grand que soi.

Ces maîtres, ou ces relations dont vous dépendez, sont ou des personnes raisonnables, ou plus probablement des êtres fort inconséquens. Dans le premier cas, vous devez les respecter; dans le second, il n'est point d'hommes avec lesquels il n'y ait quelques moyens de vivre, et de tirer parti de leurs défauts mêmes. — Commencez par vous défaire de cet orgueil, qui s'offense, et de cette raideur, qui révolte : forcez à l'estime par vos vertus, à la considération par vos talens, à la politesse par vos égards : opposez l'égalité aux caprices, les bons procédés aux mauvais, la douceur à l'emportement. Attachez-vous à connaître le caractère de

vos chefs, de vos concurrens ou de vos ennemis : sachez plier lorsque la résistance est vaine : répandez vous-même sur vos inférieurs des sentimens agréables, leur réfraction en produira sur vous. Tel qui ne peut servir en grand peut obliger en détail, ou du moins il sait nuire. — Enfin, formez-vous dans votre position une idée distincte des ressources qu'elle offre, des dangers dont elle menace; rendez-vous compte de vos projets, de vos espérances : tracez là-dessus un plan de conduite, dont le système réfléchi se poursuive avec une constante et tranquille fermeté, en vous exerçant sans cesse à borner vos besoins au-dessous de votre fortune.

Outre la dépendance naturelle, il en est d'autres qui sont de notre propre choix, comme celle d'un état d'où nous pourrions sortir en descendant d'un degré : nous ne pouvons, sans injustice, accuser le sort de ces entraves volontaires. Au reste, la vraie liberté est plus en nous-mêmes que dans les circonstances. Rousseau disait (dans une lettre peu connue, où il demandait d'être plutôt enfermé que poursuivi) « que sa liberté n'était point au pouvoir « des hommes, et que ce ne seraient ni des murs, « ni des verrous qui pourraient la lui ôter.» Épictète la conserva au milieu de l'esclavage, et se consolait souvent par ce mot sublime : *Je suis dans le poste où Dieu m'a placé.*

C'est surtout l'imagination égarée qui est la cause la plus commune de nos tourmens : ne permettons

pas qu'elle se joue ainsi de notre bonheur : et si elle représente si souvent les faux biens comme vrais, et les superflus comme nécessaires, « for-« çons-la aussi d'anticiper sur les changemens et « les consolations que le temps amènera, » et à exciter notre sensibilité pour les plaisirs simples que notre situation admet. Ne nous tourmentons pas d'avance pour des maux qui n'arriveront peut-être jamais; différons la plainte jusqu'à ce qu'ils soient certains, et il sera encore trop tôt pour nous en affliger. Ne nous en laissons pas imposer non plus par une première apparence : un mauvais début amène souvent les fins les plus heureuses. — Mais, pour se garantir des prestiges de l'imagination, il faudrait être raisonnable ; et malheureusement cela n'est pas facile. On ne pense pas comme l'on voudrait penser ; et le mélancolique démontre qu'on ne croit point ce que l'on désirerait de croire : car s'il dépendait de lui d'admettre plutôt telle persuasion qu'une autre, quel intérêt plus puissant pourrait l'engager à changer sa manière de voir que celui de la fin de ses souffrances ? Personne n'est volontairement dans l'infortune ou dans l'erreur : c'est par ignorance ou par faiblesse qu'il y persiste.

Outre le bonheur de position, il en est un plus personnel : c'est celui des qualités de l'ame. Si vous avez reçu la force et la raison en partage, pouvez-vous vous plaindre de la fortune ? Ne vous a-t-elle pas accordé ses plus précieuses faveurs ? Quelles

autres peuvent être comparées au don d'un cœur honnête, et d'un esprit pénétrant? Elle nous récompense aussi souvent lorsqu'elle paraît nous punir, en nous préparant, par des privations momentanées, une suite de biens durables. — Ou nous avons mérité nos maux, ou nous ne les méritons pas : dans le premier cas, il ne faut accuser que soi-même, et s'y soumettre avec résignation; mais dans le second, qu'avons-nous à craindre s'il existe une Providence équitable? Faisons bien, confions-nous en elle, et sa justice nous dédommagera tôt ou tard.

C'est une triste vérité; mais consolante dans l'infortune, qu'il est rare qu'on atteigne une certaine intelligence ou un bonheur solide, par une autre route que celle de l'adversité. — Qui n'a jamais éprouvé la misère, l'opprobre, les regrets, les maladies, ignore la moitié des sentimens humains. — La douleur est l'aiguillon de la pensée : l'excès des souffrances se repliant sur elles-mêmes, pousse la réflexion jusque dans ses derniers refuges : elle considère toutes les faces, combine toutes les possibilités, et portant vers leurs extrêmes, développe en nous des forces, des idées, des ressources, qu'un sort plus propice eût laissées dans l'inaction. — On n'est heureux et bon qu'après avoir beaucoup souffert. — Outre le développement des facultés pensantes, l'habitude du danger et des privations rend patient, modéré, courageux; et le

souvenir de ses propres malheurs excite la commisération envers ceux d'autrui.

Sans doute qu'il y a des positions affreuses (1), détestables : mais on peut appliquer aux souffrances de l'ame la recette d'Épicure contre celles du corps. — *Si elles sont supportables, on doit les supporter :*

(1) Quiconque n'a pas vécu dans les capitales, ou qui y vivant n'a jamais pénétré dans le fond des cours, des ruelles, des caves, des greniers, et même des cachots, ne peut se former d'image de l'excès où la misère, la dureté et le mépris de l'homme peuvent être portés. Entre mille traits plus révoltans, j'en citerai deux d'indigence qui m'ont laissé une profonde impression.

Un homme de moyen âge, d'une figure noble et d'un extérieur d'éducation qui perçaient au travers des lambeaux de ses habits, se traînait lentement dans Paris, rue de Grenelle, à l'heure du repas. Sa physionomie pâle et égarée peignait le besoin et le désespoir : elle se portait timidement vers les passans, semblait vouloir implorer leur pitié, et n'oser en hasarder la démarche. — Je fixai mon œil sur le sien : la compassion qu'il y lut parut rafraîchir son cœur. — Je voulais lui parler, je craignis de l'humilier : il voulait me parler, il craignit de s'avilir. — Je le devançai, et, pour lui faciliter l'occasion, je m'arrêtai à la porte d'un traiteur. — Il s'approche.... hésite... me joint en tremblant.... et trouve à peine la force de prononcer ces mots : *Vous êtes homme : je suis homme.... vous allez dîner, et je n'ai pas mangé de trois jours.* Quel harangue !

Je passais à Rome près d'un coin fort sale, qui servait de réceptacle aux latrines du voisinage : deux jeunes gens rampaient à travers l'ordure, et, le dégoût peint dans le geste, ramassaient dans un panier les papiers de propreté : ils s'éloignaient par moment pour reprendre l'air ; et l'un

si elles ne le sont pas, elles tueront bientôt. — Vous êtes malheureux. — Encore quelques momens, et vous ne le serez plus : la bienfaisante mort ne vient que lentement à votre secours ; mais elle s'approche sans cèsse. Dans ce jour même, qui vous a paru si long, il est probable qu'elle a soulagé plus de quatre-vingt mille ames qui combattaient contre ses angoisses : autant auront fait leur entrée dans les misères de la vie, autant ont éprouvé les douleurs de l'enfantement, et un bien plus grand nombre les regrets d'avoir perdu un père, un enfant, une épouse, un ami. — Pensez à ces millions d'êtres qui languissent dans l'esclavage, les cachots, la pauvreté ; à tous ceux qui succombent sous des peines toujours renaissantes ou des maladies incurables. Combien dans ce moment sont en proie au désespoir, aux remords, aux mépris, aux supplices ! — Eh bien ! ce jour affreux est passé sans retour, pour eux comme pour vous, et comme pour le plus favorisé, auquel il n'en reste qu'un vain regret. — Le seul bienfaisant a su

d'eux, déjà épuisé par une maladie, tomba en faiblesse.— Je m'informai à quoi servaient ces horreurs : Hélas ! répondirent-ils, c'est pour subsister : lorsque ce papier est lavé, nous le vendons un quatrain et demi la livre ; on s'en sert pour en faire du neuf. — Oh hommes ! à quel avilissement vous pouvez être réduits pour vous procurer le simple nécessaire! et cependant cette extrémité est encore douce en comparaison d'une foule d'autres.

en fixer la course fugitive, en gravant sur ce passé qui n'est plus, ses droits sur l'avenir, qui sera... La raison se refuse à ces consolations empruntées des souffrances d'autrui; mais le sentiment s'y prête, et l'espoir d'une existence future nous console de la présente.

A quelque extrémité que nous soyons réduits, rappelons-nous qu'il est peu de malheurs assez grands, pour qu'ils n'aient leurs consolations; peu de situations assez désespérées, pour que le courage et l'industrie ne puissent en arracher. — Indépendamment des consolations du premier ordre, les attaques de la fortune sont les triomphes du sage... Avec quel dédain il traite ses caprices, avec quelle raideur il supporte ses chocs! avec quelle intrépidité il s'élance à travers les obstacles! — Frappe, lui dit-il,... frappe... redouble encore... je suis au-dessus de tes coups. Tu peux m'ébranler, non m'abattre; tu peux me ployer, non me rompre... je me redresserai avec plus de vigueur; et si je ne puis te contraindre à m'être propice, je te forcerai du moins à paraître injuste.

❋

DES PASSIONS.

Il paraît que dans les volumineuses et indécises recherches sur les passions, l'on s'est principalement égaré, parce qu'on a trop compliqué une théorie simple, qu'on a multiplié les causes et les effets, sans réfléchir qu'un seul ressort principal pouvait produire une infinité de modifications, suivant les circonstances et la constitution de l'être sur lequel il agissait. Ceux mêmes qui sont remontés jusqu'au mobile général de l'*amour-propre*, n'ont pas considéré qu'il n'est lui-même que l'effet d'une cause plus éloignée.

J'ose le dire, il n'y a probablement qu'une passion centrale, qu'une pensée mère, dont la SENSIBILITÉ est la source, et dont les variétés ne sont que le produit des circonstances. Cette première faculté de recevoir des impressions ne se définit pas, parce qu'elle est simple et inhérente à notre nature. — Comme elle est indivisible, elle est sans parties : comme elle est sans rapports, elle ne peut être comparée ; mais l'on peut démontrer que sentir et penser ne sont à peu près qu'une même chose.

Tout être qui sent, doit nécessairement être affecté *agréablement* ou *péniblement*. — Dans le premier cas, il désire la continuation de ce qu'il éprouve ; dans le second, il en désire l'absence. —

Dès qu'il désire, il compare; — dès qu'il compare, il raisonne; — dès qu'il raisonne, il juge; — dès qu'il juge, il pense. Penser et sentir ne sont donc dans leur origine qu'une même chose. Le genre des passions, comme les degrés de l'intelligence, dépendront de ceux de la délicatesse de cette sensibilité, de la perfection des organes sur lesquels elle s'exercera, et du genre de besoins et de circonstances auxquels elle sera subordonnée. — Si ce principe est aussi vrai qu'il me paraît probable, il pourrait porter une nouvelle lumière dans notre chaos métaphysique, et simplifier l'abstraite complication de notre théorie de l'ame.

Le système qui établit l'amour-propre comme seul mobile de nos actions, est devenu un des écueils les plus funestes de notre philosophie moderne, en ce qu'il confond le vice et la vertu par l'égalité des motifs qu'il suppose. Divers auteurs en ont tiré des conséquences abominables et fondamentalement destructives des mœurs et de la probité : mais il semble qu'il est facile d'opposer à leurs sophismes une réflexion des plus simples, et cependant des plus victorieuses. Car élevez votre imagination au plus haut degré du sublime; tracez l'image la plus adorable d'un Être suprême : mettez pour base de tous ses décrets, la justice, la bonté, la clémence, le sacrifice de lui-même, ou plus encore si vous le pouvez. — Eh bien! l'on peut répondre d'après ces prétendus principes, qu'il n'y a

aucun mérite à tout cela, aucun titre au respect ou à la reconnaissance, parce que cet Être suprême est uniquement guidé par son intérêt personnel, qu'il a placé invariablement à être ce qu'il y a de plus grand et de plus parfait dans l'univers. La Rochefoucauld, Passérano, Helvétius et tant d'autres auraient donc considéré comme une imperfection dans l'homme, ce que nous sommes forcés de supposer faire partie de l'essence d'un Dieu même, quelque parfait que nous puissions nous le représenter.

L'amour de soi isolé n'est ni vice ni vertu : c'est le but qu'il se propose qui décide sous laquelle de ces deux classes il doit être rangé. Tout homme dont l'amour-propre est dirigé de manière à contribuer au bonheur de la société est digne d'estime; comme celui qui tend vers sa destruction mérite notre mépris, ou plus philosophiquement notre pitié.

Un autre sophisme renouvelé par les modernes, quoique déjà détruit par les anciens, est celui qui nous refuse la liberté morale, en supposant que nos penchans ne sont point soumis à la volonté ni à la réflexion, et que les plus faibles sont aussi nécessairement déterminés par les plus forts, qu'un poids de vingt livres emporte celui de quinze, lorsqu'ils sont mis en balance. — Le faux éclat de ce principe dangereux est continuellement détruit par la conduite journalière de ses sectateurs mêmes :

car si toutes nos résolutions n'étaient que le résultat du degré de nos penchans ; si la volonté est nécessairement asservie par le concours fortuit d'une infinité de circonstances imprévues et inévitables qui forment nos goûts et nos caractères, pourquoi ces indécisions, ces projets, ces calculs ou ces règles de prudence? — Si nous ne pouvions influer sur le cours des événemens, il serait absurde de réfléchir, de combiner, ou même de poursuivre un dessein quelconque : le plus stupide serait aussi prudent que le plus sage; le plus scélérat serait aussi estimable qne le plus honnête, parce qu'ils ne seraient également que de pures machines, invariablement subordonnées au hasard et à l'impulsion d'un ressort dont ils ne pourraient ni diriger, ni modérer, ni renforcer l'effet.

Ces mêmes objections s'appliquent au système non moins dangereux et inconséquent du *fatalisme*, ou de la doctrine qui attribue tout au destin, et ne considère le présent que comme résultat absolu du passé.

La grande variété des penchans provient de la différence d'organisation, ou de celle des lumières. La première détermine nos goûts ; la seconde, nos idées sur le bonheur : l'une tient aux sens, l'autre à l'intelligence ; et quoiqu'il y ait unité de tige, elles se ramifient à l'infini, se séparent et se rejoignent. — Il n'est point de passions sans mélange, la dominante s'entrelace par des liens imperceptibles

avec une foule de subalternes : *C'est un écheveau embrouillé*, disait une femme d'esprit, *lorsqu'on croit en dévider un fil, on casse l'autre.* — Il est probable qu'il n'est pas deux hommes sur la terre parfaitement du même caractère, et chez lesquels les mêmes passions agissent de la même manière ; mais il est cependant des mobiles principaux, dont l'impulsion est à peu près générale.

Pour mettre le vulgaire en mouvement, il n'y a que six grands ressorts ; la crainte, la haine, la licence, l'avarice, la sensualité et le fanatisme : il est rare que des motifs plus élevés aient prise sur lui. — La plupart des grandes révolutions se rapportent à ces chefs principaux, toujours décorés des beaux titres de piété, de patriotisme, ou d'amour de la gloire. — Mais ce vulgaire une fois en fermentation, les moyens de direction deviennent plus compliqués, plus savamment politiques : car s'il est aisé de l'émouvoir, il est bien difficile de le conduire, et surtout de rendre ses résolutions et ses jugemens stables.

On a comparé les passions « aux vents qui enflent « les voiles d'un vaisseau, qui le submergent quel« quefois ; mais sans lesquels il ne pourrait voguer. » Ajoutons que la sagesse en est le pilote, qui le guide à travers les écueils et les tempêtes de la vie. — Exiger d'un homme passionné qu'il agisse toujours d'après les principes de la timide prudence, c'est prétendre qu'un homme ivre ait la démarche as-

surée et ne chancelle pas. En général, les progrès de cette ivresse ressemblent beaucoup à ceux du vin. On se livre d'abord au plaisir d'une petite émotion, qui réveille les sens : elle fermente peu à peu; la raison devient plus confuse; la gaieté se change en fougue, la fougue en délire; les forces augmentent, les écarts s'accumulent; l'épuisement succède, la léthargie suit; puis l'on se réveille étonné, abattu, honteux des excès qu'on a commis, et que tout le reste d'une vie ne peut souvent réparer. — A-t-on reçu de la nature une forte portion de sensibilité? qu'au lieu de l'étouffer, on la dirige vers un but louable; sans elle on n'est jamais qu'un homme ordinaire. Mais qu'on se rappelle que c'est le même degré de force d'ame qui conduit aux deux extrêmes du bien et du mal.

Les hommes d'un froid bon sens sont plus propres aux positions tranquilles, et au maintien d'un ordre déjà établi : mais dans le danger, c'est chez les hommes à grandes passions qu'il faut chercher les grandes ressources : eux seuls savent frapper les coups décisifs, arracher ce qu'ils ne peuvent obtenir, trancher le nœud qu'ils ne peuvent délier, ou, enivrant la populace de toute classe, la porter aux derniers efforts.

Vivre, c'est sentir; et qui sent fortement, vit plus qu'un autre. On peut dire qu'il est plus homme, plus éloigné de la matière, plus susceptible de grandeur d'ame. — Un caractère modeste, flexible,

indifférent, est un des premiers dons de la nature, peut-être celui qui contribue le plus au bonheur particulier, et qui est le plus propre à toutes conditions. Mais ces caractères forment rarement des hommes distingués : ils suivent mollement la route qui leur est tracée; ils pensent ce que les autres pensent, font ce que les autres font : tout écart de la voie commune les effraie, « ils commettent plus « de sottises, mais de moins grosses ; » parce que les objets de leur ambition sont petits, leurs plus grands efforts faibles, et que leur timidité hasarde peu.

Ce n'est que dans les tourmens d'un cœur inquiet, dans le choc de passions contraires, dans la fougue d'un tempérament impétueux, ou dans les horreurs de la mélancolie, que l'ame s'étend, qu'elle s'arrache pour ainsi dire à elle-même, qu'elle brise tous les liens des préjugés, de l'exemple, et, s'élançant hors de la sphère commune, plane sur elle et se trace de nouvelles routes. — Tout héros fut premièrement un enthousiaste ou un infortuné; mais le sage parvient insensiblement à réunir les avantages des deux caractères; et ces mêmes lumières, dont il fut redevable au trouble des passions, servent ensuite à les asservir et à lui procurer ce calme dont l'homme froid jouit sans étude.

C'est cette même effervescence qui conduit à ces sacrifices sublimes des Régulus, des Décius et des Winkelried. C'est elle qui forme ces ames vigou-

reuses que les ames faibles appellent *exaltées.* — L'enthousiasme, dont l'étymologie signifie une émotion qui tient du divin, a bien changé de sens depuis son origine : l'efféminé de nos principes la couvre de ridicule, pendant que l'histoire démontre que les siècles les plus éclairés, les plus énergiques, les états les plus formidables, furent aussi les plus féconds en enthousiastes. Il ne s'est presque rien fait de grand sur la terre que par leur moyen, et encore de nos jours, les nations les plus mâles sont celles qui en produisent le plus grand nombre. Dans la vie ordinaire, ils sont l'objet des plaisanteries des ames froides et timides; mais dans les grandes occasions, ils reprennent leur rang, et c'est par cette espèce de fous que se laisse conduire la foule des sages.

Les mêmes rapports subsistent entre les divers peuples. Ce n'est pas de nos climats tempérés que jaillissent les sources de l'opinion; c'est plus près du tropique, où l'imagination est plus ardente, que naissent ces vastes projets, ces grandes idées, qui se répandent en torrens sur le monde moral. — Ces Orientaux dont le style, les images, les vues nous paraissent si exagérés, furent cependant toujours en possession de développer nos connaissances, et de fixer nos principes sur les objets les plus importans. — Il est digne d'attention que les religions les plus répandues, comme la juive, la chrétienne et la mahométane, prirent naissance

dans un district aussi rapproché que l'Égypte, la Judée et l'Arabie. — Plus anciennement les Chaldéens, Phéniciens, Éthiopiens, paraissent avoir, des mêmes contrées, répandu leurs cultes et opinions chez les Perses, les Indiens, les Scythes, comme dans une partie de l'Afrique et de l'Europe. Nos arts les plus raffinés, et nos sciences les plus philosophiques, tirent aussi leur origine du même voisinage.

Pour en revenir au particulier, il faut que nous soumettions nos passions, ou que nous en soyons subjugués. Dès-lors elles nous entraînent dans des excès qui exposent sans cesse notre sûreté et notre bonheur à la merci d'un premier mouvement. — Celles qui prennent leur source dans l'organisation sont difficiles à maîtriser, comme l'amour, qui porte la fermentation dans les veines et obscurcit le jugement, ou comme la paresse, qui relâche tous les ressorts d'activité. — Celles qui proviennent de la manière d'envisager les objets, et qui dépendent du degré d'intelligence, comme l'ambition, la vanité, l'avarice, se soumettent plus aisément, parce qu'il est possible de détruire les préjugés. — Malheureusement il en est, de beaucoup de passionnés, comme de ces frénétiques, qui ont par momens des retours de raison, sentent toute l'horreur de leur état, forment le projet de réunir leurs efforts pour s'y arracher; mais, dans l'instant où ils s'en occupent, une fermentation machinale

reporte le trouble dans leurs sens, de nouveaux fantômes frappent leur imagination, et le délire bouleverse leurs pensées.

Je trouve dans une lettre d'un jeune ami ces mots remarquables : — « Maudit caractère! ne « parviendrai-je donc jamais à t'asservir? Ne pour- « rai-je expulser de mon ame ces mouvemens tu- « multueux, ces désirs opposés, qui s'entre-cho- « quent, se combattent, et ne savent ni vaincre, « ni être vaincus!..... Force et faiblesse!... amour « et haine!... excès et tempérance!... fureur et « tranquille raison!... vous régnez et succombez « tour à tour. — L'un tire d'un côté, l'autre de « l'autre; et moi, misérable écartelé, je ne trouve « de trève à mes tourmens que lorsqu'une de ces « puissances, victorieuse, force toutes les autres à « la soumission et au silence. — Qui est donc ce « monstre infernal, qui, au centre de mon être, « empoisonne toutes mes facultés?... et qui est cet « être divin, qui ensuite me calme, me console, « et me fait sourire de mes propres faiblesses? — « Oh! qui que tu sois, cède ou domine!... com- « mande ou obéis! — Mais non, me répond-il, il « faut combattre : la difficulté ajoute au mérite, « les souffrances forment au bonheur... Souffrons « donc, combattons.... »

Les passions les plus dangereuses sont pour la jeunesse, l'inflexibilité et l'indolence; pour l'adolescent, l'amour et la vanité; pour l'homme fait,

l'ambition et la vengeance; pour le vieillard, l'avarice et l'égoïsme. — La plus noble, pour tous les âges, est la COMPASSION : elle seule renferme presque toute la morale, et forme le trait le plus touchant de la perfection humaine.

On observe que la plupart des penchans nuisibles portent leur punition avec eux, et s'éloignent de leur but. Le voluptueux attire les infirmités, et se rend incapable au plaisir. L'ambitieux, pour dominer, se fait esclave. L'avare se rend pauvre, de crainte de le devenir. L'homme vain fait naître le ridicule qu'il redoute; et le colérique s'avilit par orgueil.

Chaque langue a quelques centaines de mots pour désigner les différens degrés des passions, qui se fondent les unes dans les autres par des nuances imperceptibles. — Jetons un coup d'œil sur les plus tranchantes; c'est un des premiers guides pour l'étude de soi-même et la connaissance d'autrui.

DE L'AMOUR.

Le penchant d'un sexe envers l'autre est la passion la plus générale, et la plus propre à l'homme : « les sens en forment le nœud, non pas toujours « l'intérêt principal; » mais il n'est point d'amour sans quelque retour sur la volupté. — Le véritable est composé des désirs unis à l'amitié; séparé d'elle il n'est que luxure; séparé d'eux il n'est que liaison d'estime ou rapport de caractère. — Les personnes qui croient qu'il est tout physique, manquent de sentiment; et celles qui s'imaginent qu'il est possible que les sens n'y entrent pour rien, ressemblent à ces jeunes innocentes qui, dans l'âge d'effervescence, éprouvent une inquiétude secrète qu'elles ne savent à quoi attribuer, et dont elles ne découvrent la cause qu'après s'être abandonnées aux effets.

Je sais qu'un homme qui a autant d'amitié que d'amour, et plus de probité que de désirs, peut borner son ascendant sur l'objet aimé; je sais qu'il peut défendre son amante contre elle-même, et dans les momens de raison, la prévenir contre les piéges qu'il pourrait lui tendre dans ceux d'ivresse. Mais il soupire en secret du sacrifice qu'il fait au devoir, et la femme la plus chaste regrette quelquefois d'être obligée de l'être. Ce combat même

est le laurier de sa vertu. Il n'est point de triomphe sans victoire, point de victoire sans obstacles. La femme la plus honnête n'est pas la moins sensible; mais c'est celle qui sent le plus, et qui résiste le mieux. Je sais qu'un homme délicat peut encore aller plus loin, et qu'il est possible qu'on ne soit que peu jaloux de celui qui jouit de la statue, pourvu qu'on en possède le cœur; qu'on peut dédaigner d'obtenir ce qu'un autre a le droit d'exiger; préférer un serrement de main que l'amour accorde, aux plus précieuses faveurs auxquelles le devoir seul se prête. Oui, il est possible de se borner à ces riens charmans, dont le *sans partage* fait le prix, que le sentiment seul peut donner, dont le sentiment seul peut jouir : mais ce sentimental, plus particulier aux femmes, est si fort au-dessus du commun des hommes, qu'on ne peut le considérer que comme une exception, dont la rareté se réduit presqu'à rien, l'orsqu'on la compare au général.

Il n'est point de penchant qui affecte l'ame avec plus de délicatesse que les commencemens d'un amour honnête; — ces tendres émotions, cette douce mélancolie, cet aimable coloris qu'elle répand sur tous les objets; — cette seule idée qui occupe, cette image si chère, et cependant si fatigante, qu'on voudrait fuir pour toujours, et qu'on craint de perdre un instant;... ce feu qui consume vos veines, cette angoisse qui vous poursuit, ce corps

, et qui, malgré
fire aux élans de
oignement, de
plénitude de
Quel contraste
d'agitation et
e, de folie et
. Quelle im-
n'est cepen-
l'une chose
et que le
faveurs!
its objets,
sur des
qui n'ont
mables
d! que
à tout
e s'é-
istin-
oles
e sa
our
n-

l'aveu de sa tendresse ; qu'elle émotion en s'y retrouvant ! — Tout ce qui n'est pas elle ne peut plaire : on regarde froidement une beauté supérieure. Il est vrai que ses formes sont plus belles, mais ce ne sont pas les mêmes ; il est vrai que ce sourire est plus délicat, mais ce n'est pas le sien ; cet esprit est plus orné, mais est-il aussi touchant? On adorerait jusqu'à ses ridicules et ses difformités, si le nuage à travers lequel on la considère permettait de les entrevoir.

Il n'est point de spectacle aussi insipide que celui d'un homme éperdument épris, aux yeux de l'homme froid, excepté celui de l'indifférent aux yeux du passionné. Cette touchante ivresse est malheureusement sentie en proportion de la force et de la bonté d'ame dont elle fut souvent l'écueil : il est douteux qu'un caractère timide ou méchant en puisse goûter les douceurs ; et une femme qui n'eut jamais pour amant un homme intrépide, délicat, honnête et éclairé, ignore ce que l'amour a de plus précieux.

Mais ce qui est violent n'est pas de longue durée. Cet aimable délire se change peu à peu en sentimens moins vifs, qui, s'affaiblissant encore, se terminent enfin par la simple amitié, si l'illusion détruite peut se remplacer par l'estime. — Mais l'histoire des amours vulgaires est communément contenue dans les gradations suivantes : *désirs*, *soins*, *ruses*, *transports*, *tiédeur*, *dégoût*, *querel-*

les, *haine*, *mépris*, *oubli*. — Quoi qu'on dise de la constance, elle n'est pas dans la nature ; et chez les personnes qui s'en flattent le plus, elle est plutôt le produit de l'habitude ou de la raison que du sentiment. Le devoir, la probité et divers autres liens, peuvent sans doute rendre fidèle, mais nos cœurs tendent au changement. — Les attraits de la nouveauté, de la résistance, de l'attaque, du sacrifice, de la victoire, de la jeunesse, de la pudeur, de l'innocence, se fanent nécessairement par l'usage ; et, le charme détruit, on le désire de nouveau lors même qu'on se refuse aux occasions de le faire renaître. — Comme les femmes sont plus lentes à s'émouvoir, l'impression dure aussi davantage : d'ailleurs le remplacement leur est moins facile. Cette même cause rend le sot plus constant que l'homme aimable. — Un amour favorisé par son objet, et contrarié par les circonstances, peut durer plusieurs années ; la difficulté l'irrite, l'espoir le soutient, l'abstinence le nourrit : mais après avoir surmonté tous les *obstacles*, il lui reste (comme dit Ninon) le plus grand de tous, *c'est de n'en plus avoir*. — O Nature ! que j'accuse et remercie à la fois, d'avoir encore pu lire dans mon cœur, pour tracer le commencement de ce tableau !... O toi ! qui donnas tant d'étendue à la douleur, pourquoi resserras-tu si fort les bornes de la volupté ?... pourquoi rendis-tu ses sacrifices si rares, leur durée si courte, nos

cœurs si inconstans, et nos plaisirs particuliers si opposés au bonheur public (1)?

Qui n'a vécu qu'avec les deux extrêmes rapprochés du sexe, les femmes du *bon ton* et celles du *ton facile*, n'a que des idées imparfaites de l'amour. — C'est dans ces cœurs simples, naïfs, formés par la nature à l'ombre d'une retraite, qu'il faut puiser le vrai : c'est là qu'échappent ces riens charmans qu'on cherche à feindre ailleurs. La simplicité ennoblie par le sentiment, a des attraits que tout le subtil de l'art, tout le raffinement de la coquetterie ne peuvent remplacer. — C'est aussi souvent chez les femmes sérieuses, sensées et froides en apparence, qu'on trouve les sens les plus actifs, l'imagination la plus délicate, l'ame la plus profondément occupée, et, par contraste, la résistance la plus soutenue : mais la sévérité, lorsqu'elle n'est pas feinte, et que la tendresse l'accompagne, offre des plaisirs qui lui sont propres. L'excitante difficulté, ses motifs respectables, le mystique du langage, l'importance attachée aux bagatelles, les

(1) Une des causes de l'inconstance, c'est que l'amour se fonde en partie sur la curiosité : ce ressort est plus puissant dans le monde qu'on ne le croit communément; et, depuis l'enfant, qui l'exerce sur des bagatelles, jusqu'au métaphysicien qui se perd dans les causes premières, il y a une foule de variétés, qui devraient peut-être assigner à cette passion un rang plus décisif. Elle n'est intrinsèquement que le désir de connaître, joint au besoin de sentir et d'être remué par des objets nouveaux.

gros scrupules aux petites choses : ce combat entre le penchant et le devoir ; ce mélange d'abandon et de retenue, de tendresse et de barbarie, de saint et de profane ;... cet œil, qui, s'élevant au ciel, semble accuser sa rigueur, et qui, se rabaissant humide, demande pardon de sa cruauté ;.... tout cela a des charmes supérieurs aux demi-airs *catins*, aux graces sémillantes, et au ton de légèreté d'une *petite maîtresse* : l'une éblouit, l'autre touche ; l'une entraîne, l'autre fixe ; l'estime dédommage d'un côté de ce qu'on perd de l'autre, et les lauriers de la chasteté s'entrelacent avec les roses de l'amour.

Il est heureux, à quelques égards, que le commun des *gens du monde* soient aussi peu susceptibles de tendresse. La coquetterie des femmes, le libertinage des hommes, éloignent les grandes passions, et la vanité fait plus de conquêtes que l'amour. Les premières, presque entières à l'étalage, étourdies par le tourbillon, effrayées par le ridicule, consultent moins leur goût que la mode : d'ailleurs l'impression de l'un est affaiblie par d'autres, et la grandeur imaginaire des héros de romans rend moins sensible à la petitesse réelle des héros de société. — Un auteur réunit d'un premier coup de plume toutes les beautés éparses ; d'un second il joint toutes les perfections morales, et d'un troisième ajoute la position la plus brillante. Un palais ne lui coûte pas plus qu'une chaumière, et le moin-

dre petit mot qu'il fait proférer est le fruit d'une longue méditation. C'est souvent d'après ces modèles chimériques, qu'une femme juge son époux, ses amis, son amant : elle les compare aux Grandisson, aux Télémaque, aux Coucy; et eux-mêmes s'étonnent quelquefois en secret de ne pas trouver en elles une Clarisse ou une Héloïse.

Un autre préjugé, établi par nos romans et contredit par la nature, est celui de croire qu'on ne peut aimer qu'une femme à la fois. Le premier délire passé, le sentiment peut se partager presque aussi aisément que les désirs : on peut en adorer huit ou dix, peut-être davantage, avec la même ardeur, la même sincérité ; éprouver le soir avec l'une ce qu'on éprouva le matin avec l'autre ; préférer un jour celle-ci, demain celle-là, et en tout temps celle qui est la plus proche. Pour s'assurer métaphysiquement de cette vérité, à laquelle la jalousie se refuse, et que l'expérience démontre, il suffit de rappeler la définition de l'amour. Si c'est *les désirs unis à l'amitié*, qu'est-ce qui s'oppose à ce que ces deux affections se divisent entre plusieurs objets? Cette vérité est tacitement reconnue par tous les peuples qui tolèrent la polygamie ; sans elle point de sérails. Qu'elle rende nos compagnes plus indulgentes envers les écarts si communs à notre sexe !

Il est aussi absolument faux qu'on ne puisse aimer qu'une fois. On peut, à la trentième, être plus

éperdument épris qu'à aucune des précédentes. — Les personnes qui sont sur le retour, et particulièrement les femmes, lorsqu'elles pensent que c'est peut-être la dernière passion qu'elles éprouvent ou inspirent, y joignent un attendrissement, une douceur, une délicatesse d'attentions et de prévenances, qui dédommagent du déclin de leur beauté.

La partie morale de l'amour est difficile à traiter, par son contraste entre les lois de la nature et les lois civiles. En ne considérant que la passion en elle-même, l'usage de ses plaisirs est innocent. Dans un pays où les femmes seraient communes, et les enfans fils du public, la continence serait plutôt un vice qu'une vertu. Mais sous nos constitutions politiques, la chasteté devient une qualité vraiment estimable. — Ce qui, à Otaïti et chez divers autres peuples, serait peut-être une action honnête, parce qu'elle ajouterait le voluptueux de ses sensations à la masse du bonheur général; ce qui, dans nos gouvernemens mêmes, n'est peut-être avec une veuve hors d'âge, une fille indépendante, ou une catin, qu'un devoir extérieur d'honnêteté publique, ou une réserve de prudence, devient sous d'autres relations, une vertu des plus réelles. Il ne faut pas seulement considérer l'acte, mais ses suites, ses conséquences. — Vous êtes coupable de tous les sentimens douloureux que vous faites naître chez une amante, un père ou un époux; qu'ils soient

fondés en raison ou en préjugé, leur effet n'est pas moins pénible (1).

Il est des hommes pleins d'honneur, de bienveillance et de courage, capables des efforts les plus magnanimes, hors celui de renoncer aux plaisirs de l'amour, et qui, trop indulgens sur cette seule passion, ont fait verser plus de larmes que toutes leurs grandes vertus ne pourront réparer. Mais « *dans les vices mêmes il y a de l'honnêteté à garder,* » et qui ne peut se vaincre peut se rendre moins coupable par un généreux emploi de son ascendant sur l'objet aimé, par la délicatesse des détails, par le mystère et les *ménagemens* de prudence. Mais publier sa victoire, afficher les faiblesses d'une femme, qui ne les eut que parce qu'elle vous aimait; la punir dans ce qu'elle a de plus précieux, sa réputation, est une infamie qui, malgré sa fréquence, révolte tout sentiment d'honneur et de probité!... Que sera-ce lorsque, par une barbare fatuité, l'on se vante des faveurs qu'on n'a jamais reçues, et que l'on dérobe par cette calomnie atroce, le fruit de plusieurs années d'une innocence pénible!

Une passion violente porte une sorte d'excuse

(1) Quoiqu'on ne puisse considérer une fille ou une femme comme une propriété matérielle, le tort n'en est pas moins équivalent à la somme, ou à la portion du bien-être que le lésé sacrifierait pour que le fait n'eût pas été commis.

avec elle ; c'est un malheur autant qu'une faiblesse : mais succomber sous une médiocre, c'est lâcheté. « Si je pouvais dormir, disait un ami à un autre qui « le conseillait, si je pouvais manger, vaquer à « mes affaires, ou prendre quelque plaisir à quoi « que ce soit ; si je pouvais chasser la mélancolie et « l'ennui qui me dévorent, je prendrais patience : « mais ne vaut-il pas mieux périr que de vivre ainsi ; « et avant de succomber je veux du moins tenter « d'être heureux. »

C'est surtout pour le sexe que la chasteté est importante. On ne peut trop leur conseiller d'étouffer de bonne heure la dangereuse voix des sens, qui, pour un instant de plaisir, peut empoisonner le reste de leurs jours. La nature favorise cette résistance, en rendant chez elles (contre l'opinion vulgaire) ce besoin moins pressant ; et un coup d'œil sur ce qui les environne les convaincra de l'extrême danger de s'y livrer.

Nos mœurs excluent presque absolument les plaisirs légitimes de l'amour. A peine sur trente époux en est-il deux que ce choix détermine. C'est l'ambition, l'avarice, l'orgueil, qui forment les mariages. On épouse l'argent, le nom, le crédit, rarement la personne : et cette considération est un puissant motif de plus pour combattre ce penchant.

Mais à ne le considérer que sous un point de vue politique, lorsqu'un gouvernement, par sa constitution particulière, fait naître des abus, ou

n'a pas le pouvoir d'en réprimer les causes, il doit équitablement en traiter les effets avec indulgence. Les législateurs les plus philosophes ont divisé les écarts de l'ordre établi, par les dénominations de *crimes, transgressions, fautes.* Les premiers ont pour mobile les passions basses : les seconds sont *le tort fait pour satisfaire une passion qui, par sa nature, est compatible avec l'amitié, la bonté, et la grandeur d'ame.* L'amour tient le premier rang dans cette classe : loin d'exclure les affections généreuses, il en est la source la plus féconde. On n'est jamais plus humain, plus délicat, plus héroïque, que dans ses accès les plus tendres, et leur durée ou leur fréquent retour peut changer ces sentimens en habitude.

Princes de la terre! asservissez-nous : notre désunion le permet, nos faiblesses l'exigent; mais respectez les plaisirs qui ne nuisent point aux vôtres. Ne nous laissez pas amollir dans l'excès; mais préservez-nous aussi de végéter dans la langueur : vous êtes coupables de toute jouissance que vous nous ravissez sans une nécessité absolue. — Voyez la beauté inutile se dessécher sans fruit sous vos arides lois : — cherchez s'il n'est pas possible d'allier l'ordre avec nos penchans, la justice avec la nature; assurez-nous l'usage de ses bienfaits, et les consolations les plus douces qu'elle entremêle à la foule de nos maux.

Et toi, jeune homme, fait pour plaire, n'abuse point de ce dangereux don : ne te fais pas un jeu

barbare de troubler des familles et corrompre l'innocence : n'érige pas une fausse gloire sur les larmes de la beauté !... Ce triomphe est trop facile pour t'honorer : la force est l'apanage de ton sexe, la faiblesse est celui du sien ; protége cette dernière plutôt que d'en abuser ; vois la foule de dangers qui menacent ta fortune, ta paix, ton honneur, ta probité ; vois le regret qui suit de près la chute d'une amante, l'humiliation qui remplace sa fierté, l'artifice qui flétrit sa candeur, et cette foule d'écarts qu'entraîne le premier presque sans résistance !... Oui, sois généreux, sois prudent. Sans doute qu'il est pénible de s'arracher à l'attrait qui te séduit ; mais entre deux maux, il faut choisir le moindre ; et d'après ce même principe, si, condamné au célibat, une nature de feu réclame avec violence l'épanchement d'un superflu de santé qui pourrait la détruire, calcule du moins tes plaisirs avec la probité. La différence de circonstances en met souvent une très-grande entre les mêmes actions. — Ne ravis pas une fille à elle-même, une femme à un époux tendre, et toutes deux à des parens respectables. — N'empoisonne pas ton sang et celui de ta postérité avec les malheureuses victimes du libertinage ; aie recours à quelque objet dont la position ait moins d'influence sur le bonheur particulier et public... vieille ou laide, pauvre ou riche... peu importe! elle est femme, elle est saine, elle ne peut nuire ! c'est assez.

Mais si une jeune innocente, naïve, sensible. convenant de ce qui est en elle, et avouant le besoin d'aimer et d'être aimée... si elle demandait timidement : *Et moi, que dois-je faire?* Hélas! que répondre?... Mais si,.... écoutez.... D'abord (entre nous, puisque nous sommes montés sur le ton de la confiance), n'allez pas vous exagérer ces plaisirs dont quelques détails sont plutôt dégoûtans que séduisans, et desquels, après en avoir joui, vous direz peut-être avec d'autres : *Quoi! n'est-ce que cela?* — Le propre des poètes et des romanciers est d'être toujours hors de la nature; ils nous peignent l'amour avec des images fort au-dessus de la réalité, et moi-même j'en ai exalté le tableau. — Peu d'hommes sont capables d'éprouver cette force de sentiment que j'ai légèrement tracée : la plupart n'ont que des sens, et s'y livrent avec une grossièreté avilissante; rien n'est plus commun que les désirs; rien n'est plus rare que de les ennoblir par la délicatesse; mais il ne suffit pas d'avoir cette extrême sensibilité; l'amour et ses tranports exigent encore les charmes de la figure, les graces de l'esprit, la noblesse de l'ame, la vigueur du caractère, la force du tempérament, et diverses autres relations de fortune et de circonstances, qui se trouvent rarement réunies dans le même homme, et qui permettent plus rarement encore à une femme de réaliser la chimère d'un amant tel que son imagination le lui peint. — Mais je suppose que ce

phénix est trouvé, qu'il vous aime, qu'il vous le dit, et qu'il est à portée de vous le répéter souvent; à quel danger n'êtes-vous pas exposée, si le sort ne vous destine point à être unis pour toujours? Plus il est aimable, plus vous l'aimez, et plus le péril est réel : des années de sagesse suffisent peut-être à peine pour vous défendre; et l'oubli d'un seul instant peut condamner le reste de votre vie aux regrets, à la honte, au mépris, et, plus malheureusement encore, peut-être aux remords. — Il n'est qu'un moyen sûr de prévenir ces malheurs; c'est d'en fuir les premières occasions : car ne vous fiez pas à vos forces, elles diminueront peu à peu; vous vous familiariserez avec des idées que vous croyez incompatibles avec votre manière de penser actuelle; vous serez entraînée par des gradations insensibles, de petites complaisances en petites faveurs, jusqu'à ce qu'on vous arrache la dernière. — Ne vous flattez pas même alors que votre faiblesse soit ensevelie dans le mystère. Sans doute que votre amant est discret, mais il est confiant, il a besoin de parler de vous; il est glorieux de vous posséder, il a un ami, celui-ci en a un autre; vous-même n'êtes pas toujours circonspecte, et quoique ce secret se divulgue lentement, il sera un jour connu de tout le public. — Fiez-vous encore moins à la constance de cet amant qu'à sa discrétion; vous n'êtes plus neuve pour lui, vous n'avez plus rien à lui accorder, et son amabilité

vous suscitera des rivales : votre tendresse le retiendra quelque temps ; mais la sienne s'assoupira, il vous quittera bientôt, et le bonheur de l'avoir possédé ne compensera pas la douleur de l'avoir perdu.

Tel est le cours ordinaire des tendres liaisons, et une des tournures les plus favorables qu'elles puissent prendre : mais il est une foule d'autres possibilités qui, par un enchaînement de circonstances funestes et d'accidens imprévus, vous portent à des résolutions extrêmes, et vous plongent dans un abîme d'infortunes. — Non, croyez-moi, l'amour et ses plaisirs ne peuvent compenser les risques qui l'accompagnent : si la prudence ne vous arrête, que le devoir vienne à votre secours. Rappelez-vous que la chasteté est la vertu distinctive de votre sexe, et que, dans la majeure partie du public, une femme galante est aussi perdue d'honneur que l'homme qui manque de courage ou de probité. En vain appellerez-vous de sa sentence au jugement d'une indulgence éclairée : en vain, à l'ombre de quelques principes abstraits, réclamerez-vous votre liberté naturelle, vos droits au bonheur, ou plus justement le peu de tort que vous aurez fait à la société ; eussiez-vous raison, le public ne raisonne pas, l'opinion fait sa loi, et dès qu'une partie de votre bonheur est dans sa dépendance, vous devez plus ou moins vous soumettre... Oui, je le répète, *fuyez l'amour*, et que l'amitié et l'estime vous en dédommagent !

DE L'AMBITION.

Le désir de s'élever est divisé en différentes branches, par la diversité des caractères et des jugemens. L'amour de la gloire est la principale ; passion noble, quoiqu'elle ne soit en partie que la dépendance de l'opinion ; mais elle devient le fléau de l'humanité lorsqu'elle poursuit indistinctement son but sans égard aux conséquences. On l'a répété souvent, un conquérant qui, sans autre vue que son intérêt personnel ou cette prétendue gloire, répand la désolation, le meurtre et le brigandage, fait en grand ce que *Cartouche* faisait en petit ; et loin que cette grandeur dût nous inspirer de l'admiration, elle devrait plutôt exciter notre haine et notre mépris proportionnellement au dommage qui en résulte pour le bien public.

Un fragment intéressant dans l'histoire de l'ambition, serait celui qui nous détaillerait la marche et les ressorts secrets de ce grand nombre d'hommes, qui, des derniers étages de la fortune, s'élancèrent aux premiers. Nous connaissons plus de quinze empereurs (1), autant de rois, plusieurs papes, et

(1) Vitellius était fils d'un savetier; Pertinax, d'un faiseur de briques; Macrin, d'un affranchi; Dioclétien, d'un esclave; Valentinien, d'un cordier; Basile-le-Macédonien,

une foule d'autres personnages illustres, qui, de la naissance la plus commune, s'élevèrent au faîte du pouvoir. En suivant leurs moyens, on verrait probablement que la capacité y contribua beaucoup, le courage encore plus, et la fortune autant que les deux.

Un autre fragment plus utile, serait celui qui nous offrirait des tables de proportion entre le nombre des ambitieux qui échouèrent et ceux qui réussirent. L'extrême prépondérance des premiers serait des plus calmantes, et ce qui le serait encore davantage, c'est de voir combien il y eut peu d'heureux dans les fortunés mêmes. En lisant dans leurs cœurs, nous verrions les désirs se multiplier avec les succès, et nous frémirions probablement d'entrer dans une carrière aussi parsemée d'inquiétudes, d'obstacles, de dangers, et souvent de remords.

Le commun des hommes s'imagine que la route du bonheur est de tendre sans cesse à s'élever; et la sagesse dit : Préférez la tranquillité au tumulte, le simple au raffiné, le solide au brillant; dérobez-vous à la foule, et sachez même descendre au-dessous du rang où le sort vous a placé : vous n'étiez qu'inférieur dans votre classe, vous primerez dans celle qui suit.

Ce serait un spectacle bien tragi-comique pour

d'un esclave; Léon d'Isaurie, d'un berger; Puppien, d'un maréchal; Galérius avait été boucher; Justin, vacher; Andrisque, foulon, etc.

un spectateur désintéressé, que de voir nos cabales, nos souplesses, nos angoisses, pour des chimères de bonheur, sans réfléchir que sa source est au-dedans de nous, et que sa pureté est principalement sous notre garde. — Tout autre objet d'ambition est soumis au hasard des circonstances, et au caprice d'autrui; le plus digne est seul en notre pouvoir : les hommes se réuniraient inutilement pour nous l'arracher, leurs persécutions mêmes ne peuvent qu'offrir de nouveaux moyens d'atteindre au but; parce qu'*il n'est point*, dit Épictète, *de tyrans de volonté*. L'art de plaire aux grands est pénible et incertain : il en est un autre plus facile, plus noble, plus assuré; c'est l'art de se passer de leurs faveurs.

L'ambition fondée sur le désir des richesses est proprement avarice. L'ambition simple, ou le désir de dominer, est une vertu lorsqu'elle provient du désir d'influer plus fortement sur le bonheur de ses semblables. Malheureusement elle n'est pour l'ordinaire que le vœu de l'orgueil et de l'ignorance, qui se représentent la félicité comme inséparable de la grandeur. Pour se défaire de ce préjugé, il est utile d'examiner de près ceux dont on envie l'élévation, et derechercher en soi-même ce qu'on pense de leur personne séparée de leurs titres. On se convaincra finalement qu'il ne vaut pas la peine de se tourmenter pour si peu de chose.

L'on devrait aussi se demander souvent, comme Fontenelle : « Pourquoi cette dignité que je pour-

« suis m'est-elle si nécessaire?—C'est qu'il faut être « élevé au-dessus des autres. — Et pourquoi le faut-« il ? — C'est pour recevoir leurs respects. — Et « que me feront ces hommages et ces respects? « — Ils me flatteront très-sensiblement. — Et « comment me flatteront-ils, si je ne les dois qu'à « ma dignité et non pas à moi-même? » Si on raisonnait ainsi toutes ses passions, si on se rendait compte de ses plus secrets mouvemens, si on remontait à leur source et considérait leur but, il y aurait peu de besoins imaginaires qu'on ne parvînt peu à peu à détruire.

Homme ambitieux, qui gémis en secret de ton infériorité, la raison approuve tes regrets : ajoute encore à cette ardeur; mais ne te méprends par sur son objet, ne poursuis pas l'ombre pour la réalité. — La carrière de la vraie ambition est ouverte à tous : entre au concours, essaie tes forces; et dès aujourd'hui dis avec fermeté : *Non, je ne souffrirai pas qu'il existe sur la terre un plus honnête homme que moi!*

❁

DE L'ENVIE.

Cette désestable passion est, à la honte de l'humanité, une des plus communes (1); on en trouve déjà des traces chez l'enfant au berceau. Et quelle est l'ame vertueuse qui n'en fut quelquefois souillée? qui peut dire à soi-même : Je n'entendis jamais médire avec plaisir; je crois le bien aussi aisément que le mal, et je suis plus empressé à répandre le premier que le second; j'ai toujours vu avec joie la prospérité de mes semblables; j'ai toujours rendu justice au mérite, et n'ai point dissimulé mon estime; j'ai pardonné généreusement à mon rival une supériorité qui m'humiliait; je me suis réjoui sincèrement des bonnes choses qu'il faisait sans moi; et, à la nouvelle d'un malheur sur-

(1) Par une suite de cette espèce d'équilibre par lequel la nature compense ses maux et ses bienfaits, on observe que quelques-unes des formes du gouvernement les plus heureuses, sont par leur constitution même les plus exposées au poison de l'envie. C'est surtout dans les petites républiques qu'elle exerce son empire. Le rétréci de la sphère, le peu de distance des rangs, et la communauté des prétentions, entrelacent et opposent tellement les intérêts, que chaque citoyen croit voir dans l'autre un ennemi ou un rival, et s'estime déjà très-généreux s'il peut s'empêcher de lui nuire.

venu à autrui, mon premier mouvement ne fut jamais une impulsion de joie?

Qui ne peut se justifier ainsi à son propre tribunal, n'est pas exempt d'envie : et malheureusement ce tableau n'offre que ses traits les plus adoucis. Ce vice, germe de tous les autres, ravage la société en détail, comme l'ambition des princes la ravage en grand : ses armes ordinaires sont la calomnie, qui, comme les plus vils assassins, ne frappe que par derrière ou dans l'obscurité, et dont les blessures, souvent plus dangereuses, ne peuvent se fermer, et suppurent jusqu'à la mort. — Il est possible de réparer la plupart des injustices; mais comment retirer du public le mensonge qui y circule; quand on en publierait l'aveu, parviendrait-il à tous ceux qui sont faussement prévenus?

La même loi de générosité qui prescrit de secourir contre un brigand, ordonne aussi de défendre contre un calomniateur, qui vole un bien plus précieux. Ce n'est pas seulement au péril de la vie qu'on doit protéger le bonheur de ses semblables, mais aussi au risque de déplaire aux méchans.

La compassion s'attendrit sur l'infortune, l'envie se délecte dans les peines; elles forment les deux extrémités du sentiment. Le blâme de l'envieux éclairé fait la louange la moins équivoque; et un des indices qui le trahit, c'est qu'il ne loue jamais que

des mérites subalternes, dont il ne peut craindre la comparaison avec lui-même (1).

La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager.
C'est en le surpassant que tu dois t'en venger.

VOLTAIRE.

(1) J'ai connu un militaire qui ne pouvait écouter le récit d'un événement heureux, ou l'éloge d'une de ses connaissances, sans devenir sombre et soupirer : ses camarades se donnaient souvent le mot, et s'excitaient à son insu à qui pourrait lui arracher le plus de soupirs.

DE LA JALOUSIE.

C'est en raison de sa force, non de sa généralité qu'on peut placer cette passion au rang des principales. Il en est peu qui aveuglent l'homme aussi profondément, et le portent vers des excès plus injustes : elle change le moindre soupçon en certitude, voit partout des fantômes, et se plaît à redoubler ses propres inquiétudes.

Les hommes *à bonne fortune* prétendent que le meilleur moyen de s'assurer de la fidélité, est celui des bons procédés, des représentations sages, jointes à une honnête confiance : ce sont les seuls obstacles qu'ils redoutent. Ils ont pour maxime, qu'auprès de toute femme sous garde, l'on regagne en facilité ce que l'on perd en occasion ; que plus le gardien est sévère, plus la prisonnière est complaisante ; plus il est soupçonneux, et plus elle est ingénieuse à le tromper. La défiance invite à la fraude, et dans les pays où l'on enferme le sexe, le premier signe de bienveillance est une promesse tacite qu'à la première occasion on pourra tout tenter : on y commence le roman par où on le finit ailleurs.

On peut surveiller une femme; mais il faut qu'elle l'ignore. Le peu d'utilité de la jalousie devrait être un de ses préservatifs. A moins qu'on n'ait des eu-

nuques et un sérail, et encore le moyen n'est-il pas sûr ; il est rare que la contrainte obtienne ses vues, surtout si elle néglige les premiers commencemens de liaisons : elle peut garantir des embûches d'un sot, elle favorise l'art de l'homme d'usage, qui, lorsqu'il ne peut aller à l'assaut, va à la *sape*. Un grand nombre de tendres intelligences se traitent par écrit du fond du cabinet, comme les alliances des grands princes, et le public n'est souvent instruit des préliminaires, qu'après qu'on est d'accord sur le principal. Outre cette marche commune, il est une foule de ruses infernales, que l'homme le plus fin pare difficilement, et qu'il se voit souvent engagé à seconder lorsqu'il croit les détruire. Que celui qui en fut la victime se console, en pensant à la multitude de ses confrères, et à la fragilité du sexe.

Sa chasteté dépend pour l'ordinaire plus du hasard des circonstances que de l'honnêteté des principes. Il n'est peut-être pas de femme sur la terre, qui, douée d'une organisation complète, et après les premiers transports de mariage modérés, n'ait souvent jeté un œil de convoitise sur quelques adolescens, et n'ait par des désirs illégitimes coiffé son époux en idée. Il n'en est peut-être point qui eût résisté à tel homme, dont elle blâme l'ascendant sur une autre, si cet homme lui avait adressé ses vœux.

Ces réflexions devraient rendre les maris moins

sensibles : il en est plus qu'on ne pense qui ont besoin d'être consolés ! — Oh ! combien feignent de sourire aux chaînes de l'hymen, et dévorent en secret une humiliante certitude! — Oh! combien de femmes à réputation austère, se donnèrent clandestinement à l'homme qu'elles paraissent maltraiter, ou à celui avec lequel on ignore qu'elles dépassèrent jamais les bornes de la simple politesse ; mais plus heureusement, combien d'autres, qui, passant pour galantes, sont exactes dans leurs mœurs, quoique inconséquentes dans leur conduite, et qui échappent aux écarts par la même légèreté qui leur en fait négliger l'apparence !

S'il est difficile d'empêcher une intrigue, il n'est guère plus aisé de la cacher. Circonspect d'abord jusqu'à l'excès, on passe peu à peu à l'autre extrême: la prudence s'endort sous l'impunité. On échappa si souvent, pourquoi n'échapperait-on pas encore? D'un côté, les précautions diminuent, de l'autre la défiance augmente. On est suspecté, guetté, suivi, et un fatal moment amène une découverte qui fait souvent payer, le reste de sa vie, quelques plaisirs achetés déjà trop cher, par la gêne, la crainte et les remords qui les accompagnent : mais dût une femme être encore également aimée, estimée, elle n'est plus également heureuse, parce qu'elle sent qu'elle mérite moins de l'être. — En outre, le danger des plaisirs vifs est de dégoûter des plaisirs simples : l'habitude du mystère, de

l'intrigue, de l'inconstance, et des premiers transports de l'amour, est une des plus dangereuses : les moyens de l'exercer ne peuvent être de longue durée, et nous sont-ils ravis, tout autre sentiment devient insipide : on se consume dans l'agitation, ou l'on se flétrit dans l'indifférence : on s'aperçoit sans cesse qu'il manque quelque chose d'essentiel au bonheur, et l'on s'efforce inutilement de le remplacer. Cette situation, si commune aux *gens du monde,* est plus particulière à la vieillesse des femmes galantes.

Une jeune personne qui serait tentée d'embrasser cette carrière devrait se dire à elle-même : Je n'ai que peu d'années à être belle ; il est possible que je fasse quelques conquêtes brillantes qui flatteront mon goût et ma vanité ; mais il est plus que probable qu'elles me causeront autant de peines que de plaisirs, et un seul moment d'erreur peut me perdre sans retour : ne vaut-il pas mieux fuir le danger, et consacrer les agrémens de ma jeunesse à établir la base d'un bonheur solide, qui soit indépendant de l'âge, exempt de reproches, et soutenu par ma propre estime et celle des autres.

La jalousie est plus propre aux hommes qu'aux femmes, aux laids qu'aux beaux, aux vieux qu'aux jeunes ; mais surtout à ceux qui la firent naître le plus souvent chez autrui. Elle est moins commune dans les premiers rangs que dans les classes inférieures. Dans les dernières, on s'imagine qu'il n'y

a qu'un seul parti à tirer du sexe; au lieu que l'homme du monde, sans trop s'y fier, croit cependant qu'il est possible de se borner à d'autres vues : il est aussi plus affranchi du préjugé qui fait partager le déshonneur à l'innocent.

Il est assez commun, dans le monde poli, de voir des liaisons qui n'ont que l'apparence de l'amour. On suit une femme par paresse, par ennui, par vanité, par convenance. C'est un moyen d'assurer sa journée, sa partie de jeu, d'avoir plus de prise sur la société, d'être moins asservi aux égards envers d'autres femmes, et d'être instruit d'une foule de détails qui les concernent. C'est plutôt un commerce d'amitié, une ligue offensive et défensive, qu'une liaison d'amour. On entremêle cela, pour la forme, de quelques fadeurs, qu'on ne pense ni ne croit; ou même par politesse on y joint quelques instances qu'on refuse aussi par politesse. Lorsqu'on ne veut que de la sensualité, on se donne communément moins de peine.

L'indifférence affichée de nombre d'époux des premiers rangs, sur les écarts de leurs moitiés, n'est pas facile à comprendre; mais le mépris de l'objet, l'ennui d'une garde continuelle, le désir de la paix, et celui de sa propre liberté, font passer sur bien des choses. — En divers pays, les lois, l'opinion et l'honnêteté publique surveillent attentivement cette partie essentielle du bonheur domestique. En d'autres, l'indifférence du gouverne-

ment et les usages d'un mauvais *bon ton*, se rendent complices d'une des dépravations les plus dangereuses. — Il ne faut, pour le bien-être des deux sexes, ni rendre les femmes esclaves, ni les affranchir de l'autorité nécessaire des époux : il ne faut ni les enfermer, ni les livrer à cette gloire vagabonde, à ce commerce familier avec les hommes, qui les exposent chaque jour à la séduction.— Nos préjugés de noblesse semblent exiger aussi plus de sévérité à cet égard, et, en considérant nos mœurs proportionnellement relâchées avec l'élévation des classes, rien ne doit paraître plus douteux qu'une descendance directe de quelques siècles.

Voici un trait remarquable dans ces dispositions opposées à la jalousie, et qui se rapproche des mœurs de Sparte et de Rome. Je le cite moins comme exemple que comme singularité. — Un mari suivait en silence la liaison de sa femme avec un homme des plus estimables. Il avait intercepté leurs lettres, et trouvé moyen d'être secrètement en tiers de leurs tête-à-tête. Les deux amans s'adoraient; mais ils étaient honnêtes : ils faisaient souvent l'éloge de l'époux, regrettaient de le tromper sur des bagatelles, et respectaient ses derniers droits. Cette privation les rendait moins malheureux que la difficulté de se voir, et le chagrin les minait peu à peu. — Un jour le mari les surprend dans un rendez-vous des plus suspects; il sont consternés. Rassurez-vous, leur dit-il; je suis content de votre

conduite.... Vous pouviez, madame, commander à vos actions, mais non à votre cœur : heureusement que l'objet de votre choix honore votre goût, et n'a rien qui vous avilisse ni qui m'humilie. Je suis jaloux de votre fidélité, mais encore plus de votre bonheur. Voyez votre amant aussi souvent que bon vous semblera, accordez-lui tout ce qu'il est possible de lui accorder, hors le dernier point de la dernière faveur, qui pourrait mettre un étranger dans la famille; et même, si cela est absolument nécessaire à votre félicité commune, je puis encore y consentir. Venant de vous deux, il ne peut être que bien constitué : mais j'exige qu'on ne me trompe pas, et qu'on demande mon consentement. — Les amans étonnés, attendris, plus encore par le ton que par les mots, voulurent se sacrifier à leur tour : ils offrirent de renoncer à leur attachement; mais le mari insista, pria, ordonna. On ne demanda jamais la permission, et l'on s'indignait à la seule idée de la prendre soi-même. — L'amour sans obstacles et combattu par la générosité, s'éteignit dans peu; mais il resta à l'époux une femme reconnaissante, un ami vrai, et le souvenir d'un bienfait.

❁

DE LA COLÈRE.

La *colère* est le délire de l'orgueil offensé : c'est une preuve de faiblesse d'esprit, qui, au défaut de raisons, substitue l'injure. Quelquefois aussi c'est mauvaise habitude, impatience, excès de sensibilité, ou un faux calcul, qui s'imagine obtenir plus facilement ses fins par la crainte que par la douceur.

Il est d'autres personnes qui se fâchent par ennui. Elles se délectent à se brouiller et se raccommoder, par le même motif qui, dans une tragédie ou une exécution criminelle, nous fait préférer un sentiment pénible à une léthargique indifférence : elles s'arrachent à la langueur par l'emportement. Il est d'ailleurs si doux de parler de soi, d'excuser ses faiblesses, et de se plaindre des autres. Il y a en outre un plaisir attaché à jouer gros jeu, et en effet c'en est un bien grand que celui de tourmenter ses amis, ses parens, rompre avec eux, et devenir la terreur et souvent l'objet de la haine de tout ce qui nous environne.

Comme le corps n'est pas sain, dit Speziano en d'autres termes, lorsque chaque écart de régime en dérange l'harmonie, de même l'ame est malade lorsque chaque petite contradiction en trouble la sérénité ; ou, pis encore, lorsque les bons procédés sont pris en mauvaise part.

Les personnes les plus colériques ne sont pas toujours les plus intraitables, et ce caractère s'allie souvent avec un excellent cœur. Il n'y a qu'à savoir les prendre, se rappeler que leurs injures ne font pas de mal, laisser évaporer la première fougue, feindre de s'offenser assez pour éloigner l'idée du mépris, et pas assez pour blesser l'amour-propre; les blâmer sur la forme, les indulger (1) sur le fond, tourner en ridicule l'importance qu'elles attachent à l'objet contesté, couper le sérieux de la querelle par quelques mots de gaieté ou de flatterie indirecte; enfin, lorsque la bile s'est bien exhalée, saisir l'instant d'épuisement et d'humiliation, pour les amener à un consentement, qu'on obtiendrait avec moins de facilité s'ils eussent conservé leur sang-froid. — Mais cette marche, presque assurée auprès des personnes qui nous sont indifférentes, devient des plus difficiles à suivre envers celles qui nous sont chères, et dont les torts nous affligent plus qu'ils ne nous irritent.

La colère est rarement utile, et un seul de ses courts accès de folie peut troubler le reste de nos jours. « On peut, sans emportement, soutenir ses « droits avec vigueur, » et certainement il y a plus de dignité et de sûreté. Envers un inférieur il avilit,

(1) Si ce verbe n'est pas français, il mérite de l'être, comme nombre d'autres expressions qu'on pourrait avantageusement tirer des autres langues et que le pédantisme exclut : pourquoi deux mots où un suffit?

envers un égal il est dangereux, envers une force supérieure c'est un ridicule, et envers tous une injustice; car s'il a tort, il faut le plaindre; s'il a raison, pourquoi l'injurier? Un proverbe usé, mais vrai, répète souvent : *Tu te fâches? tu as donc tort.*

La colère est aussi destructive de la santé; chaque accès fait passer dans le sang une partie de bile, qui le corrompt à la longue, et dessèche le fluide nerveux. — Marc-Aurèle dit, et l'expérience le démontre, que lorsqu'elle s'irrite souvent, elle change tout le visage, et ternit si bien sa beauté qu'elle ne revient plus. Il en est de même de toutes les affections nuisibles de l'ame, qui laissent toujours quelque impression désagréable sur les traits, qui prévient les autres contre nous, et semble les avertir de se tenir en garde. — On peut s'assurer de cet indice extérieur par une observation facile. Qu'au milieu d'une foule d'inconnus, on les fixe tour à tour, on sentira de la prédilection pour les uns, de l'éloignement pour les autres; et cette impression sera indépendante de la beauté, de l'âge, ou de la parure : qu'on en recherche la cause en soi-même, et l'on trouvera qu'elle est produite par les diverses expressions de caractère que chacun porte dans ses formes, son geste ou le son de sa voix (1). Il n'est rien de si imperceptible où l'homme ne

(1) Comme l'ame influe sur l'apparence extérieure du

se peigne plus ou moins : mais nos sentimens à cet égard ne sont pas toujours équitables, et lorsque telle personne nous déplait au premier coup d'œil, c'est souvent plus notre faute que la sienne, parce que nous n'estimons en elle que les qualités analogues aux nôtres. — Une physionomie de réflexion sera une des moins revenantes pour un être frivole, et une d'intégrité austère aura quelque chose d'effrayant pour l'homme sans principes.

Combien de motifs divers pour nous engager à réprimer ces mouvemens fougueux qui nous emportent hors des bornes de la raison! Ajoutons qu'il est peu de spectacles plus agréables pour l'homme à sentimens, que de voir opposer la douceur à la violence, la politesse à la grossièreté, et le raisonnement à l'injure. — N'est-on pas sûr de soi et de sa réponse? Le meilleur parti est le silence.

corps, de même je crois remarquer que le jeu des muscles a quelque influence sur les sentimens. Quand je m'efforce de sourire, il me semble qu'une légère impression de gaieté accompagne ce sourire : quand je feins un air doux et tranquille, il me semble qu'intérieurement je me trouve plus calme.

❋

DE LA PARESSE.

Ce penchant, qui asservit souvent tous les autres, paraît être, au premier coup d'œil, une chose assez innocente; un second, plus réfléchi, le place au rang des vices. Il est, en général, *plus de paresseux d'esprit que de corps.* Les premiers sont incapables de cette continuité d'attention, qui seule perfectionne l'intelligence et conduit à la sagesse. Les seconds privent la société du tribut de leur travail, sur lequel elle a des droits incontestables. On a dit que tout oisif est *un frelon qui vit aux dépens des abeilles.* — Qui n'a point d'occupations doit s'en faire; qui ne peut contribuer au physique doit contribuer au moral. On n'est pas toujours dans une classe à couper du bois, labourer la terre, ou exercer un métier; mais il est des moyens plus étendus de servir le genre humain : et lors même que par jeunesse, ou défaut de circonstances, on n'est pas encore revêtu d'un emploi actif, on a du moins l'obligation de chercher à s'en rendre capable pour la suite; et tant qu'il reste une connaissance utile à acquérir, un devoir à remplir, ou un vice personnel à détruire, on ne peut manquer de soins importans.

Un peuple de paresseux ne pourrait subsister; la misère, la maladie, l'ignorance, et tous les maux

qu'elles entraînent, le détruiraient dans peu. Un seul repas ordinaire est le résultat de quelques centaines de métiers; et ce pain que nous mangeons comme une chose simple, est le fruit de quatre-vingt et quelques-uns, dont le moulin seul exige plus de la moitié.

Par les lois athéniennes de Dracon, l'oisiveté était punie de mort à titre de vol fait au public; et au rapport d'Hérodote et de Diodore, les Égyptiens n'étaient pas moins sévères. — Ils estimaient que la mesure de travail dont chacun est à la rigueur comptable, suivant ses facultés, est celle des avantages qu'il retire de celui des autres : celui qui accordait plus, était considéré comme un des bienfaiteurs de la société; celui qui donnait moins, comme une charge. Et, sous ce point de vue, combien d'*inutiles*, ou, pis encore, de *nuisibles* se considèrent comme des êtres fort importans!

Relativement à la vie commune, se soustraire aux occupations, c'est se priver de ce qui peut remplir le temps de la manière la plus agréable. — L'oisiveté produit l'ennui, qui est l'absence de sentimens assez vifs pour intéresser. — Sans désirs, sans projets, la vie, manquant de but et d'espoir, n'est que langueur et tristesse; et il n'est pas de sottises dont on ne soit capable pour s'arracher à cette insipide végétation. — Ou bien ce principe d'activité, qui est inhérent à notre nature, s'il n'a pas d'objet qui le fixe et lui serve d'aliment, tourne

sa force contre nous-mêmes : ses impulsions vagues et contradictoires s'entre-choquent, l'ame fermente, les passions s'irritent, l'imagination s'égare, elle se dévore elle-même en tourmentant les autres, et il n'est pas de vices ni de maux qui ne puissent jaillir de cet état pénible. — L'occupation est un des plus sûrs préservatifs contre le désordre et les langueurs de l'ame. Êtes-vous oppressé par la mélancolie, forcez-vous à l'étude ou au travail; et si votre attention refuse de se partager, ayez recours à quelque exercice violent; poussez-le jusqu'à la fatigue, elle étourdira la sensibilité; et les plaisirs du repos, suspendant la douleur, donneront plus de poids à la réflexion.

On devrait, par indolence, avoir de l'ordre, et par paresse de l'activité (1). Pour économiser les

(1) Pour acquérir une dextérité utile, on devrait aussi s'exercer à faire les choses les plus communes avec vitesse, en suivant le principe militaire, de ne jamais employer trois minutes où deux suffisent. Outre l'économie du temps, cela influe sur la gaieté, l'agilité et les graces mêmes. — Il est incroyable jusqu'où l'habitude et un soin continuel de se hâter, peuvent porter l'industrie corporelle. On voit, dans les manufactures, des ouvriers (employés à des fonctions dont chacun paraît également capable) parvenir à expédier plus dans une heure que le commun des hommes ne pourrait faire dans toute la journée. — L'exercice et l'habitude ont aussi une influence sur les facultés pensantes. Je connais deux amis qui, d'abord, avec une intelligence égale, ont pris ensuite deux routes différentes : l'un s'est porté vers l'agréable, et l'autre vers

soins, il faut de l'arrangement; pour goûter le vrai repos il faut que le travail le précède; l'inaction devient fatigue, l'uniformité ennui, et les plaisirs continuels se changent en dégoût.

l'utile : l'un est parvenu à dire plus de jolies choses dans une semaine que l'autre dans l'année; mais ce second en dit plus de bonnes dans un mois que l'autre n'en dira de toute sa vie. — Lire à haute voix, est aussi un moyen de suppléer au défaut de conversation. Un médecin anglais conseillait cet usage modéré comme utile aux personnes qui vivent dans la solitude, ou qui sont sujettes aux hypocondres. Il est assez probable que tous nos organes doivent s'exercer pour prévenir l'engourdissement, et maintenir l'harmonie de l'ensemble.

DE L'ORGUEIL.

L'abus des mots entraîne nécessairement celui des idées : *rien n'est plus ordinaire que parler sans s'entendre*, parce qu'on attache un autre sens au même mot, ou d'autres idées aux mêmes choses (1).

(1) Mes souvenirs de voyages offrent sur ce sujet la note suivante : elle est longue, assez mal faite, un peu sévère ; mais elle concourt au but. — Huit hommes, assis hier dans un café, discutaient quelle était la première des capitales. Sept d'entr'eux décidèrent hautement qu'aucune ne pouvait être comparée à Rome. Le huitième dit, d'un ton plus bas : J'en connais que je préfère. — Il me parut que chacun des premiers, en paraissant porter le même jugement, avait dit autre chose. L'un était un antiquaire, qui ne connaissait rien de plus admirable que les débris des anciens temps : l'autre était un peintre, qui croyait que le monde ne se soutenait que par des tableaux, et qui disait à un moraliste des plus occupés : *Vous, qui n'avez rien à faire.* Le troisième ne jugeait un pays que d'après l'apparence des rues, et s'imaginait que tout est bien dans un état, lorsqu'il y a un grand nombre de statues, d'obélisques, de façades et de somptueux palais. Le quatrième était passionné pour la musique, et s'extasiait sur la belle invention de mutiler les enfans pour rendre leurs voix plus claires. Le cinquième était un bonhomme, qui chérissait la liberté dont l'étranger jouit à Rome, et qui aimait le bon vin qui coûte peu. Le sixième était un dévot, qui ne considérait que les églises, les processions et la prétendue sainteté du lieu. Enfin, le sep-

Les langues diffèrent aussi dans les expressions, et il serait souvent impossible de traduire exactement les mêmes nuances, sur lesquelles d'ailleurs leurs propres écrivains sont peu d'accord. — *Orgueil, vanité, présomption, amour-propre, fierté, hauteur, dédain, froideur*, sont des affections assez distinctes, et que l'on confond sans cesse. Le premier pas vers la raison devrait être de savoir parler; cela est plus rare qu'on ne pense; et, en général, un des moyens les plus directs pour perfectionner

tième était un courtisan, qui avait passé ailleurs la plus grande partie de sa vie dans les antichambres et les humiliations, et qui sentait vivement le prix de la douceur, des égards, de la politesse, et surtout du ton d'égalité qui caractérisent les grands de Rome. — Le huitième qui avait été d'un avis contraire, était apparemment un homme sans goût; car il croyait qu'on ne devait accorder au superflu qu'après avoir fourni au nécessaire. Il aimait les arts, encore plus les sciences, mais surtout la philosophie, et il regrettait de les voir si mal cultivés : il s'amusait du faste particulier, mais il s'affligeait encore plus de la misère publique, et il comparait ces pompeuses cérémonies et le luxe ecclésiastique à la simplicité du premier instituteur. Il était passionné pour la bonne foi, comme principal indice des vertus d'un peuple, et on le trompait à chaque instant. Il adorait la charité, et elle ne lui inspirait ici qu'indifférence, parce que ses secours, mal dirigés, servaient plus à l'appui de la fainéantise qu'au soulagement de l'humanité souffrante. Il considérait une bonne culture comme une preuve de bien-être et de vraie richesse, et il voyait les campagnes ruinées, etc., etc.

l'intelligence d'un peuple, c'est d'épurer son langage.

Si l'orgueil est une suite nécessaire d'une trop haute opinion de soi-même, il n'est peut-être personne qui n'en soit coupable. Chacun est à ses propres yeux un être bien intéressant; et, quoique le monde fourmille de sots, il n'est pas d'homme sur la terre qui se range sous cette classe. L'avantageux dans ses discours ne diffère pour l'ordinaire du modeste qu'en ce qu'il dit ce que le second pense, qu'en ce qu'il affiche ce que l'autre cache.

Il est une sorte d'orgueil ou de fierté, qu'on désigne sous l'épithète de *noble*, qui est une vertu réelle. L'homme fier veut mériter sa propre approbation : l'homme vain, celle des autres : l'un veut que ses actions paraissent louables; l'autre, qu'elles le soient en effet : l'un garde sa dignité dans les grandes choses, l'autre veut se distinguer par de petites; mais elles peuvent avoir l'apparence de grandeur, et n'en être pas moins pitoyables : c'est *le genre* qui en décide, non le prix de l'objet. — La vanité de Margot, qui se rengorge le dimanche parce qu'elle a des sabots neufs, ou celle de la duchesse, qui se pavane dans un équipage et une parure brillante, sont précisément la même vanité : que son motif coûte six sous ou cent mille écus, cela n'en diminue point le ridicule, ni ne change le fond du sentiment.

L'amour-propre est au rang des caractères qu'il faut plutôt diriger que détruire. Otez à nombre de

personnes leurs défauts, et vous étoufferez le germe de leurs vertus. On ne réfléchit pas qu'il faut nécessairement que les plus grands hommes, en tout genre, aient eu beaucoup de présomption. Sans la confiance qu'elle inspire, on n'eût rien perfectionné : la nation la plus modeste, *la chinoise*, est une des plus timides et des moins inventives. Depuis plusieurs siècles, elle a plus perdu de ses découvertes qu'elle ne les a augmentées.

Celui qui rectifie, suppose nécessairement qu'il est capable d'ajouter à tout ce que ses prédécesseurs ont vu de mieux : sans cet espoir, il se bornerait à les suivre machinalement. Si quelques-uns de nos ancêtres n'avaient pas cru qu'il était possible qu'ils pensassent mieux que leurs prêtres et le public, nous serions encore dans l'idolâtrie et l'ignorance. — On avait long-temps avant notre siècle souvent répété qu'on ne pouvait plus rien dire de neuf. Si Montesquieu, Rousseau et divers autres avaient voulu le croire, nous n'aurions pas leurs chefs-d'œuvre ; et si nos descendans se persuadent qu'on ne peut aller plus loin que nous, on ne corrigera jamais nos erreurs. De même, si le jeune Scipion n'avait osé se comparer avec l'expérimenté Annibal, il ne l'aurait pas vaincu. Et ainsi, dans la plupart des genres, il ne s'obtient de grands succès que par des êtres très-présomptueux sur leur propre capacité. Il est une honnête confiance dans ses forces, qui convient à l'homme, et plus parti-

culièrement à l'adolescent : sans elle, il ne dépasse jamais la médiocrité, et peut-être devrait-il se persuader que *tout cè que d'autres ont fait il doit pouvoir le faire*. On peut aussi appliquer aux talens la maxime de Machiavel en politique, qui dit : qu'on doit imiter l'arquebusier qui vise plus haut qu'il ne veut frapper.

Relativement au public, l'amour-propre, lorsqu'il est déplacé, n'est qu'un ridicule, et lorsque l'intelligence l'accompagne, il peut devenir la source des vertus les plus éminentes; mais relativement à l'influence personnelle, c'est un des premiers poisons de la vie. Celui dont les prétentions sont toujours au-dessus de sa fortune, de sa capacité, et des égards que les autres lui doivent, se tourmente dans le dégoût, l'inquiétude et les plaintes. Il est moins sensible au bonheur et aux bons procédés, parce qu'il les croit toujours au-dessous de son mérite. Il est plus affecté des revers et des contradictions, parce qu'il double l'idée de l'injustice, au lieu que la modestie tranquillise, modère, adoucit, diminue les peines et ajoute aux plaisirs.

L'orgueil simple est plus un *défaut* qu'un vice : il peut s'allier avec des qualités très-estimables, mais il en est peu qu'on supporte moins patiemment, parce que, chacun ayant le sien (soit secret, soit affiché), il se trouve blessé de celui des autres. Quant à la hauteur qui naît des avantages extérieurs, et qui n'est jamais plus exigeante que lors-

qu'ils sont plus équivoques, elle n'est le partage que des petits esprits; mais celle qui se plait à déployer son autorité par des manières dures envers ses inférieurs, est pour l'ordinaire la preuve d'une ame vile.

Voulez-vous diminuer votre orgueil, essayez-vous sur de grandes choses; les obstacles que vous rencontrerez dans votre faiblesse en abaisseront les vertiges.—C'est ce que j'éprouve en écrivant.

DE L'AVARICE.

Ce vice, qui entraîne à sa suite la dureté, l'égoïsme, la corruption, l'abaissement de l'ame par la petitesse de ses soins, et plusieurs autres défauts, est, comme on sait, plus propre à la vieillesse. L'or assure son indépendance, remplace divers désirs, supplée au déclin des forces, et lui tient lieu des secours qu'on lui refuserait, parce qu'on a moins à en craindre, moins à en espérer, et qu'elle ne peut plus autant contribuer aux douceurs de la société. — Mais lorsque cette passion s'empare de la jeunesse, il n'en est point qui rétrécisse autant le génie : elle étouffe les sentimens les plus nobles. L'avare juge tout à prix d'argent : ce qui n'en rapporte point ne peut l'intéresser ; et l'âge, qui affaiblit tant d'autres passions, ne fait que renforcer la sienne.

L'avarice n'exclut pas toujours la jouissance. Il suffit, pour en être coupable, d'avoir une grande avidité de richesses, et d'être peu scrupuleux sur les moyens d'en acquérir. Cette fureur, toujours fomentée par le luxe, est une des principales causes de cette misère dans laquelle languissent la plupart des peuples, pour assouvir la soif insatiable d'un petit nombre d'individus.

Les richesses n'étant que *la proportion entre les*

désirs et les moyens de les satisfaire, on peut avec beaucoup d'or être dans l'indigence. Celui qui jouit de cent mille écus de rente, et dont les besoins en exigent deux cent mille, est quatre fois moins riche que celui qui n'a que cent écus et sait vivre avec cinquante. — Le plus court chemin vers l'opulence est de restreindre ses désirs. Les vrais besoins se réduisent à peu de chose, au lieu que ceux de l'avarice et de l'ambition ne connaissent de frein que l'impossibilité. A-t-on un million, on veut en avoir plusieurs. Est-on prince, on voudrait être roi; et si on y parvenait, on ne serait pas encore content.

Ne disons pas avec Sénèque que les richesses sont un mal. Ne disons pas avec le peuple qu'elles sont le premier des biens; mais prenons un juste milieu, et soyons persuadés qu'elles ne sont un vrai bonheur que lorsqu'on les a acquises par des voies légitimes, et qu'on sait en faire bon usage. — Soyons avares des biens qu'on ne peut ni ravir ni donner, de ceux qu'on emporte partout avec soi, même au-delà des bornes de cette courte vie : encore quelques momens, et tous les autres nous paraîtront méprisables. — Ne comptons nos trésors que par le nombre de nos vertus et de nos bienfaits. Accumulons-les sans relâche, et chaque jour que nous n'y aurons pas ajouté, répétons l'auguste mot qu'on ne peut trop répéter : *Aujourd'hui, j'ai perdu ma journée.*

DE L'ÉCONOMIE.

On confond souvent l'avarice avec cet esprit d'ordre qui sait se prêter aux nécessités d'une position rétrécie, et proportionne sa dépense à ses révenus. Cette qualité est une des plus essentielles au bonheur domestique, à la paix intérieure, et au maintien de l'indépendance.

Le travail, la sobriété, l'arrangement, joints au mépris des préjugés de luxe et de mollesse, trouvent des ressources où d'autres n'en voient plus; ils deviennent les supplémens d'une petite fortune, les moyens d'une grande, l'appui de la considération, et souvent les défenseurs de la probité.

Le désordre affaiblit l'ame par l'inquiétude; il endurcit par l'obligation des refus; il avilit peu à peu par les humiliations, les artifices, et les expédiens auxquels on est réduit; et outre une vieillesse malheureuse qu'elle prépare, l'inconduite peut dans la jeunesse mener aux plus grands crimes. Un observateur qui étudiait l'homme dans les cachots de Newgate, et qui conversait confidemment avec plus de cinquante condamnés à mort, s'étonnait, en remontant aux premières causes de leurs écarts, de trouver qu'ils provenaient le plus souvent des erreurs de la vanité et du défaut d'économie. *Si*

j'avais su un peu plus d'arithmétique, lui disait l'un, *on ne me pendrait pas demain*.

Comme les femmes sont par état presque réduites aux perfections de second ordre, l'économie est chez elles une vertu des plus véritables. Montaigne l'estimait dans une épouse au-dessus de toutes les autres ; peut-être parce que son usage est des plus fréquens, et sa durée pour toute la vie. — En effet, la chasteté a peu de mérite à un certain âge, au lieu que l'esprit d'ordre ne cesse d'influer sur les familles, et d'assurer dans l'intérieur l'aisance que l'époux acquiert au-dehors.

Dans nos mœurs actuelles un écueil de fortune des plus à éviter, c'est le jeu ; passion funeste, qu'il faut étouffer dès sa naissance ; qui, outre qu'elle absorbe toutes nos facultés pensantes, détruit la capacité, altère quelquefois l'honneur, expose à des querelles, des haines et à un danger continuel. Il n'est point de joueur assez sûr de lui-même, pour répondre qu'il ne viendra pas un fatal moment, où, irrité par la perte, il la centuplera en voulant la réparer, et se ruinera sans ressource. Un jeune homme devrait se faire un principe de ne jamais jouer qu'avec les femmes, dont le jeu est, pour l'ordinaire, plus modéré. — Un autre principe aussi essentiel, est celui de ne jamais anticiper sur des richesses en perspective ; il faut vivre sur ce qu'on a, non sur ce qu'on aura. Les espérances les mieux fondées sont sujettes à être déçues, ou

du moins à se faire attendre si long-temps que tout calcul sur cet objet devient des plus hasardés. Julien a mangé dans sa jeunesse, à grosse usure, la succession probable d'un parent maladif, et qui avait plus de soixante ans : aujourd'hui, l'oncle en a quatre-vingt-dix, et vient d'enterrer son neveu, mort à la suite d'une maladie occasionée par les chagrins de son dérangement.

Le moyen de prévenir de grosses dettes, est de n'en jamais contracter de petites. On compare le désordre aux pelotes de neige, dont le volume augmente à mesure qu'on les roule. — La dépense doit se calculer sur les deux tiers du revenu et non sur le total : sans quoi les accidens imprévus mettront les moyens au-dessous du nécessaire. Il est aussi utile d'avoir toujours une certaine somme disponible qu'on n'attaque qu'à l'extrême exigence : cela procure un calme, une sécurité préférables au petit intérêt, et en cas de malheur cela donne le temps de la réflexion.

Chaque état est sujet à des bouleversemens de fortune inattendus ; et notre manière actuelle de placer à fonds perdu, et sur des débiteurs qu'on ne peut poursuivre, nous y expose encore davantage (1). Tel se lève riche le matin, qui peut se

(1) Les nations, les souverains devraient, par respect pour leur propre grandeur, donner l'exemple de l'inviolabilité de parole et de fidélité dans leurs engagemens. Outre que c'est un devoir sacré, ils perdent communément plus en cré-

coucher pauvre le soir. Peu d'hommes savent supporter ces revers avec une certaine dignité : ils souffrent plus par l'orgueil que par toute autre privation : et lorsqu'il leur resterait des biens suffisans pour vivre le reste de leurs jours dans une honnête aisance, ils les sacrifient pour soutenir encore quelque temps un rang dont ils pourraient descendre avec honneur, au lieu de s'en voir précipités avec honte. Chacun devrait supporter l'événement d'une ruine imprévue, et calculer d'avance ses ressources et son plan de vie en pareil cas.

C'est une remarque profonde que celle de Juvénal : « *que la pauvreté n'a rien de plus fâcheux* « *que de rendre les hommes ridicules.* » Décomposez ce ridicule, et vous verrez qu'il est *produit* par les vains efforts pour cacher cette indigence, joints à l'embarras et à la fausse honte qui les accompagnent.

Si votre fortune est déchue (disait un homme sage à un négociant son ami, qui venait de faire banqueroute), descendez par votre modération

dit, en considération publique, et en influence morale, qu'ils ne gagnent en intérêt pécuniaire. Plus on est élevé, et plus les motifs se renforcent pour éviter tout moyen dégradant, dédaigner les avantages subalternes, et ne viser qu'aux grandes distinctions de bonne foi, justice et vraie gloire. — Mais lorsqu'entraîné par des circonstances impérieuses, on a été contraint de s'écarter de ce principe, que faut-il faire ? Ne pas augmenter ses torts par de nouveaux : chercher à réparer, dédommager.

encore plus bas qu'elle. Affichez ce que vous ne pouvez cacher. Conservez la même assurance, quoiqu'un peu plus modeste, un peu plus grave. Étalez la même élévation de sentimens, la même hardiesse de principes; prouvez que la fortune ne peut avoir de prise sur eux. — Vous n'avez plus de quoi soutenir votre luxe : hâtez-vous d'en retrancher à grands coups. Vous habitiez un hôtel : substituez-y une maisonnette, que la simplicité décore. Vos meubles étaient de bois d'Inde et de riches étoffes : remplacez-les par d'autres de sapin, de paille et de bure; vous aurez du retour, et ils seront aussi utiles. Vous mangiez sur l'argent et la porcelaine : servez-vous de faïence ou de terre commune; elle est moins brillante, mais aussi propre, et coûte peu. Vos repas abondaient en boissons étrangères et en mets échauffans : buvez de l'eau et peu de vin, mangez des légumes et moins de viandes; vos accès de goutte et vos insomnies deviendront plus rares; la sobriété aiguisera plus votre appétit et conservera mieux votre santé, que tout l'art de votre cuisinière et de votre médecin. Vos habits sont de soie : changez-les contre le bath et la serge; mais renchérissez de propreté, et ne négligez pas le *bon goût*. Défaites-vous de tous ces bijoux inutiles, de tous ces ornemens superflus : le cadran vous dira quelle heure il est : un bâton d'épine vous servira aussi bien que ce jonc précieux, et votre tabac sera aussi frais dans l'étain que dans une boîte à brillans. Vous

aviez une foule de gens pour vous servir : rompez avec les besoins qui vous les rendaient nécessaires : vous serez plus indépendant, et aurez moins d'humeur. — Vous avez des talens, ne rougissez pas de les faire servir à votre entretien : *pain noir et probité* doit être la devise de votre indigence. Ne croyez aucun moyen au-dessous de vous pour vous y arracher, dès qu'il est honnête. — Que tout chez vous ait unité de ton : rien de tranchant, rien qui contraste. Que votre maison ressemble plutôt à celle d'un ouvrier dans le bien-être, qu'à celle d'un opulent ruiné : qu'on y remarque une propreté recherchée, et une espèce d'abondance, ne fût-elle qu'en pommes de terre. — Ne conservez d'ornemens que quelques livres bien choisis ; et de distinctions, que l'intégrité de vos mœurs, l'étendue de votre savoir, et la politesse de vos manières ; l'infériorité de votre position leur donnera un nouveau lustre. Vous sentirez dans peu que l'habitude rend presque tous les états égaux : vous découvrirez de nouvelles jouissances, dont vous ne vous formiez pas l'idée, et regagnerez en calme, peut-être en liberté, ce que vous avez perdu en éclat. Vous étonnerez d'abord ; mais bientôt on admirera votre constance. Vous n'étiez que riche, vous passerez pour sage. Vous trouverez de vrais amis à la place des faux ; ils vous releveront peut-être : mais une fois habitué aux plaisirs simples, il est probable que les factices n'auront plus d'attraits pour vous.

Faute d'ordre et de modération, les rangs supérieurs abondent en riches indigens qui vivent dans l'inquiétude, les privations, et dont le fastueux étalage n'est qu'une pauvreté couverte. — Le luxe de nombre de gens de qualité ressemble à celui de ces petites bourgeoises, qui se pavanent le dimanche en déshabillé de soie, en coiffure élégante; mais dont un mouvement indiscret découvre des bas troués et une chemise sale.

Il est commun de faire de grosses dépenses par ostentation, et de lésiner crasseusement en détail, pour pouvoir les soutenir. On laisse manquer ses gens du nécessaire, on marchande à extinction avec un misérable manœuvre, dont les deux sous rabattus eussent donné de la soupe à sa femme et à ses enfans. On fait attendre son paiement à un petit marchand ou à un pauvre ouvrier, qui vivent du jour à la journée, et qui, par ce retard, ou un faux respect, se voient réduits à des expédiens ruineux. Enfin on s'avilit et se rend méprisable, en voulant trop se faire respecter. — « La réputation d'avare, dit un « observateur anglais, s'acquiert plus par lésinerie « les petites [illegible] que par l'épargne des plus [illegible]

[illegible] il faut retrancher, [illegible] Payer les ser- [illegible] et largesse, [illegible] parer de [illegible] lité

est un des premiers indices de grandeur d'ame et de bonté de cœur ; mais c'est une erreur de croire que pour l'exercer il faille être opulent : elle est toujours proportionnelle au bien qu'on possède. Qui a cent sous et en donne deux, est plus libéral que celui qui ayant cent louis n'en donne qu'un.— Mesquins que nous sommes ! nos journaux annoncent fastueusement, comme actes de bienfaisance, des dons de dix à vingt écus ; et lorsque le plus riche particulier de l'Europe sacrifie, dans un hiver rigoureux, la dix-millième partie de ses rentes, pour réchauffer une foule de misérables qui vont expirer de froid, toutes les gazettes crient au miracle (1) ; pendant que les Turcs, que nous appelons barbares, *sont,* par une loi de religion, *contraints de donner aux pauvres la dîme de ce qu'ils gagnent* (2), devoir dont grand nombre d'entre eux s'acquittent assez exactement et qu'ils surpassent quelquefois.

L'art d'acquérir des richesses est en général plus facile que l'art de les dépenser. Sur un millier de gens qui font fortune, à peine en trouve-t-on quelques-uns qui sachent en faire un usage raisonnable. L'on s'imagine que le rang est constitué par la dé-

(1) Ces grands éloges sur de petites choses pourraient plutôt servir à couvrir adroitement de ridicule : car s'étonner d'une générosité des plus subalternes, c'est avouer qu'on n'en supposait pas capable la personne qui l'exerce.

(2) Du Rier, préface de l'Alcoran.

pense ; on s'évalue au niveau de son luxe, et puis on s'étonne que ce vain étalage ne donne point le contentement qu'il semblait promettre. — On devrait compter les richesses d'après la somme des jouissances, non d'après celles des moyens pour en obtenir : et la phrase de *faire fortune*, devrait signifier le changement qui d'un insensé fait un sage.

On peut être à la fois très-prodigue et très-avare, très-économe et très-libéral. L'un dépense beaucoup, donne rarement et sans choix : l'autre dépense peu, donne souvent et sait placer ses bienfaits. Probité à part, on devrait, par orgueil, être moins vain ; par avarice, moins lésineux ; et par volupté, plus tempérant.

Tel homme sacrifie annuellement des sommes considérables à de fausses idées de représentation ; il n'ajoute rien par là à ses plaisirs physiques : il en impose à quelques sots, mais se rend ridicule auprès des gens raisonnables, et passe souvent pour un *vilain* auprès du plus grand nombre. — S'il eût placé la dixième partie de sa dépense en libéralités et petits bienfaits, il eût été également admiré des premiers, de plus, respecté des seconds, et se fût acquis la réputation d'une ame noble et généreuse. — Le seul prix de cet ornement superflu, ou de ce meuble, de ce bijou, dont la magnificence vous servira moins que s'il était plus simple, aurait été suffisant pour arracher une famille à la misère, un

honnête homme au désespoir, un malade à ses souffrances, un débiteur à sa prison, et peut-être l'innocent au vice.

Infortuné fastueux, qui languis dans le dégoût, l'ennui, la satiété, tu cherches en vain à dissiper tes sens détruits et l'illusion de ton orgueil! ton esprit est blasé, ton corps est épuisé; mais ton ame est encore neuve, puisque tu n'en fis point usage, et que tu négliges ses plaisirs les plus purs: tu ne rencontras peut-être jamais le regard touchant de l'estime, ni ne vis l'amitié sourire autour de toi; ton cœur ne se délecta point dans le bonheur d'autrui, qui était son ouvrage, il ne tressaillit point par l'émotion des sentimens les plus humains, ni ne battit avec une délicieuse sérénité au souvenir d'un bienfait. — Tu ne vis jamais la reconnaissance tomber à tes genoux, balbutier des remercîmens entrecoupés; douter, dans sa surprise, si elle veille ou si elle dort, si tu es un ange ou un homme; et portant son œil humide au ciel, en arracher les bénédictions, et l'invoquer de répandre sur toi le seul retour qu'elle puisse offrir, c'est le partage du prix de ses souffrances et de ses vertus passées. — Défais-toi un instant de tout ce cortége pompeux, qui ne pénétra jamais dans les sentiers de la nature, ni dans l'humble refuge de la misère. La simplicité seule en approche; et plus malheureusement l'expérience seule en connaît les horreurs, et en calcule sagement les secours. — Hâte-

toi de faire du bien, répare tant de jours inutiles; la vie est si courte, les occasions si rares, et l'art de les trouver si peu connu! — Que te restera-t-il à la fin de ces richesses, que le regret de les voir passer en d'autres mains? Place dans la bienfaisance et sur l'éternité, tes rentes te suivront jusqu'au fond de ta tombe. Ces souvenirs consolateurs voltigeront autour de toi dans ta dernière heure, et une voix secrète te dira doucement : *ne crains rien, je t'accompagne: bientôt tu as vaincu; bientôt tes dispositions généreuses vont t'élever à un grade supérieur, où elles pourront jouir et s'exercer avec plus d'étendue.*

❋

DE LA MODÉRATION.

Cette aimable vertu, fille de la sagesse et du courage, forme une partie essentielle de l'empire sur soi-même, sans lequel il n'est point de vraie philosophie. — On la peut diviser en *morale* et *physique*. L'une dirige les désirs de l'ame, l'autre tempère ceux des sens. L'une a pour devise *content de peu*, l'autre *plaisirs sans regrets*. La première calcule les jouissances, et se refuse à celles dont la somme des maux surpasse celle des biens : la seconde tient le milieu entre les excès.

Il est remarquable que tous les extrêmes se touchent, et forment un cercle continu. Comme le plaisir, qui devient *douleur;* la liberté, *licence;* la grandeur, *esclavage;* le plus haut degré d'esprit tient à la folie, parce que la multitude d'idées approche de la confusion, et la plus vive sensibilité, de la mélancolie : le comble de savoir mène au doute, parce qu'il connaît ses bornes : le doute conduit à l'ignorance, à la superstition ; et l'excès de stupidité d'un siècle fut souvent la cause des lumières du suivant. L'infortune force à la réflexion, qui produit la sagesse, d'où renaît le bonheur. — Il faudrait parcourir presque tous les objets physiques et moraux, pour désigner tous les cas où

l'excès du mal ramène au bien, et l'excès du bien au mal.

Un fruit précieux du rétrécissement des besoins, est de calmer l'ambition, l'avarice, et autres sources des plus grands maux de l'humanité. — Qui vit content de peu n'est ni injuste, ni oppresseur; quel intérêt aurait-il à l'être? Il sent mieux la nécessité de sa propre estime et de celle des honnêtes gens, et s'efforcera de la mériter. Il remplira ses devoirs plus courageusement, parce qu'il offre moins de prise aux coups d'une fortune dont la base est dans lui-même.

La modération et le désintéressement, qui en est la suite, sont, sous quelque condition qu'on se trouve, un des plus sûrs garans de la probité. Elle est aussi une défense contre la servitude, les artifices, et les petitesses humiliantes, qui déshonorent si souvent ceux qui placent leur bonheur dans l'éclat et la faveur des grands. On devient presque leur égal lorsqu'on n'a rien à leur demander : on peut même être leur supérieur, parce qu'il n'existe plus entre vous et [illegible] rapports directs que celui du mérite pers[illegible]ois anglais sourit des airs de protecti[illegible] *Si tu es bon patriote et honnête* [illegible] *te respecte, je t'estime* [illegible] *un fat d*[illegible] *vons d*[illegible] *sommes* [illegible]

« ces mots, *les besoins de la vie* : on les étend jus-
« qu'au luxe, jusqu'à la débauche. » Le vrai nécessaire se réduit à peu de chose; et si on approfondissait souvent les secrets motifs qui l'étendent et le multiplient, on serait humilié de ses découvertes.

Un homme doit s'affranchir, dès sa jeunesse, d'une foule de petites aisances, incompatibles avec certains états, comme le militaire et autres. C'était un objet essentiel de l'éducation des anciens, d'endurcir le corps aux fatigues, au froid, au chaud, à la faim, à la soif, aux privations : outre que la santé y gagne, cela ajoute beaucoup au contentement et à la liberté d'esprit (1) en plusieurs occasions, et à l'indépendance en toute autre. Qui se borne au nécessaire, sait qu'il peut se le procurer partout : il craint moins le danger lorsque le devoir l'exige : il redoute moins la pauvreté, si les accidens l'amènent : et quel homme est certain de ce que le sort lui prépare?

On dort par habitude aussi bien sur la paille que sous l'édredon : et c'est un préjugé de croire qu'on

(1) On remarque en campagne, que les officiers les plus délicats sont, dans les temps de disette, de pluie, ou de marches forcées, tellement abattus et épuisés, qu'il ne leur reste ni les forces ni le jugement nécessaires pour vaquer à leur emploi avec quelque distinction. Tel passe pour une femmelette qui eût été un héros avec un corps plus endurci.

dîne mieux avec trente plats qu'avec deux, lorsqu'ils reviennent chaque jour. — Ne disons pas qu'une chambre ornée par tous les raffinemens de l'art, ne soit plus gaie qu'un taudis ; qu'une parure de goût n'ajoute pas aux graces naturelles ; qu'un ortolan n'ait une saveur plus délicate qu'un navet. Convenons aussi que des hôtels somptueux, des équipages brillans, sont des propriétés agréables, et que le profond respect d'un imbécile qui nous juge sur le faux éclat de ces bagatelles, peut parfois être fort amusant. Jouissons de ces avantages si notre position le permet ; mais n'ayons pas la faiblesse d'y mettre plus de prix qu'ils n'en méritent, et croyons qu'on peut en être privé sans être moins heureux.

Il faut distinguer entre les fastueux, celui qui envisage son luxe comme un droit au respect, ou celui qui, se prêtant aux illusions vulgaires, s'en sert pour parvenir à ses fins et en imposer à la multitude. — Qu'un jeune homme, pour plaire à de jolies femmes, souvent moins capables de juger la personne que l'habit, relève les agrémens de la figure de tout ce que l'art de la toilette peut y ajouter ; ou qu'un grand cherche à éblouir des inférieurs sur lesquels il ne peut dominer plus directement : ces moyens peuvent être raisonnables, et celui qui les emploie est moins vain que prudent. — Il est d'autres positions où un certain faste est un devoir, mais il est difficile d'en déterminer le temps

et les bornes, le mot de *luxe* étant par lui-même d'une nature vague, et nécessairement lié à une foule de circonstances personnelles et publiques.

Le plaisir est aussi dans la première classe du nécessaire. Une trop grande austérité, ou une application trop soutenue, peut devenir aussi nuisible que l'excès contraire : elle dessèche, altère la santé, rend stupide et dur : au lieu que des amusemens modérés remontent l'imagination, adoucissent le caractère, et le disposent aux sentimens de bienfaisance. L'esprit et le corps y puisent de nouvelles forces pour des travaux utiles. Tout plaisir qui ne nuit à personne, semble devoir être innocent, et celui qui ne nuit qu'à nous-mêmes ne peut être que faiblesse, et non crime.

On doit sans doute donner la préférence aux jouissances internes et morales, mais sans exclure les corporelles et extérieures. — L'homme étant composé d'ame et de corps, le bonheur et la vertu ne consistent pas uniquement dans ce qui se rapporte à l'un, mais dans l'accord des besoins des deux, et l'équilibre de leurs mouvemens. La nature en a fixé elle-même le degré, en punissant celui qui s'en éloigne ou qui le dépasse. C'est mépriser ses bienfaits que de se refuser aux plaisirs innocens qu'elle offre : c'est insulter à ses lois que de réprimer trop sévèrement les penchans qu'elle inspire. Mais ces désirs, ces besoins, s'étendent également sur le moral comme sur le physique, et l'utile et l'hon-

nête ne sont pas moins de leur ressort que l'agréable et le sensuel. Le plaisir s'avilit si le sentiment ne l'accompagne ; et, séparée de la délicatesse, la volupté perd ses charmes les plus touchans.

Du travail le matin, des récréations le soir, un exercice fréquent, l'abstinence de tout excès, une vie tour à tour solitaire et sociale, la tranquillité de l'innocence, et la modération des souhaits : tout cela prolonge la jeunesse, égaie l'esprit, fortifie la raison et maintient l'harmonie dans toutes nos facultés.

On l'a dit souvent, et on ne peut trop le répéter, l'*intempérance* est destructive de la santé, de la réputation, de la fortune, de la force d'ame, et de la volupté même. L'homme trop livré à la sensualité et à la dissipation, est incapable de ce travail soutenu, et de cet enchaînement de conséquences, sans lesquels il est rare qu'on s'élève au-dessus de la médiocrité. — Où finit le besoin, là commence le regret ; et qui ne sait quelquefois se refuser aux plaisirs, les verra bientôt se refuser à lui. En rendant ses jouissances moins fréquentes, on regagne en intensité ce que l'on perd en nombre. Les femmes devraient, pour leur bonheur, être plus attachées à cette maxime, et se bien persuader qu'elles n'accordent jamais long-temps ce qu'elles accordent trop souvent, et que la satiété est la plus grande ennemie de l'amour.

La sobriété dans les alimens, considérée sous un

point de vue général, est une branche d'économie et d'éducation nationale, particulièrement dans les pays où la population est proportionnelle au rapport des terres, ou plus encore lorsqu'elle est excédente : ce que chacun retranche en consommation personnelle, est en partie ajouté à la masse d'abondance publique. Il y a des peuples qui se ruinent à force de manger, et plus encore de boire; et ce qui en double le honteux, c'est qu'ils s'en glorifient et qu'ils jettent un œil de pitié sur leurs voisins, parce qu'ils sont moins gloutons.

La simplicité est aussi un des caractères distinctifs de la modération. On devrait, par esprit d'indépendance, apprendre à se passer des autres, et se servir soi-même pour les choses les plus habituelles. On devrait aussi se défaire d'une certaine pédanterie orgueilleuse, qu'on décore souvent du beau titre de dignité, avoir le courage de se rapprocher des rangs inférieurs, et se persuader qu'il n'est jamais honteux d'être utile à soi, moins encore aux autres. — Voici quelques exemples de simplicité intéressante, qui paraîtront minutieux à qui n'aura pas de quoi les sentir. — Le maréchal de Saxe tira un jour la botte d'un sergent blessé. — Un prince de la maison d'Autriche, se promenant seul, rencontra un enfant qui pleurait au bord d'un fossé où son bonnet était tombé : il y descendit, et le lui rapporta. — Un autre prince, rencontrant une barrière que le vent avait jetée sur le chemin,

où sa suite l'aurait brisée, s'efforçait de la relever : un courtisan survenu s'écrie : *Mais, de grace, que fait Votre Altesse?* — *J'épargne,* répondit-il, *trois jours de travail à un de mes sujets.* — Un des premiers monarques, étant dans une voiture ouverte, fut croisé par un charretier, qui, par mégarde, lui donna un coup de fouet à travers le visage : *C'est accident,* dit le héros, et, sans s'émouvoir, sans se plaindre, il continua froidement son discours. — C'est à ces riens en apparence que le philosophe reconnaît souvent le grand homme, dont tôt ou tard une noble simplicité devient un des caractères distinctifs. — Quant aux grands airs de théâtre, il faut les laisser aux fats : et malheureusement il en est de tout âge.

DE LA SANTÉ.

C'est en raison de l'influence sur le bonheur et sur la vertu même, que l'art de conserver ses forces corporelles peut être considéré, à quelques égards, comme une branche de la philosophie. Sans la santé, que sont les autres biens, qu'un regret de n'en pouvoir jouir ? Et, insensés que nous sommes, nous la prodiguons comme si elle était inaltérable ! La jeunesse est l'âge où il importe le plus de l'affermir, et c'est celui où elle est le plus négligée. « Nous employons, dit La Bruyère, une « partie de notre vie à rendre l'autre malheureuse. »

Le corps et l'ame sont si intimement liés que le dérangement de l'un entraîne en partie celui de l'autre; et cette dépendance réciproque fait que veiller le physique, c'est en partie soigner le moral. — *Qu'on me donne* (disait Galien, qui exagérait peut-être) *un homme violent, et je le rendrai modéré ; ou un paresseux, et je le rendrai actif :* du moins est-il sûr que le régime a une influence des plus directes sur certaines passions, et que l'abus des plaisirs détruit la force, la beauté, et affaiblit toutes les facultés pensantes.—Ces motifs, et plusieurs autres, devraient engager un chacun à considérer le soin de sa santé comme un des plus importans, et joindre à un petit cours général de diète ou de l'art

de se conserver, une étude particulière de son propre tempérament.

Il ne faut ni trop attendre de la médecine, ni trop s'en défier. Si elle connaît peu de maladies à fond, et s'il en est plusieurs pour lesquelles elle n'a encore découvert aucun remède assuré, il est cependant certain qu'il en est beaucoup d'autres qu'elle traite d'après des principes solides, et dont la cure est presque infaillible : mais lors même qu'elle ne peut guérir, elle peut soulager; et un médecin qui ne saurait que pallier, diminuer les douleurs, gagner du temps et donner à la nature celui de réunir ses forces et de combattre le mal avec plus de probabilité de succès, serait déjà un conseiller très-utile. Le ridicule dont on a quelque fois cherché à couvrir cet état n'est que le produit de l'ignorance; il en est peu de plus respectables et de plus utiles, lorsqu'il est exercé avec savoir, prudence et désintéressement. — Quelle belle vocation, que celle de travailler sans cesse au soulagement de l'humanité souffrante!

L'expérience nous démontre que les meilleurs moyens de conserver sa santé, dans nos climats, sont une sobriété sans excès, une extrême attention à éviter le passage trop subit du chaud au froid, la plupart de nos maladies n'étant qu'une suite de transpiration arrêtée; un mouvement fréquent n'est pas moins essentiel, en ce qu'il prévient une autre cause des plus communes, les obstruc-

tions de tout genre ; un air pur est aussi de première influence, il favorise les fonctions du cerveau, de l'estomac, de la poitrine, et sa privation est un des principaux impôts qu'on paie aux grandes villes. — Mais sans nous enfoncer dans des détails qui ne sont ni de ma capacité, ni d'un ressort direct, convenons, pour en revenir au moral, qu'il n'est rien qui contribue autant à rafraîchir le sang et maintenir l'harmonie dans toutes les parties, que l'empire sur nos passions, et cette sérénité intérieure, compagne ordinaire des vertus. Ajoutons que, si la conservation de notre santé est un soin des plus essentiels, son excès devient vice ; qu'on peut lui sacrifier quelques plaisirs, jamais un devoir ; et qu'en faire l'objet principal de ses soins, c'est lâcheté, non prudence.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux maladies, dont un sage ne puisse tirer de l'utilité. C'est l'occasion de déployer sa force, en combattant la douleur. C'est aussi celle de se convaincre des vanités humaines. et de la nécessité de se ménager les plus vraies consolations. — Un mort ou un mourant sont souvent très-bonne compagnie ; et un cimetière une excellente école d'observations, où l'on peut apprendre à s'étudier soi-même, modérer son ambition, et pardonner à ses eunemis, qui bientôt n'existeront plus. — Encore quelques momens, et tous les hommes ne seront que pourriture et poussière : effroyable idée pour l'injuste oppresseur ; mais

douce et consolante image pour le vertueux opprimé!... *Quoi! pour l'instant que nous avons à vivre, vaudrait-il la peine de s'avilir!*

DE LA PRUDENCE.

C'est proprement l'art de parvenir à son but. Elle n'est en elle-même ni vice ni vertu : cela dépend des objets qu'elle se propose. Un tyran ou un chef de voleurs peuvent être consommés en prudence, et malheureusement elle est plus souvent le partage des ames faibles et basses que des fortes et vertueuses. Ces dernières ont de la peine à se prêter à la dissimulation, aux déguisemens, aux artifices même qu'elle exige, et qui sont cependant un des boucliers de la vie.

On a comparé l'homme à grands talens, mais dénué de prudence, au Polyphème de la fable, qui, robuste mais aveugle, ne peut, faute de voir, faire usage de sa force. Ses grandes écoles sont l'histoire, l'expérience, et une étude réfléchie de l'homme. — On devrait aussi exercer cette science sur de petits objets. C'est en tombant que l'enfant s'instruit à marcher, et en *tirant au mur* qu'on se prépare à *faire assaut*. Il est en outre amusant de spéculer sur de petits projets qui intéressent sans agiter, qu'on suit avec combinaison, et où l'on apprend à suppléer par l'art aux contrariétés de la fortune. C'est le genre de plaisir que nous goûtons au jeu en général : et ces essais subalternes peuvent

devenir le *piquet* et le *quadrille* des esprits politiques.

Il est peu de projets ou de résolutions qu'on ne puisse soumettre à l'exactitude d'un calcul arithmétique, seule méthode d'apprécier avec justesse ; il suffit d'estimer en valeur pécuniaire le mal qu'on craint, le bien qu'on désire, en comparer les proportions, comme celle des degrés de probabilité du pour ou du contre.

Chaque homme, dans la même position, différera probablement dans la manière d'évaluer les mêmes objets ; mais le calcul n'en est pas moins juste, parce que la plupart des biens et des maux n'étant que de sentiment ou d'opinion, ils ne sont en effet que ce qu'ils nous paraissent être, et que leur proportion est déterminée par les douleurs ou les plaisirs qu'ils nous causent. — L'un posera sa vie pour zéro ; l'autre mettra le seul danger de la perdre à l'infini : le premier dira, elle est indifférente en elle-même, c'est ce qui l'accompagne qui lui donne du prix ; le second la considérera comme le premier des biens, celui sans lequel on ne peut jouir des autres, et il ne voudra point hasarder le tout contre la partie.

La prudence qui touche à la timidité, est souvent une entrave aux ressources qu'on a dans soi-même ou dans sa position, elle ne pose un pied que lorsque l'autre est assuré ; elle marche lorsqu'il faut courir, et ne hasarde point ces sauts pé-

rilleux qui peuvent embourber, mais sans lesquels on ne franchit jamais d'obstacles ; elle ne risque pas assez ; et ce ne sont que les gros jeux qui donnent de gros gains.

Plus on est courageux, et moins il est nécessaire d'être *prudent ;* parce que ce qui serait un affreux malheur pour d'autres, cesse d'en être un pour vous. L'ame faible ou méchante étend ce mot jusqu'à la bassesse, la perfidie, la lâcheté : l'une, toujours tremblante pour sa sûreté, s'étonne sur tout ce qui n'est pas ordinaire, et blâme tout moyen vigoureux : l'autre, n'ayant aucune idée des grands intérêts de la vertu, ne se détermine que par les petits motifs de l'ambition. — Gracian dit que la béquille de l'attente est plus puissante que la massue d'Hercule. César, au contraire, mettait son espoir dans l'audace et la promptitude de l'action. Tous deux raisonnaient bien relativement à leurs facultés et à leurs positions : l'un était vieux, l'autre jeune ; l'un était jésuite, l'autre un héros.

Une conduite trop circonspecte n'est qu'une qualité équivoque dans la jeunesse : un peu d'effervescence et de témérité ne la dépare pas ; les années les changeront en courage réfléchi, au lieu qu'il est probable que celui qui à vingt ans agit avec la prudence du vieillard, sera à quarante un homme fin, dur et timide.

Les règles les plus essentielles au succès des affaires se réduisent à peu près aux suivantes :

Commencez par considérer votre but. Rendez compte à vous-même des motifs qui vous y portent. De ce premier pas dépendent les autres : car si l'objet que vous vous proposez est petit et misérable, ou, pire encore, injuste, tous les moyens pour l'atteindre le deviendront aussi.

Ne vous laissez point emporter par le premier mouvement, qui, pour l'ordinaire, est celui des passions : attendez, si les circonstances le permettent, un retour de calme pour prendre alors une résolution définitive.

Calculez d'avance si l'avantage qu'elle promet équivaut aux peines et aux dangers qui l'accompagneront. — Si vous vous étiez trompé dans vos vues, ayez le courage d'y renoncer. Rien n'est plus commun que d'accumuler une foule de grosses sottises, pour n'avoir pas la force d'en avouer quelques petites. Ne permettez pas non plus qu'une bonne idée s'empare tellement de vous, qu'elle ne puisse faire place à une meilleure.

Avant de vous embarquer dans l'entreprise, sondez votre hardiesse, votre constance, votre capacité, votre fortune. « Prenez (comme dit un auteur « dont j'ai oublié le nom) des mesures en appa« rence trop longues, si vous ne voulez qu'elles « soient trop courtes en effet. » Cette maxime est des plus importantes pour les affaires coûteuses, ou celles dont l'exécution demande beaucoup

de temps : ici les semaines se changent souvent en mois, et les livres en écus.

Prévoyez les obstacles probables, et les accidens possibles ; délibérez sur ce que vous ferez en pareil cas, pendant que vous êtes encore de sang-froid ; fixez votre résultat sur le papier, consultez-le au besoin, et quelle que soit la tentation, ne changez jamais de projet dans l'inquiétude, à moins que les circonstances mêmes n'aient entièrement changé.

Lent à résoudre, prompt à exécuter, doux dans les formes, vigoureux dans le fond, ne différez point ce que vous pouvez faire à l'instant. — Qu'une sage défiance de vous-même vous rende circonspect, mais sans nuire à l'activité. — Arrêtez-vous quelquefois : ne reculez jamais. — Poursuivez avez chaleur, constance, fermeté, ce qui vous paraît le mieux, sauf à rectifier lorsque vous serez plus instruit. Un des plus sûrs moyens de ne rien faire est de toujours craindre de mal faire.

Que le blâme ne vous rebute pas ; que les éloges ne vous enivrent point. Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, on est blâmé et applaudi. — La vertu donne l'approbation des sages, le hasard celle des sots, les vices celle des méchans.

Assurez-vous toujours une issue qui vous ménage une retraite honorable. — Hasardez votre superflu, non votre nécessaire. — N'ayez jamais l'extérieur plus assuré que lorsque votre ame est le plus craintive ; imposez dans l'embarras par votre air de

confiance : la marche la plus sûre sur un terrain glissant est un pas hardi et résolu. Si vous le franchissez, c'est avec plus de gloire : si vous tombez, c'est avec moins de honte. « Sans présomption, espérez le succès. » La crainte, l'inquiétude anticipent sur des maux incertains, et ôtent la présence d'esprit qui pourrait les éviter. — NI TROP, NI TROP PEU, est le grand mot de la prudence, et en général de la sagesse. Que les obstacles vous animent au lieu de vous abattre ; qu'un premier échec ne vous rebute pas. Si un moyen a manqué, il en est encore une foule d'autres. Tentez, revenez, cherchez, espérez, persévérez : il n'est point d'homme qui n'ait un côté faible par où l'on peut pénétrer : il est peu de positions qu'on ne puisse rendre meilleures. Les momens varient, les circonstances changent, une chose en amène une autre, et le temps, le courage et la prudence soumettent tout.

Lorsque, sur des objets dont le fond vous est bien connu, vous avez quelque engagement important à prendre, si les dispositions des autres vous sont favorables, agissez, précipitez, concluez : mais si elles vous sont contraires, ne terminez rien, laissez indécis, gagnez du temps : il peut faire naître d'autres vues, d'autres moyens ; et il est incroyable combien quelques jours de plus ou de moins changent l'esprit et les choses.

Défiez-vous des propositions trop avantageuses : elles sont souvent l'appât du fourbe et la superficie

dont il masque un danger secret. Malgré le séduisant de l'apparence, ne contractez qu'avec réflexion: mais une fois votre parole engagée, elle est inviolable; apportez l'exactitude la plus minutieuse à la remplir. Acquittez-vous à l'heure, à la minute: outre que c'est un devoir, cela ajoute au crédit, à l'estime: l'obligation de tenir sa promesse se change presque en générosité, et finalement il n'en coûte pas davantage.

Ne faites point dépendre votre fortune de la conduite d'autrui. Servez, si vous le pouvez, de votre bourse, non de votre garantie. Un cautionnement est une dette, et un ami serait-il équitable de prétendre que vous fassiez pour lui ce qui vous répugnerait pour vous-même? Que ce principe, amené quelquefois en conversation, prévienne les demandes indiscrètes. Il y a plus d'exemples d'amitiés détruites par des services méconnus que par un refus franc et honnête.

Ne confiez pas aisément à d'autres ce que vous pouvez exécuter vous-même; mais rappelez-vous que vouloir tout faire, c'est le moyen de faire très-peu. — Il est commun de voir de très-bonnes têtes qui, voulant être à la fois pilote et mousse, s'épuisent tellement dans les détails qu'il ne leur reste plus de force pour les choses essentielles. — Il faut bien choisir ses agens, les surveiller en secret, les rendre responsables en partie de leur travail, mais leur témoigner de la confiance. Trop

restreindre leur pouvoir c'est nuire à leur capacité, c'est les empêcher de saisir l'occasion et de mettre à profit une foule de petites choses qui ne tiennent qu'au moment, échappent dans le lointain, et auxquelles les plus grandes opérations sont souvent subordonnées. Un chef doit avoir pour principe de ne jamais faire par lui-même ce qu'un subalterne peut exécuter aussi bien que lui; il doit être économe de son temps, et ménager toute sa capacité pour les objets principaux; mais, dans l'obligation de confier les détails à des inférieurs, le premier soin doit être d'en faire un bon choix. Avec de mauvais instrumens on fait de mauvais ouvrage.

Ne méprisez pas les petits moyens; ils influent souvent plus que les grands, et ne sont pas si faciles à prévoir, ni à parer. — Ne laissez pas échapper l'occasion, mais sachez aussi l'attendre, en disant avec Philippe II d'Espagne: *Le temps et moi nous en valons deux autres.* — Il est peu de choses qui donnent autant d'avantage sur les hommes passionnés que la patience et le sang-froid. Malheureusement ces deux grands appuis de la prudence sont plutôt des dons de la nature, ou les fruits d'un long usage, qu'ils ne sont des actes de volonté, ou l'acquis de la réflexion.

« Sachez souffrir de petits maux pour ne pas en « attirer de plus grands. » Supportez gaiement ce qui est inévitable, ou, du moins, apprenez à souffrir sans vous plaindre. Les clameurs et l'étalage

de nos peines procurent plus de mépris que de compassion. Ne les répandez que dans le sein de vos plus intimes amis. Faites valoir ces derniers : c'est vous faire valoir vous-même, puisque leur crédit est le vôtre.

Soyez impénétrable sur les choses essentielles; très-ouvert sur les moins importantes : confiez ce que vous ne pouvez cacher : affichez ce qui va être découvert. Avez-vous quelque grand dessein dont le succès est douteux, vous pouvez le publier : il est possible que la seule attente vous donne quelque relief, qui ne tombera peut-être pas entièrement avec son objet. Mais si vous êtes sûr de la réussite, cachez-en les préparatifs, minez sourdement; que l'explosion se fasse à la fois et au moment le moins attendu : l'éclat n'en sera que plus brillant, et l'effet plus vigoureux.

En général le secret est une des bases de la prudence : il écarte les obstacles, prévient l'opposition, et mène clandestinement où il serait impossible d'atteindre à découvert. L'ennemi confus n'est instruit de l'attaque que lorsqu'il est déjà désarmé, et que le drapeau de l'assaillant est planté sur ses remparts. Mais en cachant ses projets, il faut éviter l'air mystérieux; il est souvent pris pour un indice de fausseté, et toujours pour un avis tacite de se tenir sur ses gardes.

Qui passe pour fin ne l'est qu'à demi, et qui paraît toujours conséquent ignore les raffinemens

les plus subtils de la prudence : elle emploie jusqu'aux maladresses et aux défauts pour parvenir à son but. L'étourderie, l'affectation, la fatuité, l'impertinence même ont leurs usages. Jacques II d'Angleterre répétait souvent « qu'il n'avait jamais « connu d'homme modeste qui eût fait fortune dans « une cour. » La modestie peut convenir aux carrières d'ambition que notre naissance et le sort tracent devant nous : il suffit de se laisser entraîner par le cours ; mais lorsqu'il faut soi-même se frayer une route à travers les obstacles, cela exige nécessairement quelque chose de plus décidé.

Tel paraît dupe par finesse, et stupide par esprit. Il dit sous un ton de mauvaise plaisanterie ce qu'il n'aurait su comment placer autrement; il vous démonte par un mot étrange, une légère impolitesse, un compliment outré, dont l'impression vous dévoilera malgré vous; ou, sous le voile d'une ineptie apparente, il fait naître une pensée qu'il dirigera par la suite, et fera servir à ses vues. — On ne comprend pas, disait un homme toujours compassé dans ses discours et ses actions, en parlant de Fox, comment ce maladroit peut réussir : cependant ce même homme, si circonspect, ne signifiait rien dans cette même chambre des *Communes,* que Fox conduisait souvent aux lisières, moins par sa finesse que par la promptitude de son tact, l'original de sa franchise, la véhémence de ses discours, et plus encore par l'élévation de son courage; dernière

qualité qui sera toujours en droit d'en imposer aux nations les plus intrépides.

Mais la même hardiesse de génie qui séduit des Anglais, ne ferait qu'étonner un peuple timide. La même grandeur d'ame qui les touche dans Pitt n'obtiendrait ailleurs qu'une stérile admiration, peut-être moins encore; et les grands motifs de patriotisme et de vraie politique qui peuvent les déterminer, seraient sans effet dans les pays d'ignorance, où la capacité ne s'élève pas au-dessus de la superstition, de l'usage, ou de ces ménagemens subalternes dont l'égoïsme fait la base. — Il faut avoir des lumières pour se laisser persuader par les lumières, et on ne peut être ému par l'héroïsme lorsqu'on est mort au *sens moral*.—Un Démosthène haranguerait en vain des Eskimaux; mais peut-être saurait-il dans peu saisir leurs faibles, et ne dédaignerait-il pas d'y adapter son éloquence.

Tout pesé, tout prévu, la meilleure circonspection est de penser et d'agir de manière qu'on ne craigne point d'être pénétré. Dans toutes les occasions où le choix de conduite vous embarrasse, préférez la plus honnête; vous serez certain de ne pas vous être trompé.

La prudence est encore plus nécessaire dans les écrits que dans les discours, d'après l'ancien proverbe : *Verba volant, scripta manent : Les mots s'envolent, les écrits restent.*

Il est des conjonctures où l'on est forcé d'agir,

et où, quoi qu'on fasse, on ne peut que perdre; mais alors même il ne faut point abandonner le tout, et, au défaut du bon, il faut tirer parti du moins mauvais. — Si le danger est inévitable, marchez au-devant; fixez-en vous-même l'instant périlleux, au lieu de l'attendre. On étonne par l'audace, on anime son propre courage, et on abrége les tourmens de l'incertitude : l'avantage des résolutions extrêmes, c'est d'être décisives.

Êtes-vous réduit à vos derniers retranchemens? hasardez beaucoup, jouez quitte ou double, et rejouez de nouveau. Que risquez-vous, hors d'être encore malheureux? et vous courez les chances de la fortune. — Il est des positions où la meilleure prudence est de n'en point avoir. La crainte double les obstacles, au lieu que la témérité porte des ressources avec elle, et supplée quelquefois aux événemens. — Mais se porter aux extrêmes tant qu'il reste des moyens modérés, c'est faiblesse, non courage.

Enfin, après avoir fait tout ce que vous avez cru raisonnablement devoir faire, consolez-vous des mauvais succès, et vengez-vous en prouvant que vous en méritiez de meilleurs. L'affliction, la plainte, ne changent rien aux choses, et ne font qu'en aggraver le poids. Ce qui n'est produit que par la justice des hommes ou la sévérité du sort, ne peut vous avilir; les fautes personnelles sont seules humiliantes.

Ne regrettez même vos sottises que pour les réparer et en éviter de nouvelles. Le passé est irrévocable ; il faut partir du point où l'on se trouve, et tâcher par la suite de faire mieux. — Il est peu de position assez funeste pour qu'elle n'offre quelque refuge. Cherchez des supplémens à votre bien-être perdu ; mais défiez-vous alors de votre manière de voir : les regrets, l'humeur, la crainte, altèrent la raison et présentent tous les objets sous un aspect illusoire. Recourez aux conseils de vos amis les plus éclairés ; ayez quelque déférence pour leur avis : l'impartialité, le sang-froid, et l'exemption de l'amour-propre leur présenteront les choses sous un point de vue que vous chercheriez en vain.

Le meilleur principe de prudence est celui de se former une manière de penser si indépendante des hommes et des événemens, qu'ils ne puissent avoir prise sur notre tranquillité : cela sauve une foule de soins, d'inquiétudes et de petits ménagemens, qui ne cessent d'agiter le vulgaire ; mais, pour notre malheur, cette maxime, comme beaucoup d'autres, est plus certaine dans ses effets que facile dans son exécution.

Sans négliger les règles, il ne faut pas non plus trop s'y confier. L'expérience prouve qu'elles contribuent moins au succès que cette puissance secrète qui dispose le concours des accidens, et ordonne de l'adversité ou de la postérité humaines. — En considérant la classe des parvenus en tout genre,

et les routes par lesquelles ils s'élevèrent, on se persuade que la fortune ne les servit pas moins que la conduite, et, quelle que soit sa sagesse, il faut encore que le destin la couronne.

Tel s'applaudit en lui-même du génie auquel il attribue son élévation, qui au vrai n'en est redevable qu'à sa médiocrité, à quelques heureuses inepties, ou à un enchaînement de circonstances entièrement hors de sa direction.—Les mêmes moyens qui élèvent les uns au faîte des grandeurs, en précipitent d'autres au fond de la misère; mais le public s'informe peu des causes, et ne juge que d'après le résultat.

Un esprit borné a même, à de certains égards, le tact de prudence plus infaillible; pour savoir quel effet produira tel discours, telle action sur le commun des hommes, il n'a qu'à se demander quel effet cela produirait sur lui-même; ou plutôt sans recherche, il en juge machinalement; au lieu que la manière de voir et de sentir d'une grande ame est si différente de celle du plus grand nombre, qu'en leur supposant ses propres sentimens elle fait de faux calculs. Cette dernière est aussi déplacée dans une position subalterne que le premier dans une supérieure.—Lier un homme de génie à un emploi trivial, c'est atteler un cheval de course ou de combat à une charrette, puis se plaindre qu'il tire mal; c'est le mettre sous la direction d'un rustaud, et s'étonner qu'il se cabre sous les saccades et sous le fouet.

Un des écueils du bonheur, parmi l'imperfection de nos lois, la surabondance des formes et la lenteur des tribunaux, sont les procès. Il faut les éviter comme un des poisons les plus corrosifs de la vie. — Souffrez patiemment de petites offenses, qui ne blessent que la vanité ou de légers intérêts. Représentez vos droits avec politesse : soutenez-les avec modération. S'ils sont au pair, que le sort en décide ; et pour peu que vous ayez d'humeur, défaites-vous de vos prétentions. — Proposez toujours un arbitrage d'amis ou d'honnêtes gens reconnus pour tels, avant d'avoir recours aux lois. Cette démarche prouve le paisible et le pur de vos intentions : elle plaidera par la suite la faveur du public, et la bienveillance de vos juges. — Mais, après avoir épuisé tous les moyens de douceur, et intimement persuadé de la justice de votre cause, sachez alors la soutenir avec autant de force que vous mîtes d'abord de ménagement. Non content de vous défendre, attaquez de toutes parts, rassemblez vos ressources : argent, amis, conseils, sollicitations, activité, menaces, flatteries, ruses même, employez tout : il faut vaincre, en suivant ici, comme envers d'autres assaillans, le principe militaire de faire toujours ce que l'ennemi craint le plus, ou ce qu'il attend le moins. — En procès, comme en duels, une affaire bien finie en prévient une foule d'autres ; mais dans ces deux genres, les chercheurs de querelles méritent d'être détestés.

Si, au lieu de gagner la cause, on la perd, il faut se persuader qu'on avait tort; penser combien il est rare que l'égoïsme nous permette de voir nos propres intérêts avec impartialité, et croire qu'un corps de magistrats, dont les lois sont l'étude et le serment le frein, peut entrevoir des motifs d'équité que l'amour-propre ou l'ignorance ne nous laisse pas découvrir. — Si on s'en rapportait à l'opinion des condamnés, on ne trouverait peut-être pas un seul tribunal qui fût censé avoir rendu une sentence équitable.

C'est une maxime vulgaire, *qu'il ne faut pas se mêler des affaires des autres, pour que les nôtres ne soient pas troublées*. Ce principe est souvent celui d'un lâche : il est nombre d'occasions où se mêler des affaires d'autrui est un devoir sacré. La cause du faible ou de l'innocence est celle de toute ame généreuse. L'opprimé doit devenir votre ami à l'instant où il a besoin de vous; et pour voler à son secours vous avez les titres respectables d'homme qui pense, qui sent, et qui voit souffrir.

La prudence descend par gradation jusqu'à la perfidie, ou plutôt, on se plait à désigner l'un sous le titre respectable de l'autre. On devrait s'arrêter dès le premier pas, en évitant la finesse, qui prouve pour l'ordinaire le défaut des grandes qualités, dont elle n'est que le supplément. Ce n'est pas le lion, c'est le renard qui est fin; et un coup d'œil général sur les peuples indiquera que ce trait distinctif est

en raison inverse de l'estime qu'on leur accorde.

On doit cependant observer que le degré de mépris dû à l'artifice dépend beaucoup du but qu'il se propose; et il est douteux, lorsqu'un dessein est honnête, si tous les moyens qui l'assurent ne le sont pas aussi.

Quelque fin qu'on soit, on ne parvient pas à en imposer à tous : l'extérieur offre toujours quelque chose de joué, qui n'échappe point à l'œil pénétrant. — N'espérez jamais feindre les sentimens honnêtes, si vous ne les éprouvez pas. Il en est des vertus comme des langages. L'habitant du pays reconnaît d'abord l'étranger à l'accent.

La ruse la plus infaillible pour obtenir l'estime des autres, c'est de se rendre estimable. N'eût-on que son intérêt pour objet, une probité bien reconnue est, à la longue, ce qui la favorise de la manière la plus efficace. La meilleure prudence est un caractère ouvert, franc, sûr, intègre, qui va rondement son droit chemin, sans s'inquiéter beaucoup des feintes qu'on lui marque, ou des piéges qu'on lui tend. — Si cette prudence atteint son but, elle en jouit avec plus de douceur et de sécurité. Si elle le manque, c'est sans honte, et il lui reste de quoi se consoler : au lieu que le fourbe, une fois démasqué, tombe et ne se relève plus.

CONNAISSANCE DE L'HOMME.

Que connaissons-nous dans ce vaste univers, hors une partie de nous-mêmes, les rapports qui nous lient, et les êtres qui nous environnent? C'est l'unique point d'où nos raisonnemens partent avec quelque certitude. Sur tout le reste nous n'avons que des *peut-être*, et des conjectures souvent plus propres à nous égarer qu'à nous instruire, parce qu'il est des milliards de routes qui conduisent à l'erreur, et une seule qui mène à la vérité.

L'étude de l'homme est l'école de l'humilité : le connaître et l'estimer s'allient difficilement. Pour le placer sous son vrai jour, il ne faut point faire son examen dans la classe des sages et des héros.— Un Socrate, un Trajan, sont des phénomènes dans la nature, que souvent plusieurs siècles ne reproduisent pas. — Il ne faut pas non plus le juger d'après un pays ou une époque ; mais embrasser à la fois les siècles et les nations, la masse totale de ces huit à neuf cent millions d'individus, qui, naissant et mourant tour-à-tour, composent le genre humain ; puis considérer les capacités et les caractères distinctifs de la pluralité, ils décideront des traits qui lui sont propres.

Comme l'intelligence et la justice sont ce qui distingue particulièrement l'homme de la brute,

c'est surtout dans l'histoire de ses opinions, de ses vices et de ses vertus qu'il faut l'apprécier; et il paraît douteux si les titres qui devraient le rendre humble ne sont pas mieux établis que ceux dont il se glorifie..... Ciel! que d'ignorance, d'atrocités, d'institutions barbares, de principes absurdes, de lois iniques!..... La raison frémit, l'équité se révolte ;.... on rougit presque de faire partie du genre humain; mais le passé rend plus indulgent sur le présent, et les crimes et les erreurs de nos ancêtres nous font pardonner plus aisément celles de nos contemporains.

S'il y a du mal dans le monde, il y a aussi du bien: il ne faut pas se jeter entièrement d'un côté pour affaiblir l'autre. Les tableaux qu'on nous peint de l'homme diffèrent du blanc au noir. On en fait tour-à-tour des monstres et des anges; et probablement, ici comme ailleurs, le point de vérité sera entre les deux extrêmes.

Esquisse.

Plus faible que méchant, plus méchant que bon, meilleur qu'éclairé, moins ignorant que vain: toujours raisonnant, rarement raisonnable, n'estimant que ses idées, et ne pensant que d'après autrui: errant de préjugés en préjugés, d'illusions en d'autres illusions; croyant toujours tenir la vérité, et n'ayant changé que d'erreurs: sans cesse

en contradiction avec lui-même ; voulant et ne voulant pas ; craignant et désirant à la fois : héros le matin, femmelette le soir : tel aujourd'hui, autre demain, et ne se ressemblant plus au bout de quelques années : tendant invariablement au bonheur, et constamment variant dans ses buts ; cherchant moins à être heureux qu'à le paraître, et se fiant plus aux préventions des autres qu'à ses propres sentimens : rongé en secret d'une inquiétude vague, qu'il cache par orgueil et qu'il découvre par ses actions ; se plaignant de la brièveté de la vie, et recherchant sans cesse les moyens de l'abréger et d'en oublier le poids : lâche et craintif par nature, et courant au-devant de la mort pour de petits intérêts de vanité, de vengeance, ou d'avarice : se piquant de générosité, et plus monstre que les bêtes féroces ; égorgeant ses semblables, sans haine, sans griefs personnels, et plaçant sa principale gloire dans l'art de les détruire : rapportant tout à lui, s'occupant peu des autres : riant de son enfance dans sa jeunesse, de son adolescence dans l'âge mûr, de ses années de force dans la caducité ; mais toujours profondément occupé de minuties, et léger, insouciant sur les objets les plus essentiels : rarement satisfait du présent, se perdant dans l'avenir, et ne pouvant sacrifier quelques instans qu'il tient à une éternité d'espérances : enfin, gouverné et mis en action par un ressort principal, celui de *l'intérêt personnel*, dont l'impulsion, quoique partant d'un

centre commun, se dirige avec plus ou moins de vigueur, plus ou moins d'étendue vers tous les points de la circonférence, selon la diversité des besions du *corps* et de *l'ame*, modifiés à l'infini suivant leur natures, leurs rapports, leurs circonstances, et dont les penchans s'épurent ou s'avilissent principalement en proportion combinée des degrés de bonté, de lumières et de courage.

Tel est le tableau confus du cœur humain. Mais comment tracer clairement ce qui est si obscur? — Deux êtres contraires semblent le diviser, qui, toujours combattant, se vainquent, se balancent et se soumettent tour-à-tour.

Ces traits principaux se modifient à l'infini dans le particulier ; et comme il faut agir avec chacun d'une manière conforme à son caractère, étudiez-vous d'abord à bien saisir celui des personnes qu'il vous importe le plus de connaître. Cachez votre attention pour la rendre plus efficace. Cherchez la raison de ce qu'ils disent, de ce qu'ils font, en vous persuadant que, jusque dans les moindres bagatelles, il n'est jamais d'effets sans cause, et que le plus petit geste, le plus petit mot a toujours son motif, qui, quoique peut-être minutieux, n'en contribuera pas moins à vous éclairer sur d'autres plus importans.

Tirez plutôt vos conjectures de ces petites circonstances; les grandes sont moins naturelles et plus faciles à feindre. — Si vous avez du tact, un

regard, un son de voix, ou le silence même peut vous instruire quelquefois plus sûrement que les discours ou les actions les plus étudiés.

Cet esprit d'observation sur les petites choses n'est point à dédaigner sous un point de vue plus étendu. On peut, par la physionomie, ou par le seul accent d'un peuple, conjecturer en partie le dominant de son caractère; comme on peut, par le génie et le degré de perfection de sa langue, juger à peu près celui de ses lumières. C'est la grandeur et la netteté des pensées qui renforcent et épurent la diction : mais il faut distinguer ici l'afféterie et la fadeur de la justesse et de l'énergie. — Toute langue a aussi une cadence qui lui est propre; c'est une espèce de musique, dont le genre peint les passions : que celui qui en parle plusieurs compare cette cadence avec le caractère distinctif des peuples, il y trouvera des rapports bien marqués.

Relativement au particulier, faites naître les occasions de pénétrer l'intérieur; offrez des faits et des idées de toute espèce; observez la manière dont on les saisit, et l'impression qu'elles laissent. — Vantez le bonheur ou les talens d'un autre, et les yeux de celui qui écoute vous diront s'il est envieux. Parlez de richesses, de titres, de pouvoir, et son avarice, son orgueil, ou son ambition, perceront malgré lui. Faites attention aux personnes qu'il loue ou qu'il blâme : ses principes auront de la ressemblance avec ceux des premiers, et leur conduite

passée peut devenir un présage pour la sienne dans l'avenir. Citez des actes de bienfaisance ou de désintéressement, et vous découvrirez s'il a l'ame généreuse. On peut presque juger aussi exactement sur les pensées qui intéressent ou sur les faits qu'on admire, que sur les actions mêmes.

Ayez aussi quelquefois recours à une apparence de torts, à des procédés inattendus : calculez d'avance l'impression qu'ils doivent faire, et comparez-la avec celle qu'ils font en effet. Mais ne concluez pas d'après une ou deux expériences : tout homme est variable dans sa manière de voir, encore plus dans ses sentimens, et se détermine moins par raison que par humeur. Ne tirez vos conséquences que sur une nombreuse collection de faits et de discours. — Si vous savez vous y prendre, le plus fin ne peut vous échapper : il est impossible qu'il ne se trahisse souvent, si vous variez sans cesse son point de vue, si vous l'étourdissez par la multitude d'objets, et remontez toujours à la source de ses pensées et au mobile de ses actions.

« Si tu veux connaître un homme, dit Pope, « applique-toi à découvrir sa passion dominante : « par elle seule le volage est fixé, le fourbe comme « le menteur devient sincère; le fou est d'accord « avec lui-même. Tous enfin sont reconnaissables : « — le bout du peloton une fois trouvé, le reste se « dévide aisément. » — Mais cette maxime excellente envers un homme dont toutes les affections

sont subordonnées à une principale, devient défectueuse envers le grand nombre, dont le caractère le plus commun est celui de n'en point avoir, et dont la passion dominante est croisée par tant d'autres, à peu près au même degré de force, qu'on a de la peine à la suivre à travers le chaos.

Pour apprécier les autres exactement, il faut aussi les dépouiller, en idée, de tout ce qui n'est pas intellectuel ; faire abstraction de figure, de rang, d'autorité, et se demander : Que seraient-ils dans une position subalterne, sans autre appui que leur mérite intrinsèque ? Juger autrement, c'est estimer la valeur du cadre, non celle du tableau. — Un préjugé dangereux est celui qui suppose la supériorité de raison liée à celle des titres. En fait de vérité, le suffrage d'un monarque n'est pas au-dessus de celui d'un sujet éclairé.

La grande différence qu'on remarque entre les hommes, dépend principalement du degré de sensibilité et de celui de force pour la soutenir. — Il en est qui pensent plus dans une heure, qui sentent plus dans un jour, que d'autres dans tout le cours de leur vie. — Mais cette rapidité de sentimens est à la fois le plus précieux et le plus funeste des dons de la nature. Si elle donne des plaisirs inconnus aux ames froides, elle cause aussi des tourmens dont elles ne peuvent se former d'image. Lorsqu'une vive sensibilité se trouve jointe à une organisation délicate et à un esprit timide qu'elle

ébranle pas ses continuelles secousses; ou lorsque ce besoin de sentir et ce principe d'activité n'ont pas quelque grand objet qui leur serve d'aliment. ils deviennent le supplice du possesseur, le dévorent, le consument, produisent cette mélancolie qui est un des attributs des meilleures ames, le germe des plus grandes choses, mais qui n'en approche pas moins de la démence.

Des sentimens élevés, des affections fortes, des pensées abondantes, une imagination profonde, sont par leur perfection même un état contre nature. On dirait que la matière dont nous sommes composés est trop vile pour suffire à des vues sublimes, à des réflexions soutenues : elle fermente, se divise, se corrompt : l'ame s'altère avec elle, et les plus grands efforts d'intelligence humaine partirent souvent des bornes de la folie. Il est remarquable que la classe qui apprend à penser aux autres, soit celle qui ait fourni le plus grand nombre de têtes dérangées, comme *le Tasse, Pascal, Abbadie,* et tant d'autres. Aristote et Plutarque ont déjà dit qu'il n'est point de haute sagesse sans quelque alliage de démence; et nous pouvons observer chez la plupart des génies les plus distingués, des particularités bien étranges. — Le plus éclairé des hommes serait nécessairement celui qui à la sensibilité la plus vive joindrait la plus grande aptitude à en supporter les fréquentes émotions : et en général ce n'est que chez les hommes passionnés qu'on

trouve les grandes ames : tout acte de raison et de vertu sublime n'est pour l'ordinaire qu'un élan surnaturel, ou un sacrifice de soi-même en faveur des autres, qui exigent nécessairement de la chaleur, des efforts et du courage ; être froid, c'est presque toujours être personnel et borné ; mais l'apparence de ce caractère est souvent trompeuse, et un extérieur indifférent peut masquer un cœur délicatement sensible.

Il est dangereux de se former une trop haute opinion des hommes, ou une trop basse. La première rend dupe et mécontent de ceux avec lesquels on vit; on cherche partout les objets d'une perfection chimérique : l'estime toujours déçue se change en mépris, le mépris en haine, et l'on paie souvent cette illusion du bonheur de sa vie et de celui de ceux qui nous environnent. La seconde porte au dédain, à la méfiance, au dégoût, quelquefois à la dureté : mais, entre les deux, cette dernière est communément la moins dangereuse. — Qui attend peu de ses semblables en exige moins, et les excuse plus facilement ; il n'est point surpris de leurs bassesses, de leurs iniquités ; il ne s'étonne qu'aux actes de désintéressement et de justice, dont il devient par là même le plus sincère admirateur. Si une prudence mal entendue ne s'efforçait pas, dès la jeunesse, à nous donner de faux principes à cet égard, nous échapperions à nombre d'erreurs qu'un âge plus mûr cherche en vain à réparer.

C'est une triste vérité, mais nécessaire à connaître, qu'en tout pays la grande majorité des hommes mérite peu d'estime; que les vices abondent, les vertus sont rares, la bêtise très-commune, l'ignorance profonde, l'égoïsme la passion dominante, et un vil intérêt le principal mobile de presque toutes leurs actions. — Voulez-vous savoir d'avance quelle sera leur conduite dans les diverses occurrences de la vie? ne demandez pas ce que leurs devoirs exigent; mais examinez ce qui peut favoriser leur vanité ou leur avarice. Concluez sur ce résultat; il vous trompera rarement.

L'expérience même voit, pour l'ordinaire, le monde sous un aspect plus flatteur qu'il n'est en réalité. Une réflexion très-simple vient à l'appui de cette conjecture : c'est que les autres n'aperçoivent jamais que les vices et l'ignorance qu'il nous est impossible de cacher. Chacun s'efforce de paraître meilleur et mieux éclairé qu'il n'est en effet; il n'étale en public que ses actions les plus honnêtes, ses pensées les plus exquises, enterrant au fond de lui-même toute la lie et l'ordure de son ame. La vie du plus grand nombre n'est presque qu'un mensonge continuel. — Oh! moi, qui parle si souvent de délicatesse, de probité et de lumières;.... moi, qui me donne les airs de critiquer et d'instruire mes semblables..... Oh! si mon lecteur pouvait parfois pénétrer dans mon intérieur, y voir toutes les petitesses, les absurdités, les contradictions, et

les horreurs même qui passent par cette tête et agitent ce cœur, il serait probablement bien surpris; mais s'il lisait ensuite au fond de lui-même, il ne le serait plus.

Oui, tout peuple est composé d'une foule de sots, de presqu'autant de fourbes, d'un petit nombre d'honnêtes gens, et par-ci par-là d'un vertueux éclairé. Que cette dernière classe dédommage des autres! On la reconnaîtra au mépris des petites vanités, à la compassion pour le malheureux, à l'indulgence pour le méchant, et à la sévérité envers eux-mêmes.

Abaisser les hommes est, dit-on, injurier le Créateur. — Hé quoi! tout ce qui est dans la nature n'est-il donc pas son ouvrage? le tigre, le crapaud, l'araignée, ne sont-ils pas également sortis de sa main? et serait-ce un crime de ne pas les trouver fort aimables? — Respectons ses décrets : ils ne peuvent être qu'adorables. Admirons l'ensemble de ses œuvres ; le but n'en peut être que sublime, lors même qu'il exige le sacrifice de quelques détails, ou la nécessité de quelques maux dont la tendance nous échappe. — Consolons-nous du passé dans l'avenir : il vaudra mieux que le présent, mais ne négligeons point d'apprécier les rapports effectifs qui influent le plus directement sur l'existence actuelle. Notre bonheur dépend en partie de la justesse de nos notions à cet égard.

DES FEMMES.

O vous qui répandîtes tant de fleurs et d'épines sur ma vie ! — Vous, pour lesquelles seules je parus respirer, et sans lesquelles je refuserais encore l'existence ! Vous qui fûtes la source de mes écarts, et celle de mes vertus ! — Vous à qui je sacrifiai si souvent ma fortune, ma paix, ma réputation, et, plus malheureusement encore, mes devoirs !... Charmantes femmes, frivoles femmes !..... objets chers et dangereux, aurai-je la force de vous peindre telles que vous êtes ? Aurai-je celle de vous parler vrai après vous avoir trompées si souvent ? Il en coûtera à mon cœur ; mais je l'immole à la vérité.

Un jeune homme qui entre dans le monde ne peut apprécier les femmes assez tôt, s'il veut conserver sa force et son jugement. Elles en sont l'écueil le plus commun ; et un excès de déférence pour elles le change lui-même en femmelette hors d'état d'agir et de penser. — Qu'il se persuade d'abord qu'il y a plus de différence entre le moral des deux sexes qu'il n'y en a entre le corporel : l'extérieur du dernier en est en partie l'image. Leur ame, comme leur figure, est plus petite que la nôtre, plus journalière et plus fragile dans sa beauté ; moins vigoureuse dans ses efforts, moins

déterminée dans ses mouvemens, moins stable dans ses impulsions; mais plus délicate, plus vive, plus légère, plus gracieuse : généralité qui, dans son total, admet cependant de nombreuses exceptions. — Que celles qui se distinguent du vulgaire ne se manquent pas à elles-mêmes, en s'attribuant ici ce qui ne peut les concerner : leur sensibilité à cet égard serait un aveu tacite qu'elles ne possèdent que des qualités banales qui les confondent avec la foule ; au lieu que celles qui, par la supériorité de leur esprit et par la noblesse de leurs sentimens, s'élèvent fort au-dessus de ce niveau public, ne doivent pas s'offenser davantage que je n'ai cru m'injurier moi-même, en accusant le commun des hommes dans le chapitre précédent.

Le commerce des femmes, égayé d'un amour honnête, est la meilleure école de politesse, de plaisir, et même de sentimens : il adoucit le caractère, développe la sensibilité, donne cette fleur d'esprit, cette délicatesse de tact et de procédé qui ajoute tant de prix aux qualités plus solides. — Mais ce même commerce rend faible, léger, faux, minutieux, esclave du ridicule et de la mode. — Qui leur consacre uniquement ses soins devient un spirituel imbécile, profondément instruit sur des riens, et honteusement borné sur les choses les plus essentielles ; faisant tout par ostentation, et disant avec grace de lourdes inepties. Il vient un âge où il sent sa faiblesse ; mais trop tard pour en changer

le cours : il se voit condamné à languir le reste de ses jours, méprisable à leurs yeux, à charge à lui-même, et inutile aux autres.

Toutes choses égales d'ailleurs, la société des hommes a un avantage décidé par son indépendance des usages factices, et des entraves d'une prétendue bienséance ; elle a aussi celui de la communauté d'intérêt sur divers objets auxquels les femmes ne prennent aucune part, autant par goût que par position, joint à nombre d'autres que la pudeur ou la modestie leur défend de traiter. On est pour l'ordinaire avec elles entre la feinte, la gêne et l'ignorance, ou entre les contradictions du préjugé, de l'art et de la nature. Elles sentent elles-mêmes cette infériorité, et il est peu de femmes de mérite qui, abstraction faite de la différence du sexe, ne préfèrent le commerce du nôtre au sien.

Un homme raisonnable devrait peut-être, par prudence, ne les considérer que comme d'aimables enfans, avec lesquels il faut rire, bavarder, coqueter et se distraire de soins plus graves. Jusqu'aux genoux de son amante il doit conserver sa dignité, et jusque dans sa soumission faire entrevoir un supérieur. Mais s'il ne doit pas les prendre pour guides, rien ne peut le dispenser d'un respect mêlé d'indulgence, d'égards polis, et des attentions les plus délicates pour un bonheur dont nous sommes dépositaires. C'est le caractère du galant homme.

Elles ont en général plus d'agrémens, moins de

vertus; plus d'esprit, moins de raison; plus de défauts, moins de vices, et leurs vices mêmes portent l'empreinte de leur faiblesse. C'est elle qui produit ces petites haines, ces petites rivalités, ces tracasseries sans fin, ces caprices sans motif, cette curiosité indiscrète, le peu d'exactitude dans leurs récits, le minutieux des détails qui les concernent, et plus encore celui de leur critique et de leur médisance, qui s'attachent plus à la figure qu'à l'esprit, à l'agréable qu'à l'utile, aux faiblesses qu'aux crimes, et aux mots qu'aux choses. Il est commun de les voir en contraste avec elles-mêmes. Elles sont avares sans économie, prudes sans chasteté, dévotes sans bienfaisance, et religieuses sans réflexion. — Éloignées des grandes affaires, elles affectent de les mépriser, et traitent chaque bagatelle avec importance.—Leur empire est en partie fondé comme celui les despotes et des faux prêtres, qui ne règnent qu'en altérant les lumières et en assoupissant l'énergie.

Parlez d'une coiffe, elles s'animent; traitez du salut de l'état, elles tombent en langueur. Fixez vos regards sur leur bouche, elles sourient; sur leur poitrine, elles se rengorgent; sur leurs pieds, et la jambe se tend, la démarche devient plus étudiée : car plaire est leur passion dominante. Cette légèreté et cette vanité, qui leur sont propres, sont un dédommagement que la nature leur accorde : elle leur tient lieu de philosophie, en ce qu'elle rend leurs peines moins constantes, leurs plaisirs

plus faciles, et les étourdit sur cette dépendance de l'autorité et des caprices d'un être aussi imparfait que leur chef. Jusqu'à leur douleur diffère de la nôtre. La leur tient plus de l'attendrissement, la nôtre de l'indignation : leur timidité fléchit sous les maux ; notre orgueil se révolte contre eux : elles se consolent par la plainte ; et pendant qu'un chagrin concentré nous mine, le leur se répand en larmes soulageantes.

Il est des vérités d'un certain ordre pour lesquelles elles semblent manquer presque absolument du sens moral qui les saisit. Contentes de juger les effets, elles remontent rarement aux causes. Sur tant de milliers de *petites-maîtresses* qui ne cessent de se regarder au miroir, il n'en est peut-être pas deux qui aient jamais réfléchi sur l'étonnant mécanisme qui fait voir dans la glace ce qui n'y est pas, et *réfracte* dans l'imagination des formes et des traits qu'elles ne pourraient apercevoir sans ce secours.

Il est remarquable que parmi la foule de leurs productions littéraires, aucune ne soit jamais parvenue à écrire un ouvrage de profond raisonnement, pendant que nous avons si souvent excellé dans leurs genres. Le meilleur que l'on connaisse est de Mme de Lambert ; mais Fontenelle fut son amant, et on reconnaît à chaque instant sa touche. Elles ont bien donné quelques traités de morale légère, de physique expérimentale et de mathématiques

simples : cela n'exige que des vues rapprochées et quelque attention soutenue ; mais nous n'en connaissons point qui ait osé se hasarder dans la métaphysique abstraite, et moins encore dans la science du gouvernement. On peut dire, pour les excuser, qu'elles n'ont aucune part à l'administration publique ; mais les meilleurs auteurs qui traitèrent cette matière n'y avaient pas plus de part qu'elles. On peut bien, par moment, élever leur ame au-dessus de l'opinion et des objets vulgaires ; mais elles ne peuvent conserver long-temps une conséquence tirée de rapports aussi nombreux et aussi éloignés : elles perdent de vue la chaîne des motifs qui les déterminent ; l'étourdissement et la peur les saisissent, et entraînées par leur propre poids, elles retombent dans le torrent des préjugés, qui est probablement le cours qu'il leur convient le mieux de suivre. — Plus on considère la nature, plus on admire sa sagesse. Les femmes sont ce que les relations des deux sexes exigeaient qu'elles fussent ; et avec plus de réflexion, moins d'inconséquence, elles ne seraient pas aussi propres à l'emploi qui leur est assigné, et il serait peut-être dangereux qu'elles pensassent davantage.

Rendons d'ailleurs justice à leur supériorité sur notre sexe à divers autres égards. Admirons cette délicatesse de tact, cette chaleur de sentiment, cette douce gaieté, ces graces naïves, cette patience, ces soins, ces tendres attentions, enfin cette apti-

tude à toutes les qualités sociales, dans lesquelles elles nous surpassent de beaucoup : leur empire est celui des agrémens ; le nôtre celui de la raison, qui, quoique peu fait pour nous, semble encore moins fait pour elles, parce qu'outre l'élévation de lumières, il exige une fermeté de caractère et un fonds d'expérience que leur sexe comporte rarement, et que toutes les autres ressources de l'esprit et du cœur ne peuvent remplacer. Leurs qualités essentielles sont bonté, décence, douceur, esprit d'ordre : leur position semble les exclure des vues étendues, des sentimens vigoureux, et les borner aux paisibles vertus domestiques. On l'a dit mille fois, et on ne peut assez le répéter : *Dignes filles, sages épouses, bonnes amies, tendres mères, sont leurs titres d'honneur.*

La différence entr'elles et nous est une suite naturelle de la mollesse de leur organisation, de leur défaut de courage, de l'obligation de feindre, et de leurs infirmités périodiques. L'éducation, qui y contribue aussi beaucoup, n'est qu'une suite de la première dépendance, d'abord établie par la faiblesse. Cette infériorité est si inhérente à leur nature, qu'il n'est aucun exemple d'un peuple où jamais la pluralité de leur sexe ait dominé sur le nôtre, quoique la différence de vigueur corporelle ne s'étende guère au-delà du sixème (1), et que l'histoire des gouver-

(1) C'est à peu près la proportion des prix que le paysan

nemens prouve que c'est moins la force que la prudence qui obtient et assure l'empire civil.

Il y a cependant eu quelques nations, comme une partie des Scythes, les anciens Germains, les Iroquois de nos jours, et d'autres encore, où elles étaient, et sont admises aux délibérations publiques. Nos constitutions leur sont moins favorables, et plusieurs de nos lois injurieuses, comme celles concernant l'impudicité, qui, en divers pays, punissent l'homme seul d'une faute commune, supposant toujours la séduction de notre côté, quoiqu'elle soit souvent du leur, et qu'elles aient, par nature, plus de moyens de résister.

Un autre affront plus humiliant, est le peu de foi accordée à leurs dépositions : chez nous et ailleurs il faut quatre femmes, et seulement deux hommes, pour compléter un témoignage juridique. En Angleterre, où elles sont traitées avec égalité, les juges sont cependant contraints d'employer plus de circonspection, et de venir indirectement au secours de ces mêmes lois. Ce sont les hommes qui les ont faites, disent-elles : mais comment serait-il possible que, vivant sous des climats et des relations si opposés, ils se fussent tous donné le mot pour opprimer ce qu'ils ont de plus cher, aux dépens de l'ordre et de la sûreté publics, dont la

donne pour ses travaux champêtres, et la meilleure manière de comparer leurs forces.

leur propre fait partie. Il faut nécessairement que les dispositions communes sur cet objet soient le résultat de l'expérience ; et les mêmes Germains que nous venons de citer, malgré leur considération apparente pour le sexe, le tenaient cependant, hors du mariage, sous une tutelle perpétuelle, à l'exemple de Rome, de la plupart des républiques grecques, et des états modernes les plus policés.

Le moyen que les femmes emploient souvent pour se faire valoir, est celui qui les dégrade le plus directement. Elles citent comme choses rares, des faits et des capacités très-communes. Si une parvient à savoir un peu de grec, de latin, d'algèbre, ou à faire quelques mauvais vers, on l'admire, on l'exalte, sans penser que ce mérite court les rues, et que chaque écolier s'en mêle. Lorsqu'une petite tripoteuse parvient à obtenir une légère influence politique, ou qu'une professeuse enseigne les mathématiques à l'institut de Bologne, toute l'Europe s'étonne et crie au miracle, pendant que des centaines d'hommes d'état ou de génie ont, dans le même siècle, produit des améliorations d'une vaste influence, ou fait des découvertes admirables, sans que le public ait daigné s'occuper d'eux, et que des milliers de professeurs vivent dans une profonde obscurité. — Un caractère particulier aux femmes, c'est que malgré le peu d'union qui règne entr'elles, elles se rallient et font corps dès qu'on les attaque en commun. Dites du

mal de leur sexe, elles le ressentent toutes : médisez du nôtre en général, l'individu s'offense rarement. Serait-ce par la même cause que les lions vivent seuls, et que les moutons marchent en troupe?...

Mais pourquoi, dira-t-on, insister avec tant de force et d'impolitesse sur cette infériorité? On sent bien que ce n'est pas pour plaire; c'est pour ranger chaque chose sous sa classe naturelle; c'est pour éloigner le jeune homme de la fatuité; pour porter l'époux à l'indulgence; pour inspirer aux femmes cette douceur, cette déférence qui sont leurs armes les plus sûres, et les vrais appuis de leur bonheur. — Si la modestie est un ornement pour nous, c'est une vertu pour elles; et une juste appréciation du sexe est le soutien de la paix conjugale : qui en attend trop, exige trop.

Je le répète, toutes ces généralités admettent des exceptions très-nombreuses. Il n'est pas rare de vivre dans des sociétés où l'on aurait de la peine à en retrouver les traces; mais ce n'est pas moins le point de vue sous lequel les législateurs et les moralistes doivent considérer cette moitié du genre humain, et ces traits communs peuvent, dans le particulier, résoudre souvent l'incompréhensible de leurs procédés, parce que toute la perfection de l'art ne peut jamais complètement étouffer la nature. — Au reste, ce n'est pas dans les classes supérieures et dans le monde poli qu'il faut étudier

les caractères distinctifs des femmes en général : le prétendu *bon ton* d'une élégante, ou l'extrême réserve d'une fille *bien élevée*, sont aussi loin du vrai que le fard l'est du coloris naturel, ou les contours d'un *panier* des formes réelles. — C'est dans les mœurs champêtres, même sauvages, ou dans nos classes subalternes, qu'il faut étudier la nature, et comparer. La fille d'un paysan, ou la femme d'un ouvrier, sont des modèles plus sûrs qu'une vestale ou une duchesse.

Il est douteux qu'une société où les femmes primeraient pût se soutenir : elles en conviennent indirectement, car il n'est point de reine qui choisisse ses ministres et ses conseils dans son propre sexe : elles ont quelquefois excellé sur le trône, parce que régner est moins l'art d'agir que de faire agir : et à cet égard elles possèdent un avantage très-décidé sur les monarques ; c'est celui de se connaître bien en hommes. Elles peuvent préférer un Adonis pour le plaisir, un sot pour leur jouet, un fat pour leur vanité ; mais ont-elles besoin d'un homme à talent, elles savent bien le découvrir. — Il est même rare, dans les rivalités de tendresse, qu'un homme de mérite ne l'emporte pas sur celui qui en manque. La fadeur réussit quelquefois auprès d'elles ; mais les qualités estimables les subjuguent seules véritablement : leur faiblesse leur fait sentir le besoin d'appui, et elles se trouvent flattées de soumettre des cœurs de héros. Voulez-

vous vous rendre dangereux? substituez à ces grimaces d'usage, à ce jargon maniéré, à ces adulations serviles, un ton simple et une mâle assurance; forcez-les à la considération par l'estime, aux égards par l'esprit. Acquérez des connaissances et de la grandeur d'ame, sans les séparer de la douceur et des agrémens de l'homme aimable.

C'est moins un hommage qu'une insulte pour les femmes, que ce ton d'afféterie dont on a composé la politesse envers elles. Comment a-t-on pu croire que de telles fadeurs, des soumissions aussi absurdes, des faussetés aussi évidentes, fussent des moyens de plaire à des êtres sensés, qui ne peuvent manquer d'apercevoir que les démonstrations de ce faux respect ne concernent que les bagatelles et jamais les choses les plus importantes! Comme on altère le son de voix et les mots que l'on adresse aux enfans, pour les adoucir et les rendre plus propres à leur petit langage, aurait-on cru de même qu'il fallait altérer les sentimens et les actions, pour les mettre à la portée du sexe? Nous les traitons plus en poupées qu'en êtres raisonnables, et l'excès de nos attentions puériles devient l'excès d'une impatience qui devrait plutôt blesser leur amour-propre que le flatter.

Une Anglaise de distinction, s'entretenant pour la première fois avec un étranger, lui parlait d'un ton de familiarité qui l'étonna. — Je ne vois pas, lui répondit-elle, ce que la différence de sexe a de

commun avec notre conversation : elle m'intéresse, je m'en occupe, et ne pense point du tout à *sexer* avec vous (1). En effet, rien n'est aussi insipide que cet air de défense contre des attaques qu'on n'est point tenté de faire. — Une femme d'un certain âge doit surtout mettre des bornes à cette retenue excessive : elle n'a rien de mieux à faire, pour se rendre vraiment aimable, que d'écarter tout le gênant de l'étiquette, et de traiter à peu près avec les hommes comme étant homme elle-même. Pourquoi en exigerait-elle plus d'égards? Ce ne pourrait être qu'à un titre humiliant de faiblesse. — La beauté n'y a pas plus de droit : et peu de choses sont aussi ridicules que ce ton de hauteur, d'exigence et de protection qu'une belle femme se croit autorisée de prendre envers des hommes qui ne lui demandent rien, et qui, souvent par prudence ou par probité, refuseraient ses plus précieuses faveurs. — Que nous importe que vous réunissiez tous les charmes, si nous ne pouvons en jouir, ou s'ils ne nous offrent que l'image inquiétante d'un bonheur inaccessible? Le commerce des laides est communément plus facile, plus sûr, et même plus agréable : elles sentent la nécessité de compenser le défaut des attraits cor-

(1) Il n'est pas bien rare, à Londres, qu'une fille fasse les premières propositions de mariage : et pourquoi ne lui serait-il pas permis d'avouer un vœu aussi conforme à la nature, aux lois, et à sa destination ? Il me semble qu'un mauvais choix devrait seul faire rougir.

porels par des qualités plus solides, et on regagne en tranquillité, en complaisances et en conversations ce que l'on perd en coups d'œil.

En général les femmes seraient moins vaines de leur beauté et de leurs ornemens, si elles faisaient une réflexion aussi simple que vraie et utile, quoiqu'un peu révoltante pour l'amour-propre : c'est que le premier éclat de la jeunesse, la parure la plus élégante, une peau fine, une gorge d'albâtre, une taille svelte, jusqu'à un petit pied, et même ce qu'il promet, sont autant de beautés qui décorent et que prodiguent au premier venu nombre de filles qui trafiquent de leurs appas. Pourraient-elles s'enorgueillir des distinctions qu'elles partagent avec ces êtres méprisables, et fonder l'estime d'elles-mêmes sur des avantages qu'une servante, une catin, ou pire encore, peuvent posséder à un degré plus éminent?

Mais quoi! me demandera une femme aimable, doucement indignée de la comparaison, et qui se fâcherait ici si elle pouvait se fâcher; quoi! n'avons-nous donc rien qui puisse nous élever au-dessus de ce vil rebut de notre sexe? Simplicité, candeur, innocence, bonté, talens, industrie, esprit, délicatesse, fidélité : tout cela ne composerait-il pas nos vrais attraits?.... Oh! oui, mesdames, oui : ce sont là vos charmes les plus touchans,... les plus adorables;..... mais c'est donc par eux qu'il faut vous distinguer;... c'est par eux qu'il faut nous plaire.

DIGRESSION SUR LES ANIMAUX.

Une partie presque entièrement négligée de notre philosophie moderne, et qui paraît digne de son attention, c'est nos devoirs envers les animaux. Elle n'est point inconnue de plusieurs nations que nous osons nommer barbares, et on en trouve des traces honorables dans l'antiquité la plus reculée. — Nous considérons ces êtres inférieurs sous le même point de vue que les tyrans considèrent leurs sujets ; ils les croient faits pour exercer leurs caprices ou pour fournir à leurs besoins, sans imaginer qu'il existe entr'eux des obligations réciproques.

Notre orgueil a tracé une ligne de séparation immense entre l'animal et nous, pendant que le physicien a bien de la peine à déterminer où finit l'espèce humaine. La nature n'admet point de distinctions tranchantes : elle fond toutes les classes d'êtres les unes dans les autres, par des nuances imperceptibles, qui forment cette chaîne immense qui n'a ni commencement ni fin, et dont un seul anneau rompu détruirait l'harmonie universelle. — Nous connaissons divers animaux qu'il serait moins humiliant pour notre amour-propre d'avouer pour nos semblables, que le rebut de notre propre espèce.

Par rapport au physique, nous naissons de la

même manière : nous nous conservons par les mêmes moyens, nous mourons par les mêmes causes, et les suites visibles ne diffèrent point. — Mêmes sens, même organisation intérieure, mêmes maladies, mêmes remèdes. — Le vil sang du porc ne diffère, ni dans son cours ni dans sa couleur, du sang altier de la noblesse la plus antique : que la chimie le décompose, elle y trouvera à peu près les mêmes parties.

Il n'est pas poli de le dire; mais la première reine du monde conçoit, porte, accouche, allaite, précisément de la même manière que la plus chétive ânesse de son royaume, excepté que le petit ânon a un peu plus d'esprit, de graces et d'agrémens que son altesse l'héritier présomptif, qui, pendant plusieurs mois, n'est qu'un petit être très-sale, très-criard, et surtout très-stupide.

Si nous considérons le moral, nous différons encore bien moins que nous ne cherchons à le croire. — En parcourant tous les degrés d'intelligence, on descend par gradations insensibles depuis les Socrate, les Trajan, les Newton, jusqu'à cet imbécile auquel on ne peut apprendre à prononcer un mot, agir pour un but, se servir de ses membres, ou même à connaître sa mère. — Cet exemple est sans doute une exception bien rare; mais qui la détachera du total, si on parvient par des nuances insensibles jusqu'à elle, sans pouvoir assigner de ligne de séparation? Qui refusera à ces

infortunés le titre d'homme? et qui peut cependant ne pas convenir qu'il est moins de distance du premier sage à un cheval, que de ce sage jusqu'à cet imbécile?

Si c'était encore le dernier étage de dégradation humaine! Mais il en est de bien inférieurs. Ce monstre, qui se délecte dans le sang, la douleur et l'oppression, et qui, sans besoin absolu, fait le mal pour le plaisir de le faire, n'est-il pas bien au-dessous de cet animal tranquille, qui végète en simplicité et en innocence? Il serait plus flatteur d'admettre au rang de nos semblables ce paisible mouton ou ce magnanime éléphant, que ce Caligula, qui commet de sang-froid, et par récréation, les plus grandes atrocités. Ce n'est pas le degré d'intelligence ou de pouvoir qui constitue la valeur intrinsèque d'un être quelconque; sans quoi le démon des chrétiens vaudrait mieux que le meilleur des hommes.

Également susceptibles de peines et de plaisirs, de crainte et d'espoir, nous retrouvons chez les animaux nos propres passions. Amour, haine, envie, émulation, amitié, reconnaissance, tendresse maternelle, sont chez eux des sentimens qui se développent sans cesse sous nos yeux.

On ne peut refuser la *prévoyance* aux diverses espèces qui font des magasins d'hiver; les *qualités sociales*, à celles qui se réunissent pour de vastes desseins que l'individu seul ne pourrait exécuter; le *discernement*, au gardien de nos maisons, qui

distingue l'étranger de l'ami, et le pauvre du riche; la *prudence*, à celles qui guettent, dissimulent, et combinent des moyens d'attaque et de défense; la *mémoire*, au cheval, qui se rappelle mieux le chemin que son maître; l'*imagination*, au chien, qui rêve en dormant, s'agite, aboie, guette, se plaint, s'effraie, et se réveille en sursaut. Cette seule particularité est concluante aux yeux du métaphysicien éclairé.

Les animaux ont de la *fierté dans les sentimens*: le scorpion se perce lui-même lorsqu'on le réduit à l'extrémité; l'éléphant refuse de se propager dans l'esclavage; et divers oiseaux et quadrupèdes préfèrent de se laisser mourir de faim, plutôt que de survivre à la perte de leur liberté. — Ils sont *polis* et *délicats*: le coq appelle ses poules lorsqu'il fait une découverte; il préfère de les en voir jouir, à en jouir lui-même. — Ils sont susceptibles de *tendres attentions*: le rossignol, pour charmer les ennuis de son amante qui couve, chante sur la branche voisine; ces inflexions si douces, ces délires si passionnés, ce ramage qui émeut le sentiment, n'y prendraient-ils pas leur source? — Ils ont certainement un *langage;* car sans ce moyen de communication, comment les fourmis, les abeilles, les castors, pourraient-ils exécuter de grands travaux, qui exigent nécessairement de l'accord et des secours combinés? Comment les oiseaux pourraient-ils s'instruire du projet de leur départ et de celui de leur retour?

Les animaux deviennent fous et enragés. S'ils n'avaient point de *raison*, pourraient-ils la perdre? — Les *vertus* leur sont aussi familières : on trouve chez eux la *reconnaissance* envers les bienfaits, la *fidélité* d'engagemens et de liaisons ; la *bonne foi*, qui respecte la propriété de leurs semblables ; la *sagesse*, qui se désiste d'un projet difficile, et en change suivant les circonstances ; la *grandeur d'ame*, et même la *compassion*, cette vertu divine, ne leur sont point étrangères. Sans parler des traits généreux des lions, des ours, et autres, nous voyons chaque jour de grands chiens mordus par les petits, souffrir patiemment et leur pardonner : ils endurent aussi davantage des enfans que des hommes faits. — L'*amitié* chez eux est un sentiment très-décidé. Le cheval s'ennuie après son camarade, et lèche quelquefois ses blessures au sortir du combat. On dit que les singes se pansent avec des feuilles mâchées.—Chez plusieurs espèces la *chasteté* est plus inviolable que dans la nôtre : la colombe *résiste* long-temps avant de se donner ; mais son consentement une fois obtenu, c'est pour la vie : elle est insensible aux instances des autres mâles, quoique le sien, fidèle à son sexe, courtise souvent sa voisine, et séduise même la jeune innocente, dont les sensations encore vagues rendent le choix indécis.

Lorsque nous comparons le moral des animaux au nôtre, l'orgueil se jette tout d'un côté : nous mettons dans la balance leurs faibles et nos forts.

Nous oublions que l'abus de nos lumières est aussi fréquent que leur vrai usage, que l'histoire de notre folie est plus longue que celle de notre sagesse, et que celle de nos barbaries surpasse beaucoup celle de notre bienfaisance. Les bêtes féroces ne s'égorgent point entr'elles en bataille rangée; et si nous fournissons de plus grands exemples de vertu, nous offrons aussi ceux de plus grandes horreurs. Les anecdotes des monstres les plus cruels ne pourraient rien citer d'égal à un auto-da-fé, une Saint-Barthélemi, ou un banquet d'anthropophages (1). Quand

(1) Le fragment suivant, extrait de *Guthrie's History of the Americains,* ferait frémir des tigres. « Toute la nation s'assemble comme pour quelque grande solennité. Un échafaud est érigé, et les prisonniers de guerre sont liés aux poteaux, où ils commencent leur chanson de mort, et se préparent pour leur supplice avec l'intrépidité la plus indomptable. Les ennemis, de leur côté, sont résolus de la mettre à la dernière épreuve par les tourmens les plus raffinés. Ils commencent par les extrémités du corps, et approchent graduellement des parties les plus vitales. L'un détache les ongles par leurs racines, un autre prend les doigts dans sa bouche, en arrache la chair avec ses dents; un troisième met ce doigt ainsi déchiré dans la tête d'une pipe brûlante, et le fume en guise de tabac; ensuite ils écrasent ses orteils et ses doigts entre deux pierres, ils détachent les gencives de ses dents, coupent des cercles autour de ses jointures, tranchent dans les parties les plus charnues de ses membres, qu'ils sèchent à l'instant avec des fers rouges, taillant, brûlant et pinçant tour à tour : ils arrachent ces chairs ainsi déchiquetées et rôties pièce

ils se détruisent réciproquement, c'est qu'ils sont animés par l'impulsion des premiers besoins, comme ceux de l'amour ou de leur subsistance; au lieu

par pièce, les dévorent avec avidité, et se barbouillent la face avec le sang, dans une ivresse d'horreur et de furie.

« Quand ils ont ainsi dépouillé la chair, ils tortillent les nerfs nus et les tendons autour d'un fer, les tirant et les rompant, pendant que d'autres sont employés à tirer et à étendre chaque membre dans tous les sens qui peuvent augmenter le tourment. Cela continue cinq ou six heures, et quelquefois, telle est la force du sauvage, des jours entiers. Ils le détachent fréquemment pour donner quelque relâche à leur furie, pour penser quelles nouvelles souffrances ils peuvent infliger, et pour rafraîchir la force du patient, qui, épuisé par cette variété de tourmens inouis, tombe quelquefois dans un sommeil si profond, que le feu seul peut l'éveiller et renouveler sa sensibilité. Il est de nouveau attaché au poteau, et les cruautés recommencent. Ils le lardent dans toute sa superficie avec de petites broches de bois qui prennent facilement feu, mais brûlent lentement : ils enfoncent sans cesse des roseaux pointus dans toutes les parties de son corps; ils arrachent ses dents avec des pincettes; lui crèvent les yeux; et enfin, après avoir brûlé ainsi ses chairs à petit feu; après avoir tellement meurtri son corps qu'il n'est plus qu'une plaie; après avoir mutilé sa face de telle manière qu'on n'y reconnaît plus rien d'humain; après avoir écorché la peau de sa tête, et avoir mis des charbons ardens, ou versé de l'eau bouillante sur ce crâne découvert; ils détachent encore une fois le malheureux, qui, aveuglé, chancelant ou se traînant avec peine, assailli de toutes parts de coups de pierres; tantôt debout, tantôt par terre, tombant à chaque pas dans le feu qui l'environne, s'élance çà et là jusqu'à ce qu'un des chefs, par

que nos crimes les plus communs ont l'envie, la vengeance ou la vanité pour mobile.

Les anciens avaient en général moins de mépris et plus de ménagemens pour les bêtes. Comme dans un ouvrage philosophique, on ne tire ses preuves que de la simple raison, et qu'on ne peut avoir recours aux autorités sacrées, nous ne citerons la Bible qu'historiquement, et à titre d'opinions des premiers âges.— Moïse, liv. V, ch. 22, exhorte à la compassion envers les oiseaux ; il défend d'emporter la mère avec les petits ou les œufs, et appuie le précepte du motif le plus fort ; *afin*, dit-il, *que tu prospères, et que tu prolonges tes jours*. — Les Proverbes de Salomon, ch. XII, disent : « que le juste a *égard à la vie de ses bestiaux* ; » et dans le livre de Jonas, ch. IV : « Dieu en a pitié, et considère leur grand nombre dans Ninive, comme une raison de plus pour l'épargner. » La Genèse dit aussi, « qu'il a

compassion ou par fatigue, met fin à sa vie avec un pieu ou un poignard. Le corps est ensuite mis dans un chaudron, et ce barbare supplice est suivi d'un festin tout aussi barbare.— Les femmes, oubliant leur sexe aussi bien que l'humanité, transformées en quelque chose de pire que des furies, contribuent et même surpassent les hommes dans cette scène d'horreurs, pendant que les principaux personnages de la contrée sont assis, fumant autour du poteau, et regardent sans témoigner la moindre émotion. »

Ne serait-il pas digne de la grandeur d'ame de leurs voisins civilisés, de ne conclure de paix avec eux qu'à condition qu'ils renoncent à cet usage détestable ?

fait un pacte avec eux, et qu'il leur redemandera le sang des hommes qu'ils auront détruits.» Ce qui suppose nécessairement des sensations véritables, et une volonté qui se détermine par l'intelligence : car pourquoi compatir à des êtres qui ne sentent pas? pourquoi les punir, s'ils n'agissent que d'après un instinct machinal, et s'ils n'ont point de libre arbitre? — L'Écriture nous les donne même pour modèles: l'Évangile exhorte à être prudens comme les serpens, et simples comme les colombes. St. Mathieu, ch. X.

Cette considération pour les animaux n'était point particulière aux Juifs. Un fragment de Zoroastre nous prouve que, de son temps, on ne dédaignait pas d'étendre les idées de bienfaisance jusqu'à eux. « Il feint, dans ses écrits, que Dieu lui fit voir l'enfer, « où, entre plusieurs rois, il en remarque un auquel « il manque un pied. Il en demande la raison à « Dieu, qui lui répond : Ce méchant roi n'a fait « qu'une bonne action dans sa vie. En allant à la « chasse il vit un chameau qui, lié trop loin de son « auge, ne pouvait y manger : il approcha l'auge « d'un coup de pied. J'ai mis ce pied dans le ciel : « tout le reste est ici. »

A la même époque, et peut-être fort antérieurement à elle, les principes de la métempsycose répandus dans l'Égypte, les Indes, et autres contrées, portaient souvent les égards pour les animaux jusqu'au respect, et aux soins les plus tendres pour leur bon-

heur. Malgré l'absurdité prétendue du système de la transmigration des ames, ce n'en est pas moins peut-être l'élan le plus philosophique de l'antiquité, en ce qu'il allie diverses difficultés morales avec le cours visible des êtres les plus matériels; et il ne serait pas impossible, en y joignant nos lumières, d'élever cette hypothèse jusqu'à une perfection et un caractère de justice universelle, dont toute autre est difficilement susceptible.

On voit encore en Turquie, en Perse et au Mogol, de fréquens exemples de charité exercée envers les bêtes; même des hôpitaux pour de vieux chiens, des chats, et autres espèces dans l'abandon. Sans aller aussi loin, on sait qu'un Anglais ou un Allemand s'honore quelquefois en accordant les invalides à un cheval qui l'a bien servi, ou en le faisant tuer plutôt que de le vendre pour la charrette.

Qu'il me soit permis de citer un trait dont je fus témoin à Paris, rue Saint-Honoré, et qui est peut-être plus philosophique que la plupart de nos recherches. — Un fiacre, aussi cruel qu'ils le sont communément, frappait avec rage sur les plaies suppurantes d'un cheval épuisé, dont les formes indiquaient qu'il avait eu de plus beaux jours, et dont les efforts inutiles prouvaient que son courage survivait à sa vigueur. — Un homme bien mis, qui marchait devant moi, et ne croyait point être observé, jeta un œil de compassion sur l'animal; puis, l'élevant au ciel, s'écria à demi-voix : *O toi*

qui le créas, prends donc pitié de lui! Le ton et le geste exprimoient encore plus que les paroles. J'aurais, sur ce seul mot, confié la moitié de ma fortune à cet homme-là. Je le suivais attendri, lorsqu'il rebroussa brusquement, appela la fiacre, qui était vide, l'arrêta pour une heure, en payant d'avance : puis, tirant sa montre, il lui ordonna de l'attendre l'heure complète, parce qu'il avait des occupations dans le voisinage, et que le moment de son retour était incertain. — J'avais de la peine à concilier cette démarche avec son premier mouvement. La curiosité l'emporta : je l'abordai. *Je vous ai suivi,* lui dis-je, *depuis votre exclamation jusqu'à cet instant, et ne puis vous comprendre.* Il me fixa avec quelque surprise, parut me deviner, puis me répondit avec douceur : — *Je ne reviendrai pas, et le misérable aura gagné une heure de repos.* — Que de choses dans ce mot! Nous entrâmes là-dessus en conversation; j'en ai peu eu dans ma vie de plus intéressantes : ame sensible! reçois mon hommage, ton souvenir ne s'effacera jamais de mon estime!

Quelle différence entre la manière de sentir de cet homme et celle du public, dans ces combats d'animaux, ou ces écoles de cruauté, qui, au mépris de la compassion, et à la honte de la police, se tolèrent à Londres, Paris, Vienne, Madrid, et qui, surtout dans cette dernière capitale, sont courus avec le plus barbare empressement! — Un Espagnol mettra sa dernière chemise en gage pour voir

estropier des hommes, éventrer des chevaux, et mettre à mort une douzaine de taureaux, après avoir employé tous les moyens possibles pour les porter au comble de la rage et du désespoir. — La populace anglaise oublie les impressions mélancoliques du brouillard, de la fumée, du *porter* et des mets indigestes, dès qu'elle voit deux coqs, deux chiens, ou deux hommes qui se déchirent. — La nation allemande, qui se distingue par sa bonté, ne répugne point à voir, dans sa première capitale, rouvrir chaque semaine les plaies à demi-fermées de diverses bêtes féroces, qu'on fait peu à peu tomber en lambeaux. Ce qu'il y a de plus révoltant à ces spectacles sanguinaires, c'est que le sexe le plus faible paraît en jouir avec plus d'intérêt que le nôtre. J'ai vu de jeunes femmes charmantes, dont les traits délicats semblaient ne devoir peindre que douceur, sentiment, volupté ; je les ai vues exprimer la joie, les transports, les applaudissemens aux scènes les plus atroces. — Serait-ce le besoin d'être ému ? serait-ce le plaisir d'un danger, d'une souffrance dont on se sent à couvert ? serait-ce un secret retour sur nos propres infortunes ? ou, plus malheureusement, notre espèce serait-elle née méchante et cruelle ? — Cette affreuse possibilité, ces barbares jouissances font rougir d'être homme : l'ame s'indigne de sa vile enveloppe ; elle voudrait briser ses liens, s'élancer vers d'autres sphères et sous de nouveaux ordres d'êtres, dont la bonté sera sans doute le premier attribut.

Quelques philosophes, tant anciens que modernes, en faisant de l'animal une pure machine, prouvèrent seulement que les plus grands hommes peuvent quelquefois devenir eux-mêmes des machines, qui se montent au ton du préjugé, et n'effleurent que l'apparence. Les principes de Descartes sur cet objet firent peut-être plus de mal dans le monde par la dureté qu'ils inspiraient et les souffrances qui en étaient une suite, que tous les éclairs de son génie ne produisirent de bien. — Tout ce qu'on a dit de plus fort pour soutenir cette opinion, si constamment désavouée par les sens, se réduit à peu près à ce sophisme : *Les animaux ont moins de sentimens et d'intelligence que les hommes : donc, ils n'en ont point du tout.*

Le mot *instinct* est une de ces expressions vagues que chacun prononce et admet sans l'entendre. Le vulgaire s'imagine qu'elle présente une idée distincte, pendant que le métaphysicien s'efforce inutilement d'assigner les bornes entre une disposition naturelle et une réfléchie, entre un acte d'habitude et un d'intelligence, entre l'effet des sensations et celui des sentimens.

Mais sans s'appesantir sur des mots mal déterminés, il n'est point nécessaire que les bêtes soient raisonnables pour mériter notre compassion ; il suffit qu'elles soient sensibles (1) : et comment se

(1) Il n'y a aucun inconvénient à leur accorder cette

peut-il qu'on en doute? D'où viendraient ces cris, cette angoisse, ces frémissemens dans la douleur? quelle serait la cause de ces élans convulsifs, de ces symptômes de désespoir qui agitent ce ver que la bêche vient de trancher en fossoyant? Malheureux reptile! quelle fatale destinée te contraint à la souffrance!... L'œil s'attendrit sur toi;... la pitié hésite si elle n'accusera pas l'auteur de ton être; mais la raison vient au secours; elle compare ta petitesse et son immensité, tes maux et sa justice: puis elle conclut que ton état présent ne peut être que la punition d'un état passé, ou la préparation d'un état futur (1).

sensibilité, même en suposant la possibilité qu'elle ne fût qu'apparente. Mais il y en a d'affreux à la leur refuser, s'ils l'ont en effet, et à les rendre victimes de nos faux raisonnemens. Il est d'ailleurs incroyable jusqu'à quel point les bons procédés perfectionnent leur intelligence. N'est-il pas honteux pour la philosophie d'être réduite à prouver ce que le sens le plus commun démontre sans effort?

(1) Il est digne d'attention que, chez plusieurs espèces des plus viles, la nature, en rétrécissant l'aptitude au plaisir, a étendu au loin les bornes de la douleur et de la difficulté de mourir. Les serpens et autres reptiles peuvent êtres coupés en plusieurs pièces, et vivre encore des journées entières séparément dans chacune. Le cœur du crapaud bat une heure après avoir été arraché de son corps. Le tigre peut survivre à dix fois plus de blessures qu'il n'en faudrait pour tuer un bœuf. La tortue, renversée sur le dos et transpercée dans toute sa longueur, peut, sans sortir de cette attitude, être vingt jours après en-

L'amitié pour les animaux est un des premiers penchans de la nature : elle se remarque chez les ames les plus simples, et dans la plupart des enfans même au berceau. C'est l'éducation seule qui l'étouffe. O vous qui ne pouvez influer sur le bonheur de vos semblables, adoucissez du moins le sort de ces espèces subalternes, de ces compagnons d'infortune ! C'est par ces petits actes de bienfaisance que vous exercerez vos cœurs à de plus grands efforts. Défiez-vous de quiconque est cruel envers eux : il a l'ame dure, et sa bonté envers les hommes ne sera que l'effet de l'intérêt, de la crainte ou du devoir, non celui d'un penchant naturel, qui est toujours la caution la plus sûre. Il est d'ailleurs si doux de tenir à quelques objets par les liens du bienfait et de la reconnaissance ! Le malheur offre des positions où cela peut suppléer au défaut d'autre amitié, telles que la suivante. — Un prisonnier, oublié de tout le genre humain, vit dans son cachot un grillon qui se noyait ; il le sauve, il lui rend la vie ; l'insecte s'attache à son libérateur. Son petit chant lui sert de conversation et de musique, et leur attachement réciproque rend sa solitude plus

core à l'agonie : sa tête séparée du corps se fait entendre plus d'une heure, en frappant une mâchoire contre l'autre : mais chez cette dernière espèce, il y a du moins quelque compensation de bonheur, en ce que plusieurs voyageurs prétendent que dans l'acte de propagation, elles restent un mois entier inséparablement unies.

supportable. L'épouse du gouverneur est instruite de la singularité de cette liaison : elle est curieuse de les voir : le prisonnier trouve l'occasion de se justifier, et doit sa liberté à son grillon.

Toutes les espèces ne peuvent se multiplier à la fois. La conservation des unes est attachée à la destruction des autres. Nous avons sans doute le droit de nous en servir pour nous en nourrir, ou détruire celles qui nous détruiraient ; mais nous n'avons pas le droit de les tourmenter. Mourir est peu de chose ; mais souffrir est affreux. — Nous en servir pour alimens, c'est faire passer une partie de leur substance dans la nôtre ; et comme il est très-prouvé que la nourriture influe sur le chyle, celui-ci sur le sang, et que de ce dernier dépend souvent le genre de nos passions, on pourrait soutenir, avec quelque apparence, que la chair d'un animal tourmenté doit produire des humeurs plus âcres, plus irritantes ; comme celle d'un animal heureux et détruit avec promptitude, doit produire des sucs plus doux et plus propres à s'émouvoir par des sentimens agréables. Diverses expériences faites à cet égard viennent à l'appui de cette conjecture.

Croire les animaux au-dessous de notre compassion, c'est nous déclarer infiniment au-dessous de celle du premier des êtres ; car il y a des milliards de fois plus de distance de lui à nous que de nous à eux. Traitons-les avec la même justice que nous attendons de sa munificence.

Ces réflexions ne sont humiliantes que pour la vanité : elles ne nous abaissent point au rang où nous plaçons les animaux ; mais elles les rapprochent du nôtre. N'avons-nous pas la même origine, le même auteur ? et le plus vil insecte n'est-il pas également sous sa protection et sous les décrets de sa sagesse comme le premier monarque ? Tu souffres, malheureux atome ; mais un Dieu veille sur toi. — Ta vie, qui paraît un don funeste, ne peut être que l'effet de sa bonté : au moment où ma respiration t'engloutit, tu es également sous les lois de sa justice : elle n'a pu t'arracher au néant, si ce néant valait mieux que l'existence. Celui qui, dans ton inconcevable petitesse que l'œil simple ne peut apercevoir, forma des membres, des os, des chairs, des fluides, des muscles, des tendons et des fibres ; celui qui fit circuler ce sang si délié, ces esprits si subtils ; celui qui te doua de passions, d'intelligence et d'organes si délicats ; celui enfin qui fit tant de merveilles, où le philosophe s'étonne, où le savoir échoue, et où l'imagination se perd.... non, il ne déploya pas en vain sa sagesse et sa puissance ! Tu joues ton rôle dans l'harmonie universelle, et entre la place que [illegible] occupes et celle de l'homme qu'il croit si élev[illegible] la disproportion relative au tout n'est pas si gr[illegible] — Oui, réjouis-toi, si tu souffres quoique [illegible] cent, ta douleur était sûr[illegible] perfection progressive de l'[illegible]

ta propre existence : chacun de tes maux actuels est un engagement sacré, que le meilleur des êtres vient de contracter avec toi de t'en dédommager sous un ordre futur. — Cette conjecture n'a rien d'opposé à la religion, à moins que ce ne fût une hérésie de supposer le Créateur aussi juste qu'il peut l'être, et d'étendre ses bienfaits aussi loin que la nature le comporte.

Il est remarquable que la plupart des preuves philosophiques de la spiritualité de notre ame, et même de son immortalité, s'emploient au même degré d'évidence pour prouver celle des animaux. Que ceux qui les connaissent en fassent l'application ; ils en trouveront les motifs et les conséquences à peu près uniformes. — A l'égard de la spiritualité, si nous désignons sous ce titre les perfections qui ne se rapportent à aucun organe connu, et qui paraissent indépendantes de la simple matière, nous en voyons à chaque instant chez eux des indices les moins équivoques : et, sans les chercher au loin, mon barbet peut en fournir l'exemple.

Je m'habille, il en connaît les suites ; il quitte son coussin, se place vis-à-vis de moi, suit tous mes gestes. Je vais sortir. Viendra-t-il ? restera-t-il ? Quelle incertitude ! quelle impatience ! Je prends mon épée et mon chapeau : son œil immobile se fixe étincelant sur le mien. Je le laisse en suspens, et il tremble. Un mot le ranime : *allons*, lui dis-je,

et il part comme un éclair, lèche tout ce qu'il rencontre, et jappe sa joie à tous. Mais si je l'ai affligé par un refus, il se traîne à pas lents dans un coin; il boude, dissimule son amitié, et joue l'indifférence. — Je sors, je le guette en secret : à peine ai-je fermé la porte, qu'il vient écouter si je ne reviens pas. — Il saute sur la fenêtre, observe ce qui se passe au-dehors, et retourne avec tristesse s'asseoir près d'un habit, qu'il lèche en gémissant. — Mais il a cru entendre ma voix :... Il ressaute,.. il frémit, il doute;... mais, oui, oui, c'est son maître, son cher maître. — Quels transports! quelle émotion! il accourt, il va, il revient, tourne, flatte, crie, apporte la pantoufle, fait la révérence, ou veut donner la patte : il ne sait comment se faire remarquer, comment témoigner sa joie; ses gestes sont convulsifs, tous ses sons passionnés. — Dites-moi, cartésiens modernes, à quelles combinaisons de matière et de mouvement se rapporte tout cela? quels sont les ressorts d'une machine qui se monte suivant les circonstances, et s'exprime avec autant de force et de délicatesse? Si Zonzon n'était pas intelligent, s'il n'était pas fidèle, oserais-je, inconnu, à trois cents lieues de ma patrie, sans connaissance sur ce qui m'environne, lui confier ma vie au coin de ce bois solitaire? Je vais, sans crainte, m'endormir sous cette ombre. Zonzon m'éveillera, m'appellera, me défendra jusqu'à ce que, réveillé, je puisse me dé-

fendre moi-même. — Zonzon, cher Zonzon! camarade de mes fatigues et de mes dangers, témoin de mes peines et de ma constance, puissent les races futures répéter avec ton épitaphe : *Il fut fidèle à son maître lorsque son amante le trahissait, ses amis l'oubliaient, ses protecteurs l'opprimaient.*

VERTUS SOCIALES.

Toute vertu est proprement sociale, parce que toutes contribuent au bonheur de la société; mais on désigne plus particulièrement sous ce titre les qualités aimables qui, dans la vie ordinaire, font goûter, rechercher et préférer notre commerce. — Les principales sont, *complaisance*, *douceur*, *esprit*, *discrétion*, *indulgence*, *amitié*, *modestie*, *talens*, *décence*.

On nous juge plus communément sur ces qualités de second ordre que d'après les plus essentielles. Chacun s'entend plus ou moins en politesse ou en agrémens; au lieu que pour apprécier une grande ame, il faut avoir soi-même l'ame grande; pour en saisir les procédés, il faut en connaître les sentimens, comme pour prononcer sur ses lumières, il faut être soi-même très-éclairé. — Le vulgaire compare plus par les sens que par l'intelligence: on lui en impose autant par l'air, la démarche, le ton, les formes, les manières, que par les actions les plus sages.

Si les hommes qui se croient les plus conséquens, recherchaient avec impartialité la valeur des titres de ceux qu'ils préfèrent; s'ils examinaient par quelles voies ils acquirent leur bienveillance, pendant que d'autres, également empressés de leur plaire,

n'ont obtenu que froideur et dégoût; ils trouveraient, pour l'ordinaire, que leurs vertus les plus solides y contribuèrent moins que quelques agrémens superficiels. Mais il est possible de réunir les deux; et les premières donnent plus de prix aux seconds. Ne négligeons point de nous emparer de nos alentours par les mêmes moyens qui réussissent auprès de nous. Il ne suffit pas d'être estimé, il faut encore être aimé : le cœur a ses besoins comme la raison; et l'approbation personnelle la mieux fondée, demande quelquefois à être soutenue par celle des autres.

Les plaisirs les plus naturels à l'homme sont ceux de la société : il ne fut point fait pour la solitude, quoiqu'elles se prêtent mutuellement des charmes que chacune ne pourrait offrir séparément. — Une grande partie de notre bonheur dépend des sentimens que nous faisons naître chez les personnes avec lesquelles le sort nous lie. — Tout ce qu'on dit, tout ce qu'on fait, produit sur elles des impressions agréables, qui les disposent à nous aimer, ou des impressions pénibles, qui les portent à nous haïr : il est rare qu'il y en ait de complètement indifférentes, et il n'est sans doute pas à hésiter entre plaire ou rebuter, entre vivre dans les douceurs de l'amitié, de l'enjouement, de la bienveillance, ou languir dans les humiliations du dégoût, des refus et de la nullité. — Une loi fondamentale de tout cercle ou liaison particulière, est tacitement celle-

ci : *Si vous apportez quelque chose en commun, vous serez quelque chose avec nous : si vous n'apportez rien, vous ne signifierez rien.*

Il est des personnes qui, avec des vertus distinguées, sont réellement insociables. — On respecte leurs principes, on admire leurs talens, et l'on redoute leur présence : on les approche avec embarras, on leur parle avec timidité, et on les quitte avec humeur. Elles sont toujours à l'affût des soupçons, des regrets, des plaintes ; elles les arrachent avec subtilité des choses qui en sont le moins susceptibles : leur commerce est hérissé de bizarreries, de difficultés, ou de petites délicatesses fatigantes. — Si un mot a deux sens, un fait plusieurs faces, elles saisissent de fondation les moins favorables. Leur sensibilité excessive, qu'elles vantent sans cesse, sans réfléchir qu'elle se concentre presqu'en entier sur elles-mêmes, se croit toujours blessée lorsqu'elle blesse les autres, ou, exagérant l'idée de l'offense, fait couler leur vie dans la colère, les brouilleries, les explications et les raccommodemens. — Peu d'accord dans leur manière de voir, elles blâment aujourd'hui ce qu'elles louaient hier, et demain l'approuveront de nouveau. Elles s'attachent à mortifier votre amour-propre, n'effleurent que légèrement vos bonnes qualités, s'appesantissent sur vos défauts, s'efforcent à vous en trouver, et triomphent lorsqu'elles en ont découvert. — Elles ne considèrent comme leurs vrais

amis que ceux qui s'abaissent jusqu'aux plus viles complaisances : elles prétendent tout obtenir sans jamais rien accorder, et s'étonnent de n'être pas aimées lorsqu'elles ne font rien pour s'en rendre dignes. Incapables de soutenir la moindre contradiction, elles contredisent sans cesse, prennent plaisir à vous accuser, à vous convaincre. Ne répondez-vous pas ? c'est les confirmer dans l'opinion de vos torts : répondez-vous ? c'est pire encore, et l'opposition la plus modérée se titre d'insolence, de témérité et d'outrage impardonnable. — Quelquefois elles avouent leurs torts ; mais ce n'est point pour s'en corriger, c'est seulement un caprice de plus, ou une ruse pour donner moins de prise aux reproches des autres. — Enfin, un instant d'oubli ou d'inconséquence détruira auprès d'elles les fruits de dix ans d'amitié ou de services rendus. Heureux si la haine qui suivra n'est point proportionnelle à la vivacité des sentimens antérieurs ! — Que faire avec des gens de ce caractère, malgré leurs talens, leurs vertus ? *Les aimer, les plaindre et les fuir.*

D'un autre côté, la douceur, les égards, la politesse, captivent et entraînent jusqu'aux ames les plus grossières. — Comment refuser notre affection à celui qui paraît nous avoir donné la sienne, qui s'étudie en secret à nous flatter, nous prévenir et ménager notre amour-propre ? qui seconde nos peines, adoucit l'éclat de sa supériorité, cède avec grace à nos petites prétentions, nous ramène aux

objets qui peuvent nous intéresser, démêle nos bonnes qualités, leur fournit l'occasion de paraître, et entre avec délicatesse dans nos sentimens; qui prend part à nos intérêts, a de la déférence pour nos opinions, ne s'y oppose que pour les mieux faire valoir, paraît sensible aux impressions qu'il produit sur nous, semble avoir besoin de notre amitié, de notre approbation : ... enfin à celui dont l'indulgence, venant au secours de nos faiblesses, les diminue, les justifie et les pardonne.

Nombre de personnes, dans les deux genres, ne voient jamais les autres sous leurs traits les plus vrais : elles créent un nouveau monde autour d'elles, en répandant sur tout ce qui les environne une nuance de leur propre caractère. — L'esprit gai communique la joie, le mélancolique la tristesse, l'ame froide ou le défaut de rapports réciproques produit l'ennui; et telle est la promptitude de cette sympathie, que le contact électrique n'est souvent pas plus rapide que l'exemple d'un *bâillement :* communication si puissante, qu'en le désignant seulement par son nom, un auteur doit craindre de reproduire la cause par l'effet.

Il est des hommes si polis qu'ils rendent tel quiconque les approche; comme il y en a qui ne trouvent que des incivils, parce que leur humeur et leur grossièreté attirent celles de ceux avec lesquels ils commercent. Ces derniers vivent dans un tourbillon de querelles toujours renaissantes, sans

penser que leur attaque entraîne la riposte. D'autres se plaignent de la froideur et de l'insipidité générale, sans s'apercevoir que leur propre sécheresse glace l'imagination, et resserre le cœur à vingt pas.

Il en est presque ainsi de toutes les qualités morales, dont le choc, plus ou moins fort, produit nécessairement un contre-coup proportionnel à l'élasticité et au genre de celles qui le renvoient. Les ames sensibles peuvent remarquer qu'elles prennent, presque dans chaque cercle, une tournure d'esprit différente, et que, dans ce même cercle, l'éloignement d'une personne qu'on est habitué d'y voir, donne une autre nuance au ton de la soirée. Mais cela ne prouve point que les compagnies que l'on préfère soient les meilleures, ni que les mélanges les plus insipides soient composés des parties les moins précieuses. Il est commun de ne se plaire que là où l'on prime et où l'on plait; et nombre de sociétés très-maussades dans l'ensemble, offrent dans le détail les êtres les plus intéressans : on en peut comparer l'alliage à celui de l'outremer et du carmin, qui séparément sont les couleurs les plus délicates, les plus vives, mais qui, mêlées ensemble, ne donnent qu'un brun sale.

Dans chaque tableau il faut des clairs et des ombres, dans chaque société, des sots, et des gens de génie. Les belles femmes ne sont jamais moins

séduisantes que dans les cercles uniquement composés de belles femmes ; et une assemblée où il n'y aurait que des Voltaires et des Crébillons, cesserait dans peu d'avoir de l'esprit. Chez les premières, l'assurance et l'enjouement diminuent en proportion de la supériorité de leurs compagnes : chez les seconds, le génie se flétrirait sous l'obligation de s'observer soi-même, et sous la certitude de ne pouvoir que difficilement dépasser le niveau. Heureux si, chez tous les deux, la communauté de prétentions ne produisait bientôt la rivalité, l'envie et la haine !

Comme on est souvent exposé aux impertinences, il est utile de s'y préparer. La politesse prévient les mauvaises affaires, ou aide à en sortir. Un noble silence, un sourire adroit, une réponse civile, ou un mot de gaieté, coupe le passage à l'injure, et punit l'agresseur : c'est repousser le rustre par son endroit faible. La nouveauté du langage, l'impossibilité d'y répondre, le démontent et l'embarrassent au point qu'il ne sait plus quel parti prendre. « Que « pourra faire l'homme le plus violent, dit Marc-Au« rèle, si tu pousses la douceur jusqu'au bout ? »

On devrait, par orgueil, être poli : c'est forcer, en quelque façon, les autres à l'être envers nous. En général, plus les grades sont élevés, et plus on y trouve d'affabilité et d'égards ; la hauteur est plus particulière aux demi-grands ou aux parvenus, parce que leur élévation leur paraissant équivoque,

ils cherchent à suppléer par l'apparence à ce qui leur manque en réalité.

Pour traiter décemment avec ses inférieurs, on ne doit jamais perdre de vue l'égalité naturelle, ni mépriser aucune condition. Pensez qu'un savetier laborieux est plus indispensable à la société qu'un millionnaire oisif. Tout homme qui excelle dans un métier utile, quels qu'en soient les détails, mérite de la considération : et c'est peut-être par la même assiduité, par les mêmes efforts de génie, qu'on parvient à raccommoder supérieurement un vieux soulier, ou calculer le cours d'une planète.

« Envers les grands, dit Gracian, il ne faut « point s'en former une si haute idée qu'on en de- « vienne timide devant eux. Tel ne paraît homme « d'importance que jusqu'à ce qu'on traite avec « lui. Que votre crainte ne soit pas si grande que « vous en perdiez l'assurance, ni votre hardiesse si « vive que vous en perdiez le respect. » — Les grands ressemblent, à cet égard, aux femmes, qui prennent pour des sots ceux qui s'en laissent imposer par leurs airs de protection.

Il ne faut pas s'imaginer qu'envers ces dernières, une prévenance minutieuse, une circonspection extrême, un ton fade, ou un empressement excessif, soient les meilleurs moyens de réussir. Un ton mâle, franc, aisé, hardi, passionné, même un peu rude, pourvu que l'esprit le soutienne et que la délicatesse l'accompagne, leur en impose et leur

promet davantage : elles font l'éloge du premier, et se laissent subjuguer par le second. — Chaque sexe doit conserver son caractère, et si un ton grenadier dépare une femme, la fadeur ne dégrade pas moins un homme. Chaque état a aussi une bienséance qui lui est propre : les manières du militaire doivent différer de celles de l'ecclésiastique, mais une honnête assurance peut s'allier avec un ton doux et modeste.

Cette différence de procéder doit s'étendre à celle des caractères particuliers. Comme il est divers moyens de plaire et réussir, il importe de ne pas se méprendre sur les distinctions auxquelles on est propre. Le monde fourmille de gens dont le choix et l'acquis sont en contraste avec leur naturel. — Tel fut créé pour être simple, qui se tourmente pour primer. Celui-ci prend la mémoire pour du génie, et celui-là l'esprit pour du jugement. L'un, destiné à être judicieux, n'est devenu qu'un mauvais plaisant ; l'autre, fait pour être aimable, a voulu être essentiel : tel fût devenu la gloire de la *robe*, qui déshonore son corps sous l'uniforme ; tel eût fait fortune dans le négoce, qui n'est qu'un pitoyable orateur. Tous sont ridicules. parce qu'ils sont déplacés : et chacun pouvait briller dans sa sphère s'il avait pu la deviner.

On s'étonne souvent que les hommes les plus éclairés et les plus capables de grandes choses, soient si peu propres aux vertus sociales. C'est qu'il

leur manque pour l'ordinaire trois moyens essentiels : l'empressement de plaire, qui provient du respect pour l'opinion ; la flexibilité, qui est naturellement le partage de la faiblesse, et plus souvent encore l'égalité d'humeur, qui naît en partie de la dureté des fibres et de la lenteur de l'imagination. — Le degré des lumières dépend beaucoup de celui de la sensibilité, et malheureusement les personnes les plus sensibles, étant plus susceptibles de peines et de plaisirs, et les exprimant avec plus de force, elles offrent aussi plus souvent l'apparence des caprices, qui n'est en effet que le passage subit d'un sentiment à un autre. Un rien les anime, un rien les calme; elles voient dans les choses ce que vous n'avez pas su d'y mettre; vous êtes encore au milieu de la phrase qu'elles ont déjà parcouru des espaces immenses : jouets de la rapidité de leur imagination, de la délicatesse de leur santé, et d'une foule de petites circonstances qui vous échappent, leur vie n'est qu'une suite de petites émotions, souvent très-opposées, qui les ballottent de la gaieté à la tristesse, et de la fougue à l'abattement. Vous admiriez hier les graces de leur esprit, la vivacité de leurs images, la force de leur raison : aujourd'hui ils n'auront rien à dire; ils ne sont plus que langueur, distraction, misanthropie. Mais au reste, ce n'est que la forme qui a changé : ils vous voient encore sous le même point de vue; mais ils considèrent dans ce moment le chagrin

qui leur est survenu, ou quelque objet de méditation qui les occupe davantage que le désir de vous plaire.

Les personnes du premier mérite ont une politesse qui leur est particulière : leur but est moins d'être applaudies, que de faire naître chez les autres des impressions agréables : c'est une espèce de bonté, qui s'exerce en petites choses, et qui invente des attentions d'une délicatesse que tout l'esprit et l'usage du monde essaieraient vainement d'imiter.

C'est surtout dans sa famille qu'il importe d'exercer les vertus sociales. Nombre d'hommes, charmans dans la société, se négligent dans l'intérieur de la vie domestique, où ils sont froids, hargneux et insipides. On devrait cependant, par prudence autant que par justice, avoir plus d'égards pour ses parens et ses amis que pour des étrangers. — Il est vrai que leurs suffrages sont plus difficiles à conserver. Il faut être prodigieusement aimable pour le paraître à gens envers lesquels on ne peut jamais être neuf, et qui, nous suivant dans les détails les plus privés, connaissent nos défauts les plus secrets. — Comme on a dit qu'il n'est point de héros pour son valet de chambre, on pourrait dire de même qu'il en est peu pour un père, un fils, des frères, une épouse ou des connaissances intimes.

Que les faiblesses que nous observons chez nos proches ne nous inspirent pas de l'éloignement pour

eux. Soyons persuadés qu'il en est à peu près de même dans toutes les familles ; qu'il en est peu où il ne règne des rivalités, des tracasseries, des dégoûts, des oppositions de caractère et d'intérêts. — La modestie, la douceur, la complaisance, et encore plus la probité, sont les vrais conservateurs de la paix ; et le meilleur moyen d'obtenir l'affection des autres, c'est de leur donner la nôtre, d'après l'ancienne maxime qu'*amour produit amour*.

Sous quelque relation, ou dans quelque famille que le sort vous place, ne négligez les suffrages de personne. Cherchez à plaire à l'imbécile et à l'éclairé, à l'enfant et au vieillard, au maître et au valet. Les propos d'un sot influent souvent sur la manière de voir de celui qui ne l'est pas. — Vous refuse-t-on de la bienveillance? cherchez à découvrir les endroits par lesquels vous avez déplu, et, en rectifiant ce qu'ils ont de défectueux, faites-vous une douce occupation de contraindre tout ce qui vous environne à vous chérir, vous respecter : étudiez leurs faibles, attaquez-les tour à tour, et ne bornez vos conquêtes qu'après avoir tout soumis. Il faut que, jusqu'au chien et au chat, tout soit dans vos intérêts.

L'art de plaire peut se réduire en principes. L'esprit et la raison même sont une espèce de science où il entre pour l'ordinaire moins de génie que d'habitude, moins de naturel que d'acquis. — Mais les maximes générales admettent, comme l'on

sait, des exceptions dans les détails. Il n'est pas rare de déplaire par les choses les plus dignes d'estime. Jusqu'aux vices peuvent devenir une protection ; mais à ce titre, il vaut mieux la manquer que de l'obtenir. — En suivant la marche des hommes qui priment dans le monde, on remarque qu'il est des moyens bien opposés pour atteindre au même but. La fatuité peut réussir où le respect échoue, et la sottise s'élève souvent sur les ruines de la raison : la grossièreté même a ses usages en politesse, et la hauteur peut servir la bonté. Cette ame basse que vos égards porteraient à l'insolence, si vous la prévenez par la vôtre, deviendra humble, soumise, se laissera plus facilement diriger pour son propre bien, et goûtera mieux le fruit de vos bons procédés.

L'homme ordinaire, et jusques à l'habile homme, doivent prendre pour guides les préceptes généraux ; mais l'homme supérieur domine l'art, qui ne se forma que sur le modèle de ses semblables. On le voit créer la règle d'après les circonstances, et en changer avec elles : se confiant dans les ressources qu'il porte en lui-même, il s'inquiète peu de l'avenir, et ne craint pas quelquefois de donner de l'avance à ses rivaux, sûr de les rattraper au besoin. Il est rarement plus adroit que lorsqu'il paraît le plus inconséquent. — Par exemple, vous voyez quelqu'un pour la première fois ; son ton vous paraît présomptueux, ses opinions singulières, son savoir pédanterie, sa franchise dureté, sa hardiesse

impudence : vous le quittez mécontent de vous et de lui-même ; mais vous ignorez que cet homme vient de jeter les fondemens de l'ascendant qu'il prendra bientôt sur vous ;... qu'il saura détruire les impressions de sa vanité, et en laisser subsister d'autres qu'elle a fait naître : vous ignorez que sa hardiesse, même en vous blessant, vous en a imposé, et que les brusqueries, ou les dures vérités, rendront par la suite ses éloges plus flatteurs, ses complaisances plus douces, sa bonté plus touchante. — Quel dommage ! direz-vous. — Mais, sans ce dommage-là il n'eût été à vos yeux qu'un homme ordinaire. — Le grand art de l'art c'est de cacher l'art (1).

(1) Les gens les plus fins disent quelquefois des absurdités, sans y croire eux-mêmes, ni chercher à en persuader les autres ; mais seulement pour voir l'effet qu'elles produisent sur eux. C'est un piége adroit pour pénétrer leurs intentions, parce qu'on se défie moins d'une inconséquence apparente que d'un propos réfléchi.

❁

DE LA CONVERSATION.

L'art de plaire en parlant est d'un usage continuel. C'est peut-être dans la philosophie qu'il faut en chercher les grands secrets ; et qui n'a pas la force d'en suivre les principes, devrait, du moins par amour-propre, se les rendre familiers. Ils sont les vrais ornemens du discours, comme les premiers guides de la raison. Aucune idée, grande ou noble, qui ne s'appuie sur cette base; presque chaque phrase qu'on prononce est un jugement indirect, dont la justesse et l'à-propos décident la valeur. Sans la science d'apprécier les objets, on fait de fausses applications de ses talens, et leur usage peut devenir plus dangereux qu'utile.

Rien ne donne à la conversation des agrémens plus solides que les traits qui partent d'une bonté éclairée. L'esprit le plus brillant n'obtient qu'une stérile admiration, que l'envie et une secrète malveillance accompagnent, au lieu que les qualités du cœur remportent le doux prix de l'amitié et de l'estime.

Quelque vivacité d'imagination que l'on ait, la bonne plaisanterie ne roule que dans un cercle étroit, dont le retour perd son piquant. Mais les traits d'élévation, de candeur et de noblesse, sont comme les bons procédés, toujours neufs et intéressans. —

Les personnes qui n'ont que de l'esprit, sont des connaissances agréables pour quelques jours ; les personnes à sentiment font des liaisons précieuses pour toute la vie.

La manière dont on dit les choses est presque aussi importante que les choses mêmes.—Pour un homme de sens, qui sait apprécier le réel de vos pensées, il en est vingt autres qui vous jugent encore plus sur le style et le ton dont vous les présentez. L'attitude, le geste, le regard, le son de voix, contribuent aussi beaucoup à la persuasion, et ne sont point à négliger. Chacun ne peut pas avoir des graces ; mais on peut y suppléer en partie par un extérieur qui est toujours en place : c'est le ton doux, assuré et tranquille. Il faut aussi y joindre l'apparence de la plus grande attention à ce que les autres font ou disent : cela donne un air d'observation et de sensibilité qui les prévient en notre faveur et flatte leur amour-propre.

Les discours, comme les actions, devraient s'accompagner d'un air libre, aisé, simple, franc, sincère : il faut que chaque mouvement semble partir du cœur, et non que le corps semble diriger l'ame. On doit tâcher d'y joindre une certaine aménité et un tact de bienséance, qui ne s'acquièrent que dans le commerce des gens polis, et plus particulièrement dans celui des femmes. — C'est peut-être aux égards, aux respects que les Français leur accordent, qu'ils doivent la réputation

méritée d'être le peuple de l'Europe le plus sociable. Ils ont pris dans la fréquentation familière des deux sexes, modérément réprimée par la décence, leur civilité, l'enjouement, les graces, la vivacité, la délicatesse, le goût, la complaisance, jointes à cette fleur de galanterie et de tact qui les distinguent si avantageusement : mais peut-être qu'ils y prirent aussi les défauts que les autres nations leur reprochent, avec quelque apparence de justice; comme vanité, inconséquence, frivolité, et surtout cet esprit de minutie et de légèreté, qui leur fait immoler le solide au brillant, l'utile à l'agréable, la raison à l'esprit, l'avenir au moment; et qui, par une suite de ce même caractère, met tant de fougue dans le début de leurs entreprises, tant d'insouciance dans les poursuites de longs cours, ou les fait passer rapidement d'un extrême à l'autre.

Malgré cette inconstance, nulle nation n'est peut-être plus capable de grandes choses, ou du moins nul peuple ne peut être gouverné par des motifs plus généreux; parce qu'il n'en est point dont l'imagination soit plus inflammable, le génie plus actif; point de plus sensible à l'esprit, à l'honneur, point de plus porté au dévouement et à la reconnaissance envers ses chefs. — *Français, Français!* répétait souvent Frédéric, *que ne suis-je votre roi!*

Mais par quelle fatalité la nation la plus aimable

est-elle la moins aimée de ses voisins (1)? J'ai si souvent dans mes voyages été pris pour Français, et si souvent souffert de cette méprise, que j'aurais presque le droit de traiter cet article avec un peu d'humeur. C'est cependant moins par ressentiment sur l'effet que pour me récrier sur l'injustice de la cause, que j'entre ici dans quelques détails. (*On a cru convenable de les supprimer dans cette réimpression.*). . . . .

. . . .

(1) Cette grande question, dit le dernier éditeur français, serait plus facile à résoudre actuellement qu'autrefois; mais je me borne à désirer que quelques-uns de leurs principaux gouvernans puissent chercher eux-mêmes à résoudre cet important problème. Qu'ils parcourent en idée la circonférence de leurs frontières, les faits et les relations politiques de tant de peuples agités, angoissés, bouleversés, et par qui? pourquoi? comment? Qu'ils comparent leur état passé au présent, les premiers mobiles aux suivans, les suivans à l'issue : qu'ils se demandent enfin avec impartialité quels sont nos titres à l'estime, à l'attachement, à la reconnaissance? Si dans cet examen ils trouvaient des plaignans fondés, qu'ils se persuadent aussi qu'il est de la dignité nationale de contribuer à réparer, à diminuer ses torts; si ce n'est par bonté, par justice, ces premiers attributs de vraie grandeur, que ce soit du moins par sage politique. Nul peuple n'est assez faible pour ne pouvoir nuire, lors même qu'il ne peut servir; nulle nation n'est assez puissante pour maîtriser ou braver l'opinion; et dans ce dernier cas elle négligerait un des plus beaux lauriers de sa gloire, un des plus vrais moyens de son influence.

C'est par ces épithètes odieuses, ces sarcasmes outrés, que les Anglais et autres se compromettent, et nourrissent, peut-être par politique, la haine envers des voisins dont ils sont si bien reçus, et qui, dans leurs rivalités les plus irritantes, s'honorent par les égards et la considération dont ils les accompagnent. La littérature britannique s'est aussi avilie par ces ignobles pasquinades; elle a peu d'auteurs, jusqu'à l'honnête Addisson même, qui aient pu résister au désir de plaire par ces faux ridicules, et à flatter cette présomption nationale, qui, du haut de sa grandeur, jette un œil de pitié sur tous les autres peuples, et fait que les étrangers ne sont guère mieux vus à Londres que les Juifs ailleurs.

Le rang que les Anglais occupent dans l'échelle d'estime, quoique équitable à plusieurs égards, comme énergie, patriotisme, exemption de préjugés, paraît cependant dans l'ensemble au-dessus de la distance réelle. — Plusieurs causes doivent y avoir contribué. — D'abord l'éclat de leur liberté, qui resplendit au loin, et dont les abus ne se font sentir que de près. L'original est le sublime de leurs productions littéraires, qui provient moins de la supériorité morale, que de cette hardiesse de génie qu'inspire naturellement le droit de tout dire, tout imprimer, et presque tout faire; mais qui met la réputation de chaque individu, de chaque corps, à la merci de chaque calomniateur.

— L'étendue de leur commerce, qui pourra difficilement se soutenir, et leur opulence précaire, qui menace, par l'augmentation des dettes, la surcharge d'impôts, la diminution des ressources et la prodigué administration des finances, de recevoir dans peu quelque tache, ou de subir une révolution. — La cherté excessive des denrées, qui, étant à peu près en proportion de 4 à 10 avec le courant des prix du reste de l'Europe, fait que, lorsque l'étranger y fait une fortune indéterminée de 40, elle en vaut 100 à son retour dans sa patrie. Cette cherté a aussi contribué à la réputation de libéralité que leurs voyageurs ont acquise, parce que le prix de l'argent n'étant que représentatif, ils sont habitués à n'attacher pas plus de valeur à un scheling que nous à quelques sous. — Leurs défauts mêmes ont contribué à cette estime générale; c'est le bourru du commun peuple, et le manque de vertus sociales; c'est la difficulté de leur langue, dont l'inflexion se prête difficilement à en apprendre d'autres; c'est l'excès de présomption et de licence nationale; c'est enfin le particulier de leurs mœurs; de leur genre de vie et de leurs alimens. — On ne comprend pas d'abord quelle influence cela peut avoir; mais elle est des plus directes, en ce que cela rend le peuple anglais presque incapable de se plaire ou de réussir chez aucun autre peuple, et que sa raideur ne pouvant se plier sous d'autres usages, il ne peut

en supporter la différence et encore moins la contrainte : aussi n'en voit-on que bien peu qui s'établissent ailleurs. — Ils n'envoient chez l'étranger que l'élite de leur nation, gens de naissance ou de fortune, qui voyagent pour voir ou se former; au lieu que la France ne jette en grande partie dans l'étranger que son rebut, gens souvent flétris, ou du moins sans ressources, sans considération chez eux, qui par là même vont chercher fortune ailleurs; et c'est par ces deux extrêmes que nous comparons.

La nation allemande, qui s'élève de plus en plus, sans égaler les Anglais dans leur réputation d'estime, ni les Français dans celle d'amabilité, est cependant celle qu'on aime le plus généralement; sa bonhomie, sa loyauté, sa bravoure, son savoir et dans peu ses lumières, lui assignent un rang d'autant plus respectable que les bigarrures de ses gouvernemens, dont plusieurs sont très-despotiques, n'ont pu parvenir à la dégrader. On la respecte en Hongrie, on l'imite en Pologne, on la loue en Danemarck, on ne la hait pas en Hollande, on la méprise moins en Angleterre, on l'aime en Suisse. En France, on l'appelle *lourde*, mais brave et honnête; en Espagne, on la croit presque chrétienne; en Italie, on s'y fierait si l'on pouvait s'y fier à soi-même : enfin, d'un bout de l'Europe à l'autre, le titre d'Allemand en est un de prévention favorable; ce qui prouve en grand ce que

nous avons dit ci-dessus [illegible]
l'emportent à la [illegible]
est à souhaiter que [illegible]
tinctif, ils ne [illegible]
dernier ; [illegible]
posés, par les [illegible]
dans presque [illegible]
térature, depuis [illegible]
doivent [illegible]
tion, tant dans [illegible]
politique. — [illegible]
Allemagne [illegible]
l'Europe ; et [illegible]
une foule d'[illegible]
égale, elle a [illegible]
ne le cèdent [illegible]
peuple ne peut [illegible]
dition et [illegible]
lavoro di [illegible]
mage que [illegible]
asservi à la [illegible]
dire, au [illegible]
scolastiques [illegible]
la connaissance [illegible]
recte. La [illegible]
fets d'erreur [illegible]
manœuvres [illegible]
dont l'objet [illegible]
ment la [illegible]

devrait inscrire en lettres d'or sur chaque porte d'université : *Le vrai savoir n'est qu'en proportion de ce qu'il contribue au bonheur public.* Tout autre n'est que vain étalage et pédantisme.

Il est rare qu'une réputation nationale n'aït quelques fondemens solides, et ne soit le résultat d'une multitude de faits rassemblés, comparés et pesés à la longue par l'expérience. Chaque individu devrait s'attacher à connaître cette réputation pour corriger dans son personnel ce qu'elle a de défectueux : chaque gouvernement devrait en réfléchir profondément les causes. Cette haine ou ce mépris des peuples voisins, lors même qu'ils ne résident que dans les classes inférieures, n'en ont pas moins une influence directe sur la prospérité des pays de frontières, sur les ressources de nombre de particuliers, et les rapports politiques en général. — Il serait aussi bien digne des gens de lettres de remonter à la source de ces différens degrés d'estime nationale, d'assigner les causes d'infériorité, et d'en indiquer les remèdes ; mais pour cela il faut qu'ils commencent eux-mêmes par secouer le préjugé national, et qu'ils aient le courage d'être vrais au risque d'offenser. — Je vais joindre l'exemple au précepte, et tout en rendant hommage aux vertus de mes compatriotes, que personne ne respecte plus que moi, j'ose leur rappeler que les imperfections dominantes dont les autres nations nous accusent sont la rusticité, l'avarice et l'ignorance.

La première est le manque des vertus sociales, d'une certaine culture d'esprit, aménité de mœurs, désintéressement de vues, délicatesse de tact et de procédés, élévation de sentimens et de lumières, qui se comprennent mieux qu'ils ne se définissent, et dont les avantages, tant pour la vie privée que publique, ne se remplacent par aucun autre. Un Suisse qui a vécu dans l'étranger, et ne connaît ni la sublime énergie de l'Anglais, ni la noble amabilité française, ni la mâle dignité allemande, ne peut comprendre sur quoi cette imputation de grossièreté se fonde; il pense que parce que, au lieu de la bonhomie et de la simplicité de nos ancêtres, nous commençons à finasser, à ricaner, à suivre follement les modes et le luxe de nos voisins, et que nous faisons dans nos capitales aristocratiques plus de révérences et de visites qu'ailleurs; il pense que nous sommes aussi souverainement polis : il envisage comme le comble de l'urbanité et du raffinement, le pédantesque cérémonial, les tripotages subalternes, et la timide circonspection de notre politique intérieure, à travers laquelle (au lieu du besoin de servir, de sentir, de plaire et d'obliger) percent gauchement un froid intérêt personnel, l'envie républicaine et la dépendance réciproque. — A l'égard de l'avarice ou de cette cupidité qui n'évalue les objets qu'en proportion du lucre, et qui subordonne la gloire à l'intérêt, elle dégrade peu à peu le sentiment, amène la cor-

ruption, et fait que l'homme en place, au lieu d'avoir le bien public pour but, ne tend que vers les charges lucratives. *Point d'argent, point de Suisse*, est une maxime triviale, dont il ne faut cependant pas chercher bien loin la raison suffisante et les suites malheureuses. — La lenteur et le rétréci de nos conceptions n'ont guère moins passé en proverbe, et lorsqu'on produit quelque lourdaud sur le théâtre, c'est communément un Suisse qu'on décore de cette fonction. On connaît aussi cette foule d'historiettes, tant vraies que fausses, où l'on nous fait toujours dire ou faire quelque ineptie. — Sans être aussi lourds, aussi matériels et ignorans que notre réputation nous représente, nous le sommes cependant beaucoup plus que notre amour-propre ne l'imagine, même assez pour jeter souvent du ridicule sur les lumières que nous n'avons pas. On possède assez communément dans nos classes supérieures un savoir de petits détails et de circonstances locales, qui consiste plus dans la connaissance de ce que les prédécesseurs ont fait, que de ce qu'ils devaient faire, et dont l'usage ne s'étendant pas au-delà du district de la métropole, font d'un homme très-instruit chez lui, un homme assez borné quelques pas plus loin, parce que sa capacité restreinte aux notions reçues, et n'embrassant que quelques lieues d'étendue, ignore ces principes généraux qui s'appliquent à tous les temps et à tous les lieux.

A quoi sert la science ? ose-t-on demander quelquefois. Elle sert à soumettre le préjugé à la raison, le fanatisme à la justice ; à connaître les hommes et à les diriger ; à élever l'ame aux grandes choses, et à subordonner les petits intérêts de l'avarice et de l'ambition à ceux du patriotisme et de la générosité ; elle apprend à comparer les usages et les opinions établies, ou celles à introduire, avec les opinions des hommes les plus illustres et les usages des nations les plus éclairées ; elle donne, par la connaissance des siècles passés, des directions pour l'avenir ; elle simplifie et facilite tous les grands objets d'administration publique, et marche hardiment vers le but que l'ignorance cherche timidement ; elle prévient ce chaos dangereux de parties discordantes, en partant toujours de principes fondamenteaux, d'où les conséquences de détails découlent avec facilité, et se rapportent vers un centre commun : elle épargne dans les affaires un temps précieux, ne traite pas chaque bagatelle avec importance, et n'oblige point de discuter longuement des vérités qu'on ne discute plus, et qui sont reconnues comme axiomes ; enfin elle donne de la profondeur aux vues, de la noblesse dans l'exécution, et de la force d'éloquence. — Relativement au personnel, elle favorise les desseins ; ou s'ils manquent, elle console du mauvais succès, lorsqu'au tribunal de son propre cœur on peut en justifier les motifs ; elle enseigne à ne point se re-

buter par l'ingratitude, à pardonner l'injustice des hommes; et, souriant à leurs faiblesses, elle continue de les servir. Tels sont les avantages d'une vraie science, toujours inséparable de la sagesse; mais, abstraction faite de la dernière, considérez ceux d'entre vous dont vous êtes forcés de reconnaître la supériorité, remontez à sa source, questionnez-les, et s'ils sont sincères, ils vous diront que les livres furent leurs premiers guides, et que l'étude, plus que toute autre chose, les forma ce qu'ils sont. La plupart de ceux qui président parmi vous ne sont que des savans déguisés. — Un peu plus de philosophie et de savoir dans nos classes supérieures, joint à notre bonté naturelle, à ce gros bon sens, et à cette froide intrépidité qui nous caractérise, feraient de nous le premier peuple de la terre.

L'histoire littéraire de la Suisse, particulièrement celle de ce siècle, offre à la fois un contraste bien humiliant et bien honorable. C'est que, quoiqu'il soit peu de pays où les lettres trouvent moins de gloire et d'encouragement; peu où cet esprit philosophique, qui est l'ame des sciences, ait moins pénétré; peu où le cœur soit plus froid, l'imagination plus lente, il n'en est cependant point qui, en proportion d'une circonférence aussi rétrécie, ait produit autant de grands hommes. Haller, Lambert, Gessner, Tissot, Lavater, Zimmermann, Euler, sont des génies du premier

rang (1), auxquels il serait facile d'en ajouter une foule du second : on peut aussi joindre Rousseau, Bonnet, Necker et d'autres, nés chez nos alliés; mais Genève est ici une exception, étant la ville de l'Europe, où proportionnellement avec sa population, il y a le plus de lumières, et peut-être celle où il y aurait le plus de vigueur morale, si l'esprit mercantile, le luxe et la faiblesse qui les accompagnent n'en réprimaient l'essor, et si l'abus de la philosophie, joint au relâchement de certains principes politiques, d'une part, et peut-être l'excès de prétentions de l'autre, n'y fomentaient l'égoïsme, la discorde, et n'y détruisaient la confiance réciproque. Au reste, il est possible que ce soit à ces mêmes dissensions que Genève est redevable de sa supériorité. Quoi de plus propre à exercer toutes les facultés pensantes, que ce choc continuel d'opinions et d'intérêts contraires, ce contraste d'amour et de haine, d'espoir et de crainte, d'attendrissement et d'inquiétude; enfin, cette obligation de s'occuper habituellement des grands objets de patriotisme, de liberté, et de bonheur public? — L'histoire nous prouve que les hommes ne se

(1) Il faut cependant observer que la plupart des génies de la Suisse se développèrent dans l'étranger. Il y a une certaine dureté d'organisation et âpreté de climat qui semblent mettre des entraves à la pensée. Dans le pays où l'on digère vite, on pense lentement, et la délicatesse de l'esprit semble être destructive d'une fibre forte.

développent jamais avec plus d'intelligence et d'énergie que dans les guerres civiles.

Mais tout en considérant nos défauts, rappelons-nous aussi les vertus que le consentement unanime des peuples semble accorder aux Suisses, comme la franchise, la droiture, la fidélité, la bravoure, l'esprit d'indépendance et l'activité dans le travail. Puissent nos descendans être encore dignes de la réputation de nos ancêtres à cet égard! Puissent nos contemporains ne pas perdre de vue que ce sont là les qualités qui leur sont propres, et les seules dans lesquelles ils peuvent se distinguer. — Quand ils voudront substituer le brillant au solide, le luxe à la simplicité, les airs monarchiques aux républicains, et les faux calculs d'une politique subalterne aux grandes combinaisons du courage, de la justice et du désintéressement, ils ne feront que se rendre ridicules, faibles et méprisables; au lieu que rien ne les empêche, malgré leur petitesse apparente, de se rendre le peuple le plus digne de respect. — La meilleure défense que leurs divers gouvernemens puissent se ménager, c'est, outre l'union mutuelle, de gouverner avec tant de douceur et d'équité que, sous aucune autre puissance, le sujet ne puisse espérer plus d'avantages; que tout prince ambitieux rougisse d'attaquer le bonheur d'un peuple, qui, tenant le premier rang entre les félicités publiques, semble leur servir de modèle, et que tout prince généreux croie sa gloire

intéressée à ne pas leur refuser son secours. En grand comme en petit, l'estime devient à la longue une des meilleures protections.

Mais, par quel écart de conversation vais-je m'engager dans un épisode aussi étranger à mon sujet? C'était de l'*art de plaire en parlant* que nous voulions traiter : peut-être aurait-il mieux valu s'y tenir ; du moins il est assez probable que j'offre ici l'exemple d'un moyen directement opposé à ce but..... Revenons.

SUITE.

Une des maladresses les plus communes dans la conversation, est celle de vouloir toujours primer. « —L'esprit (disait Bacon, souvent répété et peu « suivi) consiste bien moins à en montrer beaucoup « qu'à en faire trouver aux autres : qui sort de « votre entretien content de soi, l'est de vous par- « faitement. Les hommes n'aiment point à vous « admirer ; ils veulent l'être ; ils cherchent moins « à être instruits et même réjouis, qu'à être gou- « tés et applaudis. — Cet empressement (dit aussi « Moncrif) qui cherche à faire valoir son mérite, « sans aucun égard à celui des autres, cet étalage « hasardé de son esprit et de ses talens, les discré- « ditent, quelque distingués qu'ils puissent être, « parce qu'il met à découvert l'excès de bonne opi- « nion qu'on a de soi-même, et l'intention de s'ar- « roger une espèce de supériorité... »

L'histoire nous apprend que les Éphésiens bannirent un de leurs princes, avec cette sentence : *Ne laissons personne entre nous aspirer à plus d'excellence que ses frères : que quiconque y prétend, s'en aille dans une autre ville, et vive sous d'autres mœurs*. Cette manière de voir est clandestinement la devise de la plupart des sociétés particulières.

La maxime qui prescrit une retenue trop sévère à cet égard, quoique assez sûre en général, l'est cependant moins dans les détails qu'on ne paraît le reconnaître : il est nombre de gens à qui il faut donner le ton sur ce qu'ils doivent penser de nous, et exagérer un peu la confiance que nous avons dans notre propre mérite; car tout en nous jugeant très-avantageux, ils prendront cependant, sans le savoir, une plus haute opinion de notre capacité, que si nous avions toujours observé la plus grande modestie, qui ne nous plait, à la rigueur, que par l'image d'infériorité qu'elle semble nous offrir chez les autres.

Un des malheurs attachés à l'homme éclairé, c'est de paraître toujours vouloir briller. Les sujets de conversation qui lui sont les plus habituels, semblent abstraits ou recherchés aux yeux de l'intelligence commune; au lieu que l'homme médiocre, lors même qu'il s'exalte, paraît se borner au simple, parce qu'on ne s'imagine pas que de telles trivialités puissent être dites avec prétention; comme il ne pense pas qu'il vous en coûte moins d'efforts pour dire de jolies ou de bonnes choses, qu'il n'en coûte à lui pour en dire de plates ou de mauvaises. Vous parlez toujours science, disait une femme à un homme éclairé..... Hélas, Madame, répondit-il, je ne parle que raison, mais ce langage ne vous est peut-être pas familier.

Un art plus difficile que l'esprit même est celui

d'adapter ses discours aux divers tons des sociétés. Ce qui est licencieux dans l'une, est pédantesque dans l'autre ; ce qui anime ici, est ennuyant ailleurs; et les allusions délicates à des faits inconnus, ou à des sentimens au-dessus du vulgaire ne sont plus qu'obscurité, fadeur, impertinence, auprès des gens qui ne vous comprennent pas, ou qui prendront au sérieux ce que vous direz par ironie.

On doit éviter, pour l'ordinaire, le ton tranchant et décisif, parce qu'il révolte l'orgueil d'autrui. *Peut-être* et *il semble* sont les deux mots les plus philosophiques de chaque langue, comme ils en sont aussi les plus modestes. — En proposant vos idées comme de simples conjectures, elles seront mieux goûtées, si elles sont bonnes, et plus facilement pardonnées, si on les trouve mauvaises. —En général, quoi qu'on dise, il est difficile, dans la grande variété d'opinions, de ne pas heurter celles de nombre de personnes qui vous accuseront d'être un esprit faux, parce que l'amour-propre exige qu'on désigne sous ce titre quiconque à l'audace de penser autrement que nous.

Chacun a sa manière de voir particulière : les plus ignorans sont les plus persuadés de l'infaillibilité de la leur, et ils sont les plus portés vers ce despotisme général qui aspire à soumettre les sentimens d'autrui à la prétendue justesse des nôtres. Cette observation, que l'expérience démontre à chaque instant, devrait nous rendre moins prompts

à la contradiction, et plus patiens à la supporter. Soyons toujours du parti le plus probable ; mais de quel droit exigerions-nous pour nos propres idées une condescendance et un respect que nous refusons si souvent à celles d'autrui ?

Lorsque nos discours ne persuadent pas, c'est par les obstacles suivans : ou nos opinions sont fausses, ou nous manquons de l'éloquence qui les place sous leur vrai jour, ou l'auditeur est privé des facultés qui pourraient les saisir. Les deux premiers torts sont les nôtres, le troisième ne mérite qu'indulgence : s'en irriter c'est trouver mauvais qu'un aveugle ne voie pas, qu'un boiteux chancelle, ou qu'un sourd n'entende point. *N'avais-je pas raison?* demandait un homme qui venait de contredire une absurdité avec beaucoup de chaleur. Non, lui répondit-on, vous aviez tort, parce que vous avez oublié que votre adversaire n'était qu'un sot, et que vous en exigiez autant que s'il avait de l'esprit.

Ne défendons jamais nos sentimens, quelque justes qu'ils nous paraissent, avec une raideur révoltante. Un peu de déférence nous attirera l'estime que l'opiniâtreté eût éloignée. Céder à celui qui a tort, c'est prouver sa supériorité d'intelligence, et ne pas céder à qui a raison, démontre sa faiblesse. Ceci ne concerne que les choses peu signifiantes. Il est des occasions où la probité ordonne qu'on résiste : mais alors même il faut redoubler d'égards dans l'expression, et même y joindre la

délicatesse de donner à sa voix un ton plus bas.

La contradiction, lorsqu'elle est adoucie par la civilité, est quelquefois une finesse pour animer une compagnie languissante : elle est aussi un moyen de pénétrer ce qu'on vous cache, parce qu'un homme découvre dans l'émotion ce qu'il ne laisserait pas échapper de sang-froid.

Parler rarement de soi-même est une circonspection qui ressemble à la modestie. En dit-on des choses communes, on ennuie, ou bien on ne le croit pas; en dit-on du mal, on l'exagère. — Cette maxime assez généralement reçue convient sans doute à une vie de courtisan, où l'on est entouré de rivaux, toujours prêts à extraire du poison de nos discours, et à verser dans le public les impressions qui peuvent affaiblir la concurrence. Mais cette insipide contrainte répand sur la vie privée une froideur et une sécheresse dégoûtantes.

Ce *soi* est finalement l'objet qu'on connaît le mieux, et malgré tout le déguisement possible, c'est celui qui nous intéresse le plus. — Qu'un homme ordinaire veuille faire l'aimable, ou ne parler qu'en maximes générales, l'homme éclairé qui l'écoute s'endort et perd l'attention; mais qu'il parle de lui-même, il se ranime et écoute avec intérêt, certain qu'il va s'instruire, en comparant une nouvelle nuance dans la multitude de celle des lumières et des sentimens. — Parlez peu de vous-même, la prudence y consent; mais elle prescrit de se défier

de celui qui n'en parle jamais : c'est plutôt l'indice d'un homme qui craint d'être pénétré, ou qui vous estime peu, que celui de la modestie, de la circonspection et de la politesse. C'est dans l'âge de la candeur, de l'innocence et de la bonté, qu'on est le plus ouvert sur ses propres affaires : on sent le besoin d'aimer, de se communiquer, de se répandre : on chérit jusqu'au fantôme de l'amitié et de la confiance. — La réserve ordinaire aux vieillards est plus l'effet de la faiblesse, du dessèchement et de la misanthropie, que celui de la prudence.

Si l'on considère en grand, on voit que les nations les plus dissimulées sont les plus lâches, les plus cruelles, et les plus fourbes ; et que celles dont les individus sont les plus portés à s'épancher sur leurs propres intérêts, sont les plus sociables et les plus honnêtes. — En tout pays, la classe d'hommes où l'on trouve le plus grand nombre de caractères francs, ouverts, bavards même, est celle où il y a le plus de courage, de noblesse et de sûreté ; ou autrement le militaire.

L'exagération, si commune dans notre style, est le propre d'un esprit faux et vain, ou qui, par faiblesse, sacrifie le vrai à l'usité. — C'est un ridicule du monde poli, où, pour se distinguer encore plus du vulgaire par la langue, on outre les expressions, on altère les faits. Il est d'usage chez les femmes et les jeunes gens, de parler toujours au superlatif, et lorsqu'ils ne peuvent mettre de la force dans les

choses, ils la mettent dans les mots. — Tout est adorable ou détestable : un rien les charme, les ravit ; un rien les excède ou les met au désespoir ; et pour les grands sentimens, il ne restent plus d'expressions que celles de la simplicité. — On devrait s'habituer à dépeindre ce qu'on voit, ce qu'on sent, avec exactitude : cela donne un air de justesse et de conséquence.

Comme chacun ne peut avoir du génie, des lumières, du goût, de la vivacité, de la finesse, et les autres qualités qui forment l'esprit de la conversation, on peut y suppléer par divers moyens. — La franchise en est un : celui qui dit tout ce qu'il pense, ou du moins qui pense ce qu'il dit, offre une originalité piquante ; mais on devrait l'arrêter aux bornes de la dureté et de l'imprudence. — L'honnêteté des sentimens n'est, par malheur, pas moins originale ; et dans un siècle où la mode réduit la faiblesse et l'égoïsme en système, celui qui ne craint pas d'afficher des principes généreux, offre le prix de la nouveauté. — Savoir écouter est un autre supplément très-connu et peu suivi. Sans autres talens que la plus grande attention à ce qu'on nous dit, mélangée de petits applaudissemens adroits, et quelques entre-mots qui ménagent aux autres les moyens de se développer, en peut plaire avec plus de certitude qu'en disant les choses les meilleures et les plus agréables. C'est une insulte qu'on voit faire chaque jour, que d'être distrait lors-

qu'on vous parle ; ce procédé de mépris est en général plus ressenti qu'on ne pense, parce que chacun sait que c'est lui dire en d'autres termes, *rien de ce que vous dites ne peut m'intéresser.*

Encore un moyen de suppléer à la conversation, c'est l'art de se taire. Ce devrait être du moins celui de qui ne sait pas parler. — Qui garde le silence, hasarde moins, passe pour prudent, choisit l'occasion, et ce qu'il profère est mieux écouté. C'est un préjugé absurde, et des plus féconds en inepties, que de croire qu'il faille toujours parler. C'en est un autre, presque aussi ennuyeux, que de s'imaginer qu'il faille toujours être du dernier essentiel dans le discours commun. Il suffit que nos propos animent ou distraient, que notre silence n'ait point l'air de pauvreté ou de contrainte, et que celui d'autrui ne paraisse pas nous être à charge. — Un geste gracieux, un sourire équivoque, ou une légère révérence, sans les accompagner de paroles, peuvent quelquefois tenir lieu d'une réponse embarrassante ; et, sans y attacher vous-même de sens déterminé, on en supposera un qui ne vous sera pas défavorable.

DE LA COMPLAISANCE.

Un des fléaux de la société sont ces caractères bourrus, qui ne vivent que pour eux, ne veulent jamais ce que les autres veulent, et se font même une étude secrète de les contrecarrer : au lieu qu'un de ses premiers ornemens sont ces caractères doux, lians, flexibles, qui savent se prêter aux désirs des autres, et même les prévenir lorsque l'objet en est innocent. — Nous sommes souvent plus sensibles à la manière dont on décore les procédés à notre égard, que nous ne le sommes au fond de ces procédés mêmes; et entre deux hommes qui agissent parfaitement d'après les mêmes principes, l'un oblige par où l'autre offense. — Ou, pire encore, l'un plait en desservant, et l'autre irrite lorsqu'il se sacrifie pour vous. — Une légère attention, un ménagement délicat, un rien fait avec grace, ou un refus avec douceur, attirent souvent plus d'amitié et de reconnaissance que les services les plus véritables, mais rendus avec dureté, ou un extérieur de regrets.

Il ne faut pas confondre la complaisance avec cette lâche flatterie, qui, sans distinction ni des personnes ni des choses, n'a pour but que de plaire, et qui, indifférente sur les moyens, applaudit à ce qu'elle doit rejeter, et fomente les erreurs, les ridi-

cules et les vices de l'objet qu'elle encense. Malheureusement c'est la seule qui puisse réussir auprès de nombre de personnes, auxquelles il est presque impossible pour un honnête homme de plaire, parce que, pour cela, il faut en quelque sorte s'avilir, et que, d'ailleurs, ce rôle étant le plus difficile pour une ame noble, lorsqu'elle veut y descendre, c'est aussi celui qu'elle joue le plus maladroitement.—Il n'est, par exemple, pas de position qui présente un homme fier, hardi, intègre, sous un jour plus ridicule que celle où, forcé de solliciter un droit ou une grace dont son sort dépend, il sait d'avance que l'intérêt personnel seul l'accorde, que la faveur seule l'obtient, que le mérite ne peut le protéger, et que la soumission la plus complète est la première qualité requise. — De tous les hommes, le plus déplacé serait un Brutus ou un Caton, réduit au métier de courtisan, et obligé de parvenir par des visites, des courbettes et de l'intrigue. Il est probable qu'il ne serait guère mieux placé dans nos cercles les plus élégans, quoiqu'il soit possible qu'il fût très-aimable dans le tête-à-tête.

Il y a des qualités dignes d'éloges, qui, par leur essence même, semblent en exclure d'autres, et qu'il faut cependant s'efforcer de réunir : la complaisance est du nombre. La douceur, l'empressement, la flatterie, et les graces qui l'accompagnent, sont moins le partage de la force que de la faiblesse; moins celui des nations les plus courageuses

que des plus timides; moins celui du sexe dominant que du sexe subordonné. Mais lorsqu'un caractère mâle parvient à soumettre sa propre raideur, sa complaisance prend, à la longue, un extérieur de dignité, et un certain agrément dont aucune autre n'approche.

Un observateur habile peut quelquefois, dans des momens décisifs, consulter les manières de ceux qui l'environnent. Il y a beaucoup d'ames faibles et rampantes, qui ne reçoivent le mouvement que par l'impulsion des autres, et dont la politesse est toujours dans un rapport exact avec votre crédit : leur ton plus ou moius doucereux, leurs révérences plus ou moins profondes, peuvent servir de thermomètre à la faveur des grands, ou à celle du public, parce qu'elles haussent ou baissent en raison du degré de chaleur des éloges ou du blâme.

C'est en prodiguant la complaisance sur les bagatelles, qu'on acquiert le droit de se refuser aux objets essentiels lorsque la probité l'ordonne. On a sans cesse l'occasion de déférer aux vues et aux volontés des personnes auxquelles il nous importe de plaire, et l'on ne peut trop s'exercer à l'acquisition d'une qualité aussi aimable qu'utile. « C'est, « dit un auteur anglais, le plus composé, le plus « indirect et le plus élégant de tous les complimens. »

Mais en leur sacrifiant nos goûts, nous devons

respecter nos devoirs. La devise de la complaisance doit être, sur les petites choses, *tout ce qu'il vous plaira*; et sur les grandes, *tout ce que la raison permet*.

DE L'INDULGENCE.

L'indulgence est la disposition à supporter les faiblesses d'autrui et à les pardonner. Cette vertu est au premier rang des sociales ; c'est un des traits les plus caractéristiques d'une ame honnnête, secondée par une raison supérieure, qui, pénétrant le cœur humain dans ses plus secrets replis, et le monde moral dans sa marche la plus obscure, découvre que les vices sont plus souvent l'effet de l'ignorance ou des malheurs, que celui d'une méchanceté volontaire ; et que ces mêmes imperfections peuvent être des ressorts nécessaires qui mettent en branle cette machine compliquée, et maintiennent le mouvement de l'équilibre entre la multitude de ses parties.

Un malhonnête homme, quelle que soit d'ailleurs la supériorité de son génie, n'est qu'un esprit faux, qui se méprend sur ses vrais intérêts, saisit l'ombre pour la réalité, et la partie pour le tout. — C'est une ame faible, qui, n'ayant pas la force de s'élever aux grandes vues, modèle les siennes sur les erreurs de la populace, et qui, après en avoir adopté les principes, en fait des applications tout aussi peu conséquentes. — C'est un être vain et superficiel, ou une dupe, qui, pour quelques instans de jouissances incertaines, lors même que sa foi

lui persuade des peines et des récompenses futures, préfère de hasarder des milliards de siècles de bonheur, pour courir après quelque chimère. — C'est un imbécile enfin, qui, pouvant tendre vers la perfection, et ayant l'immensité devant lui, borne ses projets à quelques instans d'une durée précaire, sa capacité à des talens subalternes, et son ambition à des bagatelles, que l'importance et l'art qu'il met dans leurs poursuites ne rendent que plus ridicules encore. — On pourrait répéter bien souvent : *O Dieu ! pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* — Mais nul n'est volontiers victime de son propre choix, et qu'elle qu'en soit l'iniquité, il mérite toujours plus de compassion que de haine. Cette manière de voir est des plus importantes à la bienveillance envers les autres et au bonheur personnel. En cessant de se plaindre on devient plus tranquille ; l'aigreur ajoute à nos maux sans nous venger de ceux qui les causent.

Pour apprendre à supporter nos semblables, il est nécessaire de ne pas se former une trop haute opinion du général. — Voulez-vous vous assurer de la petitesse de l'espèce, choisissez, entre tous les mortels, ceux que vous croyez les plus dignes d'estime ; suivez-les dans les détails de leur vie privée : combien de caprices, de faiblesses, de vanités et de contrastes ne découvrirez-vous pas ! quelle dépendance de leurs passions et de celles d'autrui ! que d'inquiétudes sur les minuties, et

d'insouciance sur les objets principaux! Vous les verrez sublimes par moment, stupides par journée, et coupables par saison. L'étude de la sagesse ressemble au travail du Sysiphe de la fable, qui, condamné à rouler une pierre énorme sur la cime d'une haute montagne, la voit sans cesse retomber sous son propre poids, et, l'entraînant dans sa chute, l'oblige à recommencer de nouveau. — Un apprenti philosophe disait quelquefois : « Il y a dix « ans que je me lève chaque matin avec le projet « d'être un sage, et me couche chaque soir avec le « regret de n'avoir été qu'un sot. »

Nos fautes sont souvent celles du sort. Le scélérat, qui est l'opprobre de sa famille et l'horreur de sa patrie, si les circonstances l'eussent un peu favorisé, fût devenu l'honneur de la première, le soutien de la seconde, et eût porté dans la carrière de la vraie gloire, l'énergie, l'art et la constance qu'il mit dans celle des forfaits. — Un autre est né avec un caractère doux, bon, sensible; mais il s'aigrit insensiblement par une suite de revers, de contradictions et de perfidies; sa bienveillance se change en haine, son respect en mépris, son activité en dégoût, et, irrité contre ces hommes qui lui causèrent tant de maux, il devient peu à peu dur, cruel, injuste: surtout si le besoin et l'humiliation viennent se joindre au ressentiment.

Il est si facile d'être honnête homme lorsque, favorisé de tous les dons de la fortune, rien ne

sollicite à cesser de l'être! Par exemple, le riche qui possède des milliers d'arpens de bois, ne peut comprendre comment le pauvre peut s'avilir à voler quelques bûches, que notre mère commune lui refuse. Il l'appelle coquin, scélérat, et ne réfléchit point que, sans ce peu de bûches, il ne pourrait cuire sa misérable soupe, ou que ses enfans périraient de froid.

Notre caractère est peut-être aussi souvent formé par le cours de notre position, que déterminé par celui de nos penchans naturels, quoique ces derniers ne cessent jamais d'en être le ressort, l'aiguillon et le frein. Ce que nous sommes dépend beaucoup, comme chacun sait, de l'éducation, de l'exemple, des lectures, et en général des circonstances dans lesquelles on se trouve. Toutes ces causes étant en partie hors de nous, doivent équitablement porter à l'indulgence sur leurs effets. Rendons graces à l'auteur de notre existence, qu'il ne nous ait pas doués des mêmes organes, ni placés sous les mêmes relations que le malheureux qui nous paraît si digne de mépris; car il est assez probable que nous eussions à peu près agi de même. — Plus nous sommes favorisés par le sort, et plus on a de droits à exiger de nous. Celui qui, avec dix degrés de secours, s'élève à vingt de perfection, est à la rigueur plus louable que celui qui, avec quarante degrés d'appui, n'atteint qu'à cinquante de mérite.

Si l'indulgence supporte les vices, elles doit s'étendre à plus juste titre sur les faiblesses et les ridicules dont nul homme n'est exempt. — Ne contestez à personne les petites prééminences dont sa vanité le flatte ; laissez-les croire qu'ils ont plus de beauté, de goût, d'adresse, d'esprit même ; qu'ils sont plus propres à plaire à une jolie femme, et à lui dire des riens agréables. Toutes ces bagatelles, sans être à dédaigner, ne sont presque pas dignes de votre concurrence, encore moins de votre envie ; mais disputez à tous la noblesse des procédés et la force de sentiment.

L'indulgence entraîne aussi le pardon des injures. Une réflexion très-simple peut ajouter à cette disposition : c'est que celui qui nous hait et nous méprise, a nécessairement raison ou tort. Dans le premier cas, pourquoi s'en plaindre ? Dans le second, il prouve qu'il ne nous connaît pas ; et son mépris ne tombe que sur un être supposé. — Il est vrai que ce faux jugement peut nuire à nos intérêts ; mais il est impossible que, bien réfléchi, il offense notre amour-propre.

Ce support, cette aménité, cette douceur, font une partie essentielle de la philosophie. L'intégrité, le courage, les lumières, ne sont pas suffisantes, si on les sépare des qualités sociales ; ou plutôt elles doivent produire un enchaînement réciproque, qui fait naître les secondes des premières. — Une vertu sauvage, grondeuse, méprisante, n'attire que du

ridicule et de l'aversion : au lieu qu'une vertu douce, gaie, indulgente, qui, même en blâmant, fait sourire, aimer, excuser, force au respect et à la bienveillance jusqu'aux ames les plus injustes. — La raison n'est jamais plus touchante, plus persuasive que lorsque la politesse, l'enjouement, et les plaisirs l'accompagnent.

Nombre d'hommes du premier mérite furent victimes de l'erreur contraire. Rousseau, le grand Rousseau, en est un exemple remarquable. Malgré sa bonté et la finesse de son tact, il fut toujours étranger à la science journalière de vivre avec ses semblables, qu'il paraît d'ailleurs avoir mal connus, et plus étudiés en théorie qu'en pratique. Héros dans ses pensées, enfant pour les actions les plus communes, et vieillard en défiance : la timidité de son caractère parut toute sa vie être en contraste avec la hardiesse de son génie; la raideur de son esprit avec la délicatesse de son imagination, et l'instabilité de ses goûts avec la constance de ses vues. Dès qu'il eut passé la première jeunesse, son inquiétude, sa mélancolie, sa haine pour toute dépendance, et encore plus ses idées de perfection chimérique, le rendirent presque insociable; il ne sut plus se comporter avec personne. Admiré de loin, il fut haï de près; et quoique digne de la plus profonde estime, il oubliait que les agrémens font partie de la vertu, en ce qu'ils contribuent au bonheur des autres, et qu'en attendant ces grandes

occasions, qui sont si rares, il ne faut pas négliger les petites, qui sont si communes. Exigeant plus des hommes qu'ils ne pouvaient donner, il fut toujours mécontent de ce qu'ils lui accordèrent. Il les comparaît sans cesse aux plus grands modèles, et s'irritait de ce que tout monarque ne fût pas un Lycurgue, tout militaire un Thémistocle, tout citoyen un Caton, chaque ecclésiastique un saint, chaque lettré un Jean-Jacques. — Avec un peu d'activité, moins d'orgueil, plus de prudence, et le parti nombreux qu'il s'était fait en Europe, il aurait facilement obtenu quelque emploi utile et peut-être de vaste influence, dans lequel il aurait pu servir l'humanité; mais il préféra de déclamer contre elle dans une pauvreté volontaire, et se bornant à copier de la musique, il eut la faiblesse de croire qu'il était plus honorable d'être simple ouvrier dans un art de luxe, et mercenaire du premier venu, que d'être un des agens de la félicité publique. — Si de tels hommes donnent dans de tels écarts, que pouvons-nous attendre des autres? — Respectons sa mémoire, plaignons ses ennemis, étudions ses chefs-d'œuvre; mais évitons son excès de sensibilité, ses faiblesses et ses singularités, qu'il est plus commun chez ses admirateurs d'imiter que ses vertus. Que, moins sauvages, moins austères, nous apprenions à sourire aux injustices de nos semblables, à les parer, s'il se peut, ou du moins à en recevoir avec une courageuse patience

l'atteinte inévitable, et surtout ne donnons pas dans l'absurdité de prétendre que le commun des hommes puisse être raisonnable; mais que cela ne nous empêche point de suivre ce beau mot d'un anonyme : *S'ils ne méritent pas que je leur fasse du bien, il est digne de moi de leur en faire.*

DE LA MODESTIE.

Pourquoi étaler si fastueusement nos avantages ? Si c'est pour plaire, le moyen est faux. Couvrons-les du voile de la modestie, ils perceront également, et une lumière plus douce leur prêtera un coloris plus délicat. — Nos femmes, qui calculent le mieux l'effet de leurs charmes, ne les découvrent pas en entier : elles laissent entrevoir la partie la plus séduisante, relèvent la blancheur de l'autre par une gaze légère, ne font que dessiner les contours du reste, et soutiennent le tout par les artifices de la toilette. Cela passe pour pudeur, et n'est qu'une coquetterie raffinée. — Comme avec un peu d'art, des appas flétris peuvent offrir l'image de la fraîcheur, l'énorme devenir mignon, le trop petit apparent, et le plat s'arrondir ; de même, dans le moral, un amour-propre bien entendu donne un nouveau lustre aux qualités qu'on possède, supplée à celles qui manquent, et, ne laissant entrevoir qu'une partie de ses talens, en fait supposer davantage.

L'opinion de nous-mêmes dépend beaucoup de l'espèce d'hommes avec lesquels nous vivons, et que nous cherchons d'égaler ou surpasser. Le grand génie peut être modeste, parce qu'il se compare à de plus grands. Le petit esprit peut être très-vain,

parce qu'il se compare à de plus petits ; et lors même que ce dernier est forcé de reconnaître chez d'autres la supériorité du génie, du savoir ou du courage, il leur refuse du moins celle du jugement. — Comme les personnes les plus intelligentes sont ordinairement les plus passionnées, et par conséquent les plus exposées à de petits accès de fougue ou de négligence minutieuse, ce n'est qu'avec ces momens d'ivresse, ou ces omissions de détails, que l'homme, froidement borné, compare ses momens les plus discrets, les plus exacts, et forme la balance de son propre mérite. — Nombre de gens répètent sans cesse, sans s'en apercevoir, la conclusion suivante : Tel ne pense ni n'agit comme moi, donc il pense mal et agit mal ; ou, autrement : il faut bien qu'il soit fou, car il ne nous croit pas sages.

Il est une position où une personne naturellement assez modeste peut acquérir un extérieur de présomption sans en avoir la réalité ; c'est lorsqu'elle est entourée de gens qui, ne sachant ou ne voulant pas l'apprécier, lui refusent le degré d'estime qui lui est légitimement dû. Elle s'élève d'abord autant au-dessus que les autres la mettent au-dessous, et ne retourne à la modestie que lorsque quelque circonstance imprévue, ou quelques preuves décidées les forcent à lui rendre plus de justice. — Mais, pour obtenir cette dernière, il ne suffit pas de posséder tous les titres au mérite, il faut encore joindre les qualités qui le font pardonner. — Si vous

affichez trop pompeusement votre supériorité ; si elle blesse l'amour-propre des autres ; si elle laisse entrevoir votre peu d'estime envers eux, et qu'elle veuille violenter la leur envers vous ; si vos discours ne sont qu'une critique habituelle de leur manière de penser et de faire ; si vous découvrez trop impérieusement leurs vues subalternes ou leur ignorance, vous les attaquez à la fois par les endroits les plus sensibles, *l'orgueil* et *l'intérêt ;* vous excitez l'embarras, l'envie et la haine. Cette dernière dissimulera peut-être par crainte ; mais ne vous y fiez pas ; elle épie en secret l'occasion de vous humilier à son tour. Tôt ou tard vous donnerez prise ; la moindre apparence se traitera comme certitude, ou, à défaut de faits réels, la calomnie y suppléera. Vos plus petits torts s'exagéreront. On vous blâmera, on vous punira avec une sévérité que vous aurez autant de peine à comprendre que les motifs dont elle sera colorée : vous vous récrierez sur la rigueur, sur la fausseté du raisonnement, sur l'incapacité à saisir les vôtres, et ce ne sera point cela : car il n'est pas question de vérité ou de justice, il ne s'agit que de se venger ; peut-être aussi de vous intimider, surtout si ce blâme, cette supériorité se portent vers des objets d'administration publique, et que l'on craigne que vos lumières, votre désintéressement, votre patriotisme, ne combattent les abus, n'arrachent le masque à la fourberie, et ne s'opposent aux usurpations de l'égoïsme, de l'ava-

rice et de l'orgueil. — Les intentions pures, secondées par le savoir et la hardiesse, sont la terreur de l'ambitieux, qui soumet toute autre considération à celle de son intérêt personnel, et qui ne voit dans le citoyen éclairé et généreux qu'un ennemi armé contre ses desseins, et qu'une sentinelle qui veille sur cette prospérité publique, aux dépens de laquelle il voudrait établir la sienne propre. Au reste, en exerçant cette magnanimité, vous usez déjà de représailles, et obtenez la vengeance la plus directe : car, outre l'obstacle que vous mettez à leurs projets, vous les avilissez à leurs propres yeux et à ceux d'autrui; et si vous ne pouvez les contraindre à parler, à agir, vous pouvez du moins les forcer à penser.

Relativement à la vie commune, la plupart des petites humiliations, des dégoûts, des peines qu'on éprouve dans la société, particulièrement chez les classes supérieures, ne proviennent que d'un excès de prétentions auxquelles on ne peut atteindre, ou des vengeances qu'attire sur lui quiconque veut surpasser ses égaux. — L'homme modeste qui n'aspire qu'à peu de chose, n'offense point par sa supériorité; il vit tranquille dans le petit cercle où il se borne, et la paix le dédommage de la gloire. Rien ne modère plus les passions, rien ne rafraîchit plus le sang qu'une vraie modestie, ou mieux encore l'humilité.

Mais il est douteux si cette vertu réelle, pour

nombre de positions particulières, doit être admise au rang des vertus générales, en ce qu'elle est presque inséparable d'une certaine timidité, qui peut admettre un courage passif, mais non actif, sans lequel l'individu reste dans la médiocrité, et un peuple tombe en langueur, et peu à peu se dégrade. — L'humilité est incompatible avec certaines professions, par exemple le militaire : et lorsque, réduite en principe politique et poussée à l'excès, elle contribue à l'indolence morale et physique, qui produisent la lâcheté, l'ignorance et la misère, d'où naissent la plupart des vices et des malheurs. — Les nations les plus victorieuses en tout genre, furent celles qui présumèrent le plus de leur capacité et de leurs forces : et les hommes qui s'élevèrent le plus au-dessus de leurs égaux, furent ceux dont la confiance en eux-mêmes leur fit croire qu'il était possible de les dépasser, sans quoi ils n'en auraient pas tenté l'essai.

La nature dispense assez généralement les philosophes d'exciter cette haute opinion de soi-même, et, en gros comme en détail, la présomption est un des résultats les plus propres à l'homme. — Il n'est point de génie subalterne qui ne juge les plus sublimes; point de nation qui ne se croie supérieure à la voisine; point de petite république dont les chefs ne s'imaginent de bonne foi avoir plus de sagesse que n'en avaient ceux des Grecs et des Romains; point de petite société qui n'aspire au bon

ton, ou au ton raisonnable; peu de cafés (du moins dans les pays où l'on ose parler) où l'on ne juge en dernier ressort les monarques et les savans, les Turcs et les Anglais; et dont les nouvellistes ne prononcent despotiquement sur ce qu'auraient dû faire l'empereur au camp de Semlin, Pitt dans la chambre des communes, ou Necker au gouvernail de la prospérité française.

Tout homme qui en juge un autre sur les actions les plus importantes de sa vie, fait un aveu tacite, que lors même qu'il lui accorde plus de génie, il se croit du moins supérieur en sagesse. Il avoue bien davantage, lorsque sur un premier rapport, et dans le lointain, il décide sur ce qu'aurait dû faire celui qui était à portée de voir, de réfléchir l'objet dans son ensemble et toutes ses parties, et qui était animé par les puissans ressorts de sûreté, fortune, réputation; ou mieux encore, par le mobile des vertus. — En général, les hommes ne sont sur rien aussi éclairés que sur leurs propres intérêts; et tel paraît agir en imbécile, qui serait admiré pour sa sagesse, si on connaissait ses plus secrets motifs, et le concours d'une foule de circonstances intérieures et relatives, que l'œil d'un tiers ne pénètre jamais. Chacun sait cela par sa propre expérience, et personne ne se corrige de cette fureur de critiquer, blâmer, juger les actions des autres, qui provient quelquefois d'un profond sentiment de vérité et de justice, mais qui n'est,

pour l'ordinaire, que l'effet de l'envie et de la malignité, et toujours l'indice et la preuve d'une grande confiance dans ses propres lumières, fort opposée à cette modestie dont l'extérieur est du moins un agrément de société et un devoir de prudence, lors même qu'on ne peut parvenir à s'en donner le sentiment.

Une observation facile devrait contribuer à garantir de l'excès de l'amour-propre. Il n'y a qu'à examiner nos connaissances les plus intimes, nous verrons que le jugement qu'elles portent sur elles-mêmes est fort au-dessus de leur prix réel. N'est-il donc pas plus probable que nous donnons dans la même erreur? Que cette réflexion humiliante ne rende pas timide; mais qu'elle augmente l'ardeur à fonder sa propre estime sur la base du vrai mérite.

DE LA FRANCHISE.

Cette antique vertu, si révérée par les preux chevaliers des siècles de l'héroïsme, provient du sentiment intérieur d'une ame honnête, qui ne craint pas de se dévoiler, et d'une ame forte, qui redoute peu l'opinion, lorsqu'elle est sûre de sa propre intégrité. Mais notre vigueur est si affaiblie, notre ambition si dégradée, notre politesse si circonspecte, que la nature succombe sous l'art, et que la candeur, ce précieux caractère d'une ame souverainement vraie, n'est plus qu'une qualité dangereuse pour le propriétaire, ou même un ridicule. Nous substituons de plus en plus l'artificiel au simple, le joué au sincère, et les graces factices à celles de l'ingénuité.

Il est peu de spectacles plus singuliers que celui qui s'offre à l'observateur exercé, qui, connaissant l'homme, en pénètre le masque, et se trompe rarement sur ses secrets motifs. Il entend presque toujours autrement qu'on ne parle, il voit autrement qu'on ne fait, et lorsque vous paraissez aller là-haut, il coupe là-bas, et vous attend au détour.

Un rôle bien neuf, au milieu d'une cour corrompue, serait celui d'un homme de lumières et de crédit, qui, n'ayant rien à craindre ni à espérer, oserait porter les grands principes du droit naturel

jusqu'au pied du trône ; qui, indépendant de la faveur ou de la haine, démasquerait la feinte, soutiendrait l'innocence, combattrait l'oppression, et oserait en tout temps dire la vérité. « J'aime entre « les galans hommes, dit Montaigne, qu'on s'ex« prime courageusement, que les mots aillent où « va la pensée. Il nous faut fortifier l'ouïe et la « durcir contre cette tendreur du son cérémonieux « des paroles. » Cette noble sincérité est aussi en diverses occasions une excellente politique : elle déroute l'homme fin, qui croit encore plus difficilement à la franchise, que l'homme vrai et honnête ne croit au mensonge et à la bassesse.

Moins on est faible, et moins les ménagemens dans les discours deviennent nécessaires. Le flatteur ou le timide considère comme un maladroit l'ame généreuse qui ose penser haut : elle le serait en effet si son but était le leur, ou si son désir de s'élever n'était subordonné à celui d'être juste et vrai. Vous l'appelez imprudent parce qu'il vous a déplu ; mais qui vous a dit qu'il cherchait à vous plaire ? Il faisait mieux, il voulait vous servir ou vos dépendances ; il semait peut-être dans votre cœur des germes d'équité, ou y versait le contrepoison de quelques erreurs dangereuses. Finalement il n'avait pas besoin de vous ni de votre approbation, et il pensait peut-être qu'il ne fallait pas tant se gêner, puisque si peu d'hommes en valent la peine, et qu'en outre il ne leur demandait rien.

Ce qui rend la plupart des conversations si insipides, c'est qu'il y a peu de gens qui aient la force de réfléchir par eux-mêmes, ou le courage de se répandre avec sincérité. Le plus grand nombre de leurs pensées paraissent des copies du même original; toutes leurs phrases semblent des jets du même moule; et, lâches échos les uns des autres, ils n'oseraient produire leurs propres maximes ou leurs propres sentimens. Heureux si l'esprit d'imitation et l'habitude d'être dirigés leur permettent d'avoir encore quelques opinions qui leur appartiennent. On peut deviner chez beaucoup de personnes qui elles ont fréquenté le même jour, parce qu'elles changent aussi souvent de manière de voir que de compagnie, et que les derniers qui parlent leur paraissent toujours les plus judicieux, lors même qu'elles les ont le plus contredits.

La franchise porte avec elle un caractère de force, de bonhomie et de dignité. — Elle est plus tranquille, parce qu'elle ne craint pas d'être pénétrée : elle est plus aisée, plus naturelle, parce qu'il est facile de paraître ce qu'on est en effet : elle favorise les affaires, parce qu'elle inspire la confiance : elle tire d'une foule d'embarras où la feinte succombe, en disant simplement les choses telles qu'elles sont, les obstacles qui s'opposent, les motifs qui déterminent : elle est plus éloquente, parce que la vérité porte la persuasion avec elle : elle est prompte dans ses desseins, parce qu'elle marche

droit où la ruse se perd en détours. Cette dernière est au-dessus de l'homme médiocre, parce qu'il emploie mal l'artifice, et au-dessous du vrai mérite, parce qu'il n'en a pas besoin. Mais la franchise n'exclut pas la nécessité d'une sage discrétion. C'est sans doute un devoir de ne pas feindre ; mais c'en est un de ne pas se livrer sans réserve : il faut l'arrêter où commencent la dureté, la témérité, surtout lorsqu'elles n'ont pas un objet d'utilité certaine; sans quoi on court les risques du peintre de la fable, qui perdit toutes ses pratiques par la vérité de ses portraits, et qui ne les regagna qu'en s'attachant à être plus flatteur qu'exact.

Un noble aveu de ses torts, lorsqu'on a le malheur d'en avoir, fait partie de la franchise. — Voici un trait du feu maréchal d'Armentières, qui n'est constaté que par ouï-dire, mais qui paraît d'accord avec son caractère violent, rustre et loyal. — Il inspectait un régiment, et venait d'indiquer un nouveau passage du défilé, dont il suivait l'exécution à la sortie de la porte de la ville. Un officier manqua ; le maréchal va sur lui avec emportement, et lui tient les propos les plus durs. — On se rendit sur la place d'exercice, où, dans un moment de repos, l'officier navré s'entretenait avec un groupe de ses camarades. M. d'Armentières les voit, descend de cheval, et va vers eux. Ils veulent regagner leurs rangs : il ordonne qu'ils restent. « Te voilà bien affecté, lui dit-il (il avait l'habitude de

tutoyer) ; n'est-ce pas à moi de l'être davantage, moi qui ai tort ! Si tu l'exiges, j'oublie mon grade, et je suis prêt à te donner satisfaction ; mais qu'y gagneras-tu? Si je te donne un coup d'épée, chacun se f..... de toi ; si tu m'en donnes un, il n'y a point de gloire à gagner avec un vieux penard qui se remue avec peine... Crois-moi, sois bon garçon, agrée mes excuses, et viens dîner avec moi. » — L'officier touché ne put répondre que par une larme qui lui échappa.

Par quel contraste singulier est-ce que les meilleures ames ont si souvent une apparence de dureté, comme Rousseau et tant d'autres? et pourquoi les nations les plus polies sont-elles moins portées au sacrifice de soi-même en faveur de l'humanité souffrante? Ne serait-ce pas que le simulacre d'une bonté factice étouffe la vraie, qu'une politesse extrême affaiblit, et que la générosité demande de la force? — Les plus excellentes ames que j'aie connues en tous pays tenaient un peu de la nature du *Bourru bienfaisant*.

DE LA MÉDISANCE.

Ce genre de conversation est malheureusement des plus familiers, et son influence des plus directes sur le bonheur particulier. Il y aurait souvent moins de barbarie à poignarder un homme qu'à prononcer un mot, qui, répété, renforcé, répandu, se tranformera peu à peu en une calomnie atroce, et le perdra d'honneur pour toujours.

Le bien que nous disons d'autrui est presque toujours vrai : le mal est souvent faux, ou du moins exagéré. Ce dernier se répand avec une rapidité incroyable; le premier ne filtre qu'avec lenteur à travers les obstacles de l'envie et de la méchanceté. Il est commun de trouver des personnes qui ne sont discrètes que sur les faits louables, comme il en est beaucoup d'autres qui sont si prudentes qu'elles n'osent ni obliger ni défendre un ami.

Les actions les plus dignes d'estime sont souvent envisagées sous un point de vue flétrissant, parce que le commun des hommes, ne pouvant juger des autres que par un secret retour sur leurs propres sentimens, ne peuvent imaginer des motifs plus généreux que ceux qui les dirigent eux-mêmes. De là vient qu'il est si rare d'entendre louer dignement, parce qu'il faut mériter soi-même beaucoup d'éloges pour savoir en donner à autrui. — C'est

une excellente comparaison que celle de La Rochefoucauld, qui dit : « Que nos actions ressemblent « aux bouts-rimés, que chacun fait rapporter à ce « qui lui plait. »

Lorsque nous examinons les autres, c'est avec l'œil critique d'une maligne sévérité, rarement adoucie par la candeur de la bienveillance : mais lorsque nous nous jugeons nous-mêmes, c'est avec toute la douceur de la plus indulgente partialité. Nous regardons nos bonnes qualités à travers le microscope, et nos défauts à travers le diminutif.

Il n'est pas de mérite éminent, de caractère décidé, qui n'ait été mis en doute par quelques détracteurs. Euripide introduit dans ses tragédies un personnage qui accuse Hercule de lâcheté; Socrate fut dénoncé comme un sacrilége et un corrupteur des mœurs; Caton, comme un traître à la patrie; Scipion, comme un malversateur des deniers publics; et, de nos jours, nous voyons publiquement consigner Montesquieu comme *un petit maître, un homme vain, un mauvais citoyen, ennemi de la saine morale et de toute religion* (1). Après de tels exemples, qui oserait se plaindre? — On s'imagine que c'est une chose indifférente de critiquer à tort et à travers un grand auteur qui n'est plus, un bon ouvrage qui paraît, ou un honnête homme qui s'élève. On satisfait sans remords sa petite envie et sa

(1) Observations sur l'Esprit des lois.

vanité, sans penser que l'on combat par là tout le bien qu'ils peuvent faire, et qu'on s'érige en défenseur de l'oppression et de l'ignorance, contre l'équité et les lumières. — On peut prononcer assez superficiellement sur le mérite d'un ouvrage de goût, parce que le premier tact, à cet égard, vaut souvent mieux que le second. Mais décider avec promptitude un traité de profonds raisonnemens, c'est dire, en quelque manière, qu'on se croit capable de mieux voir au premier coup d'œil que l'auteur après plusieurs années d'étude, de comparaisons et de méditations.—Mais on est pour l'ordinaire encore moins considéré; on juge au hasard, par prévention ou sur des ouï-dire; et *l'avez-vous lu? ou le connaissez-vous?* seraient deux questions souvent des plus en place et des plus embarrassantes.

Les plus grands hommes furent toujours les plus exposés à la détraction : chacun se plait à ajouter quelques circonstances malignes ; chacun se plait à les croire facilement: il paraît si doux de se venger d'une insultante supériorité! — L'usage de la médisance ou de la calomnie est une des ressources les plus communes dans la conversation, pour plaire et intéresser. Qu'une société languisse, il n'y a qu'à jeter en l'air quelques méchancetés bien déchirantes, elle se ranime aussitôt. Mais que celui qui a recours à ce moyen se rappelle que le proverbe suivant se rapporte aussi à la médisance : *On aime la trahison, et on méprise le traître.*

Il est peu de personnes intéressantes par leur emploi ou leur personnel, sur lesquelles il ne circule dans le public quelques douzaines de mauvais contes, qui tendent à les rendre ridicules ou haïssables. — Tel se croit aimé, respecté, estimé, qui ne passe que pour un fat, un sot, ou un fourbe. Chacun le croit, le répète; personne ne le dit à lui-même : il meurt sans l'avoir appris, et son illusion a contribué au bonheur de sa vie. — Tout homme en place devrait s'attacher quelque suivant, assez vrai, assez courageux pour l'instruire du point de vue sous lequel le public le considère. Que de maladresses cela sauverait! que d'erreurs cela rectifierait! et que de bonnes choses on pourrait dire à l'oreille de quelques souverains!

La réputation, en général, est cependant plutôt une affaire du hasard que du mérite. Ce n'est que le bruit dominant des clameurs publiques; mais dont la prépondérance ne prouve guère mieux la supériorité réelle, que la voix de celui qui crie le plus fort ne prouve qu'il a raison. C'est une espèce de loterie, où l'on ne peut gagner sans mise, où le plus grand nombre de billets acquis augmente celui des probabilités, mais ne peut jamais devenir une certitude complète, le gros lot pouvant également tomber à celui qui n'a qu'un degré de prétention équitable, comme à celui qui en possède vingt. — Je ne sais quel poète compare la renommée « à « un spectre composé de bouches et d'oreilles, sans

« yeux, une fausse balance dans une main, et une « trompette discordante dans l'autre. »

On peut supposer, pour l'honneur de l'humanité, que ce plaisir secret qu'éprouvent tant de gens à dépriser leurs connaissances, est moins souvent le produit de l'envie ou de la méchanceté que de l'infortune. Il n'est point d'homme qui n'ait été lacéré par la calomnie : il en est peu qui n'aient, par momens, été tentés de se croire les êtres les plus malheureux : ils trouvent un certain soulagement à voir qu'ils ne sont pas seuls à plaindre, qu'il y a des degrés inférieurs aux leurs, et que la réputation des autres n'est pas moins sous leur pouvoir que la leur.

Les grands dépendent à cet égard presque entièrement des petits. Un subalterne venait de recevoir un service essentiel d'un de ses chefs, dont il ne savait comment lui témoigner sa reconnaissance. Il était sans moyens relatifs, mais il avait de l'esprit, et il connaissait ses semblables : il réfléchit sur le caractère de son bienfaiteur, s'attacha à peindre ses côtés les plus avantageux, en termes assez spirituels, pour que nombre de gens fussent flattés de les répéter ; puis, se répandant dans les cercles les plus nombreux, et amenant avec art l'occasion de parler de son protecteur, il lui donna, en retour de son bienfait, une augmentation d'amis et d'admirateurs. Cette manière de procéder est, avec moins de réflexion, plus commune qu'on ne le

pense ; mais celle qui chercher à se venger l'est encore davantage. — Le même homme avait été indignement calomnié par une femme ; il alla chez elle, et lui dit : « Madame, je veux me venger ; mais seulement après vous en avoir prévenue. Voilà tel mauvais conte que je vais répandre sur vous : il est assez méchant, et d'une tournure assez agréable pour faire fortune dans le monde. » En effet, il circula avec la plus grande rapidité, et on le cite encore après dix ans, quoiqu'il n'y eût pas un mot de vrai.

Ne dire jamais du mal de personne est plûtôt un principe de prudence que d'honnêteté. Il y a des occasions où c'est un devoir de démasquer le fourbe, ou de prévenir contre le méchant : mais c'est toujours une obligation réelle de faire valoir l'homme de mérite, et d'ajouter à son influence, en augmentant sa réputation. Il ne suffit pas d'éviter le mal, il faut encore faire le bien.

Le mensonge est inséparablement lié avec la calomnie : l'opinion générale considère le premier de ces vices comme honteux, le second comme infame : presque tous les autres trouvent des indulgens, ou de faux glorieux qui en font trophée : mais ceux-ci, invariablement méprisés et désavoués, n'ont ni apologistes ni vanteurs : et cependant rien de plus commun dans nos mœurs que ces deux vices ; ou plus malheureusement quelques puissans ne dédaignent pas de s'en servir comme moyens

politiques, et de donner par là un des exemples les plus dangereux. La vérité est la base de toute confiance publique et particulière : sans elle aucune société ne pourrait subsister.

Il est peu de réputations plus flatteuses que celle d'un homme vrai : elle en entraîne de plus essentielles. C'est beau lorsqu'on dit : je l'ai vu, je l'ai entendu, et que personne n'ose en douter. L'ancienne chevalerie attachait une idée si injurieuse à un démenti, que le sang seul pouvait en laver l'affront. Ce demi-préjugé, encore en vigueur dans quelques services, offre un contraste assez singulier. C'est qu'il n'est point de classe d'hommes à la fois plus et moins véridique que le militaire. Parlez de garnison, de galanterie, ou d'exploits guerriers, vous pouvez être à peu près sûr que les détails seront si partiaux, les ornemens si prodigués, qu'à peine on en apercevra le fond. — S'agit-il d'un témoignage essentiel, ou d'un engagement positif, c'est chez eux qu'on trouve communément le plus de véracité et d'exactitude. — La première partie du constraste n'est qu'un ridicule ; la seconde est une vertu : l'un provient de la vanité, l'autre naît du courage.

L'honneur a aussi attaché un tel prix à l'inviolabilité des promesses, qu'il fait souvent, comme dans les dettes du jeu, préférer un devoir de convention à un de probité. Cet usage, heureusement un peu suranné, supposait une parole tacite de s'ac-

quitter dans les vingt-quatre heures : il s'ensuivait de fausses conséquences, mais qui partaient d'un principe solide. C'est que, pour juger la magnanimité fondamentale d'une nation, d'un chef, ou d'un particulier, il suffit presque de connaître le degré de fidélité qu'il observe dans ses engagemens.

Il est difficile dans la vie ordinaire de parler toujours vrai. La plaisanterie et l'agrément permettent quelques légers écarts ; et on ne peut dire aussi souvent qu'on le pense : Monsieur, vous êtes un fripon : Madame, vous êtes une buse ; ces propos deviendraient trop communs. La politesse n'est qu'un mensonge presque continuel ; mais alors même la dignité personnelle doit lui prescrire des bornes.

On a répété souvent que, « dans les jugemens « ordinaires, on devrait imiter la circonspection des « juges, qui ne prononcent qu'après avoir écouté « les deux parties et confronté les témoins. » — Peu de choses sont aussi difficiles que de raconter un fait sans se jeter un peu d'un côté ou d'un autre, et il est encore plus rare d'en être informé avec exactitude sur un rapport étranger. Que devient la vérité lorsqu'elle passe par une centaine de bouches, dont chacune ajoute ou diminue ? Une seule circonstance, ignorée ou altérée, change les choses du tout au tout ; et, en général, *on dit* est la préface du mensonge.

A l'égard de soi-même, une trop grande sensi-

bilité aux fausses imputations est un indice de faiblesse et un des obstacles les plus communs au bonheur. Qu'importe, à la rigueur, ce que peuvent penser de nous ceux que nous ne voyons que peu ou point, lorsqu'il est toujours en notre pouvoir d'obliger les personnes de mérite avec lesquelles nous vivons, à en penser avantageusement ?

Voici un modèle de la manière dont on devrait envisager la médisance, dans la réponse de quatre grands hommes de l'antiquité, auxquels on disait, en différens siècles, que l'on avait mal parlé d'eux. — Platon répondit : je me conduirai de manière qu'on ne leur ajoutera pas foi. — Aristote : qu'ils donnent encore des coups de bâton, pourvu que je n'y sois pas. — Épictète : ils ignorent mes autres vices ; car ils ne se seraient pas contentés de ne parler que de ceux-là. — Titus : si c'est par légèreté, j'y suis indifférent ; si c'est par méchanceté, je les plains ; s'ils ont raison, j'en suis reconnaissant ; s'ils ont tort, je leur pardonne.

DE L'AMITIÉ.

C'est un sentiment de préférence, produit par un rapport de caractères, ou quelquefois par un contraste animant, et soutenu par les douceurs du commerce. C'est un échange d'attachement, de complaisance, d'égards réciproques, de conseils dans l'embarras, de secours dans le besoin, de consolations dans les revers. L'amitié double l'existence, les forces, les lumières, l'appui. — Rien de plus doux que ce libre épanchement de pensées, d'opinions, de craintes et d'espoir, dans le sein d'un ami sûr et éclairé : les passions s'y calment, les idées prennent plus d'ordre, la raison s'y fortifie, les peines deviennent plus légères, et les plaisirs plus touchans. — On n'est presque dans le monde que ce que nos amis nous y font.

Aristote a défini l'amitié *une ame dans deux corps :* mais Marmontel l'a peinte d'une manière plus conforme à l'égoïsme et au relâchement de nos mœurs. « J'appelle amis ceux qui aiment à me voir, « qui, disposés à me pardonner mes faiblesses, à « les dissimuler aux yeux d'autrui, me traitent ab- « sent avec ménagement, présent avec franchise ; « et de pareils amis ne sont pas si rares. »

Notre ton de société est trop répandu pour favoriser ce sentiment. On a trop de connaissances su-

perficielles pour sentir le besoin des liaisons intimes. On est libertin et volage en amitié comme en amour : ce n'est que dans la solitude ou dans le malheur, que ces passions, et surtout la première, acquièrent leur force naturelle. Il est facile, dans les deux, de faire des conquêtes, mais bien difficile de les conserver. On ne maintient un sentiment que par les mêmes moyens qui le firent naître, mais on se néglige peu à peu : au lieu que la politesse devrait adoucir la familiarité, prévenir l'inattention, et ne jamais exiger comme un tribut les complaisances qu'on veut bien accorder.

On ne doit point se borner aux services essentiels ; les petites prévenances sont d'un usage journalier, et il est certaines preuves indirectes d'attachement, auxquelles on est plus sensible qu'à d'autres plus marquées, parce qu'on peut moins les supposer d'être feintes, et qu'elles semblent plutôt échappées au sentiment que réfléchies par l'adresse, ou dictées par le devoir.

L'intimité découvre nécessairement une foule de petits défauts, sur lesquels elle doit jeter le voile de l'indulgence, en se rappelant les siens propres. C'est en supportant qu'on acquiert le droit d'être supporté. — Un autre devoir, que l'infamie seule dissout, c'est la discrétion sur les secrets confiés. Cette obligation n'est point détruite par la rupture, fût-elle suivie de la haine la plus méritée. — Il y a une autre discrétion, qui consiste à ne se permettre

ni exiger plus qu'on ne se doit réciproquement : elle se sent mieux qu'elle ne se définit, et ses préceptes sont d'un genre si délicat qu'ils ne pourraient être compris par ceux dont le tact moral ne les devine pas.

Plus l'amitié est précieuse, plus son choix est important. On nous juge en partie sur nos liaisons : d'ailleurs, les maladies de l'ame sont aussi épidémiques que celles du corps. On prend peu à peu les opinions, les vices et les vertus de ceux qu'on fréquente habituellement. — On devient faible avec le lâche, dur avec le méchant, et désintéressé avec le magnanime. « Les mauvaises connaissances ne « servent à rien, tant qu'on les conserve, et nui- « sent lorsqu'on veut y renoncer (1). » Est-on résolu à cette séparation ? Il faut amener les choses de loin, éviter l'éclat, persuader que ce sont elles qui vous quittent. — Les sots se brouillent, les gens sensés cessent de se voir.

Le choix de nos liaisons ne dépend pas toujours de notre arbitre. On se trouve souvent, par emploi, par naissance et parenté, lié à très-mauvaise compagnie. Il n'en est pas de plus dangereuse que celle des esprits faux ou méchans, sous l'autorité desquels on est obligé de vivre, et auxquels on est, par là même, plus intéressé à plaire. Leur exemple est presque irrésistible. Celui du prétendu bon ton est

(1) Dialogues socratiques.

presque aussi dangereux, d'autant plus que le défaut de justesse et le hideux des principes, sont colorés des graces de l'esprit, et d'un air d'assurance qui en impose. On redoute en outre le ridicule dont on cherche à couvrir toute pensée qui n'est pas au ton du jour. — Les travers du vulgaire sont moins communicatifs : on les observe avec peu de prévention, de désir de plaire ou d'imiter. Nombre de personnes ne voient dans leurs inférieurs, soit de rang, soit d'esprit, que des pies qui jasent, des singes qui se répètent : leur caquet ou leurs grimaces ne laissent que peu d'impression. On peut les aimer et les mépriser, les servir et les plaindre, et souvent se croire seul au milieu de la foule.

Les classes qu'on fréquente devraient se varier. Un commerce continuel avec des supérieurs avilit à la longue, lorsque l'autorité, la dépendance, l'air de protection, ou pis encore, l'air de dédain de tout ce qui nous environne, concourt à nous abaisser : on devient poli, souple et agréable, mais faible, rampant, flatteur et ambitieux. — Le commerce avec nos égaux n'est pas assez soutenu par le désir de plaire; il fait tomber facilement dans la froideur, l'indolence, l'envie; et celui avec nos inférieurs rend tranchant, décisif, haut, impérieux : leur flatterie nous perd, l'orgueil nous égare, et l'habitude de dominer rend toute autre société difficile. — En outre, dans les rangs subalternes, quel que soit le mérite des individus qui les composent,

il est rare que la dépendance, le manque de considération, de richesse et de pouvoir, n'aient, à la longue, un peu resserré leur génie, et plus ou moins avili leurs sentimens. Ils sont pour l'ordinaire timides, humbles, mesquins; et la sphère de leurs idées est presque aussi rétrécie que celle de leur position, toujours subordonnée à des calculs de ménagemens, d'économie et de subsistance. On trouve aussi moins chez eux cette aménité de manières, cette noblesse de petits procédés, ces graces de l'esprit et cette plaisanterie fine, dont les gens du monde savent relever tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils font, et par lesquels ils donnent aux riens mêmes une existence : riens charmans, qui, sans supporter l'épreuve de la raison, n'en répandent pas moins des fleurs sur la vie, et de la délicatesse sur la manière de sentir.

Variez donc vos connaissances; mais osez partout être vous-même : unissez, s'il se peut, le poli au simple, le flatteur au vrai, l'agréable au solide. Ne séparez point l'homme pensant de l'homme du monde : vous paraîtrez quelquefois singulier, peut-être ridicule; joignez-vous aux moqueurs, plaisantez sur vous-même, avouez comme faiblesse les effets de votre courage; dites aux autres qu'ils ont raison, et faites comme s'ils avaient tort : continuez, persistez; et, à la longue, on vous respectera.

Cette variété de liaisons doit s'étendre encore

plus loin. La société de la nature n'est point concentrée entre personnes du même âge, du même rang, du même sexe; un opposé fait valoir l'autre, et tous s'y prêtent des secours et un lustre mutuels. Il faut des hommes et des femmes; des jeunes et des vieux; des supérieurs et des subalternes; des gens d'esprit et des imbéciles; des ignorans et des éclairés : et ne craignons pas de dire qu'il est des momens ou les animaux mêmes sont une bonne compagnie. — De cette multitude de sentimens divers, de cette opposition d'images et de besoins réciproques, naissent une harmonie, une paix, un intérêt, qu'on trouve rarement dans des sociétés plus égales. Chaque âge, chaque capacité y prend naturellement le grade qui lui est dû, et le ton qui lui convient.

Il n'est point de ton de société plus sec et moins aimable que celui des villes où la coutume a prévalu que chaque âge ne fréquente que le sien, et où chaque coterie se voit sans mélange, depuis l'enfance jusqu'à la décrépitude. Sans autre changement que celui-là, on pourrait influer d'une manière bien directe sur l'augmentation de l'intelligence, des vertus sociales, et des douceurs de la vie. Plusieurs vices et ridicules particuliers naissent de cet usage. On y voit des femmes faites n'avoir que des manières de petites filles, parce qu'elles n'ont jamais eu sous les yeux des exemples plus formés, ou du moins pas assez long-temps pour

en contracter les bonnes habitudes. On y voit des hommes de trente ans avec un ton ricaneur et minutieux (1), qui convient tout au plus à quinze. Sans égards réciproques, ils ne savent ni écouter, ni parler, ni se taire : ils perdent les années qui devraient servir de préparation aux autres, dans l'indolence, le jeu ou la débauche. Ils fuient ou bâillent aux premiers mots d'une conversation sensée, et frémissent à l'idée de respect ou de contrainte qu'entraîne la présence de quelque vieillard respectable, ou de quelque chef d'état distingué, auprès desquels il y a toujours quelques bonnes choses à apprendre. — Comme ces sociétés n'en voient presque point d'autres, elles ne peuvent profiter des écarts et de l'exemple de celles qui les précédèrent ; chacune est obligée de se former par elle-même : les erreurs, l'ignorance et les ridicules s'y perpétuent ; mais ce qui est plus malheureux encore, c'est que l'ennui de l'uniformité, et l'en-

(1) Ce ton subalterne peut devenir quelquefois celui des personnes du premier mérite. Lorsqu'elles voient qu'il n'est presque aucun moyen d'être appréciées sur les distinctions qui leur sont propres ; lorsque, faites pour être aimées, estimées, elles n'obtiennent que froideur, dédain, médisance, elles s'ennuient à la longue de parler seules raison ou sentiment, sans être goûtées ni entendues ; elles cherchent à se mettre à l'unisson, et figurent d'autant plus maladroitement, que le rôle qu'elles jouent leur est moins naturel ; mais un regard d'estime ou d'amitié les rappelle à elles-mêmes.

vie qui naît d'une concurrence trop égale, dessèchent peu à peu l'imagination, aigrissent le sentiment, et portent à se détruire en secret. On y loue peu, on y médit souvent, et le mieux traité en réputation n'est point celui dont on fait le plus d'éloges, mais celui dont on dit le moins de mal. Au lieu que, dans les coteries les plus mélangées, les jugemens sont plus équitables : la différence d'âge étouffe la rivalité, et l'envie et son affreux cortége répandent moins leurs poisons. Que l'adolescent se lie avec l'âge mûr; que l'homme fait recherche le vieillard ; que ce dernier ne dédaigne point la jeunesse, et que tous préfèrent les plus vertueux. — « Es-tu de l'ambre, disais-je à un morceau d'ar-« gile que j'avais ramassé dans un bain ? Non, me « répondit-il, je ne suis qu'une terre vile ; mais « j'ai habité quelque temps avec la rose (1). »

Chacun devrait, par sagesse et par prudence, s'attacher à quelque homme supérieur par son rang et ses lumières, se rendre digne de son amitié par son dévouement, de son estime par ses intentions, et de ses conseils par sa déférence. C'est s'approprier son habileté et son crédit, parce qu'au besoin ses pensées suppléent aux nôtres, et que les amis de nos amis deviennent un soutien personnel.

C'est surtout dans sa famille, ses camarades d'état, ou ses liaisons d'enfance, qu'on doit chercher

(1) Saadi, cité par Voltaire.

des amis. La sympathie du sang, le commun des relations, l'égalité des devoirs, et le touchant d'anciens souvenirs, sont des liens de plus ; mais on doit éviter toute concurrence d'intérêt, et s'il se peut tout service pécuniaire ; ou lors même qu'on y est réduit, ne négliger aucune forme juridique, et agir avec plus d'exactitude qu'envers des étrangers. Ce précepte paraîtra dur ; mais il est en général calculé sur notre nature, et rien n'est plus commun que des ruptures causées par l'omission contraire.

L'amitié la plus vraie, entre ames nobles, est celle qui a pour nœud le lien respectable des bienfaits et de la reconnaissance. La difficulté de témoigner la dernière est souvent un poids pénible ; mais il est un acte qui est toujours en notre pouvoir, c'est celui d'ajouter quelques lauriers à la réputation de nos bienfaiteurs. — « Il n'est pas « de personnes plus reconnaissantes que celles qui « ne permettent pas aisément qu'on les oblige. »

On peut suppléer au défaut d'amis par des amies. Cette liaison, sans avoir des ressources aussi vigoureuses, en offre d'autres plus touchantes. On n'aime jamais une femme comme l'on aime un homme ; la différence de sexe y entre toujours pour quelque chose : elle maintient les égards, et ajoute une certaine délicatesse, qu'on ne pourrait trouver sans ce motif de plus : dût-on même, par momens, y joindre quelques velléités, cela n'y gâte rien. — Un quart

d'amour et trois quarts d'amitié composent l'attachement le plus heureux. C'est celui qui devrait subsister entre époux. On ne peut toujours être l'amant de sa femme ; mais on peut la rendre digne d'être notre amie, et mériter soi-même d'être son ami.

Nous devons plus de services à nos parens, et plus d'affection à nos amis. Le hasard donne les uns, le sentiment procure les autres. La nature et les lois nous lient aux premiers : le choix et la raison nous attachent aux seconds : heureux qui peut unir les deux !

C'est un vieux mot peut-être exagéré, *qu'un ennemi fait plus de mal que vingt amis ne font de bien.* Il n'en est point de plus redoutable que le méchant spirituel. L'homme sans art sert souvent lors même qu'il cherche à nuire ; mais le premier vous détruit lorsqu'il paraît vous servir. C'est lui qui sait envelopper la calomnie sous une phrase brillante, qu'un esprit ordinaire est flatté de répéter. C'est lui qui cache sa haine, étudie vos faibles, devine l'endroit sensible, fait naître ou saisit l'occasion, et frappe dans l'obscurité.... On sent les coups sans savoir d'où ils partent. On veut échapper aux rets, mais plus on se débat, plus les nœuds s'en resserrent..... Tel que l'araignée immobile au centre de son tissu, il attend que sa victime y donne d'elle-même, hâte la prise par de petites secousses, et ne paraît que lorsqu'elle est assurée. — Mais aussi

l'homme d'un esprit sage est l'ami le plus utile. Il renferme souvent dans un seul conseil ou dans un mot adroit, les services les plus importans. C'est lui qui sait vous louer avec art, et vous ménager l'estime de ceux dont elle vous importe le plus. C'est lui qui ne craint pas de vous défendre, ni de hasarder ces mots hardis, et ces démarches courageuses qui siéent si bien dans un tiers et seraient déplacées chez vous-même. C'est lui qui veille en secret pour vous garantir de vos propres erreurs, qui peut être froid dans votre fortune, mais redevient empressé dans vos revers, et dont le sourire paisible ou les propos consolans, rafraîchissent votre cœur lorsqu'il brûle de regrets, d'ambition ou de vengeance.

On se plaint qu'il est peu d'amis : c'est qu'il y a peu de cœurs honnêtes, et que la vraie amitié ne peut subsister qu'entre eux. — Ce qu'elle pourrait offrir de plus sublime serait l'union formée par le désir de se perfectionner, entre deux ames généreuses, qui, d'un commun accord, tendraient vers le plus grand des buts, s'avertiraient de leurs faiblesses, se féliciteraient sur leurs progrès, se renforceraient dans les obstacles, et seraient en tout temps, l'une pour l'autre, un surveillant, un guide, un aiguillon, un frein. Aucune jalousie ne les diviserait : la gloire des talens fait des rivaux, le bonheur de la vertu ne fait que des émules. — Il ne serait pas difficile de trouver pour cet objet

des hommes dont les jugemens réciproques seraient rarement fautifs ; mais il est douteux qu'il en existe sur la terre deux qui reconnaîtraient toujours leurs vérités pour telles, et auraient la force de les entendre sans humeur. — Au reste, qui n'a pas le courage de vous déplaire ne vous est qu'imparfaitement attaché. — « Tu n'es pas mon vrai ami, di-« sait un militaire à un autre, tu ne m'as jamais « averti d'un seul de mes défauts. »

L'amitié peut dégénérer en faiblesse, lorsqu'elle favorise l'intime aux dépens de l'étranger mieux méritant : mais lorsque cela concerne de grands intérêts, comme ceux du bien public, cette préférence devient un crime réel. — *Qu'on me nomme, disait M. Necker, un parent, un ami auquel j'aie donné une place !* — Il est cependant un moyen d'allier ce que l'on doit à l'amitié avec ce que prescrit le premier des devoirs : c'est de choisir si bien ses liaisons, que l'intérêt de leur fortune soit toujours celui de la patrie.

DE LA DÉLICATESSE.

Si une étincelle de divinité nous anime, c'est dans la délicatesse que reluit son éclat le plus doux : elle offre un des traits les plus touchans de perfection humaine; mais son genre est si subtil, ses procédés si sentimentals, si variés, si imperceptibles, qu'ils échappent à la règle, à l'expression, ne peuvent être asservis aux préceptes, et se définissent mieux par l'exemple que par la parole. — On pourrait dire que c'est l'ame de notre ame, que l'amour, l'amitié, la bienveillance sont ses organes, et que le désintéressement en est si inséparable qu'on ne peut souvent les distinguer. — La délicatesse est la touche la plus légère du sentiment; la générosité en est l'effort le plus sublime. Le tendre coloris de la première, et le radieux de la seconde, se fondent l'un dans l'autre par des nuances graduelles, et l'accord de leurs rayons pénètre doucement, ranime et féconde le monde moral.

Comme un peintre ne peut rendre dans un paysage le scintillant de la lumière, le transparent de l'air, et encore moins la fraîcheur du zéphir, le parfum de la rose, et le mumure du ruisseau; de même le style se refuse ici à l'image, et n'en peint tout au plus que quelques traits grossiers. — C'est tantôt un sacrifice de soi-même, qui se contente



en secret de son propre suffrage, et se dérobe à la reconnaissance : — c'est une augmentation d'égards et de civilité envers un malheureux : — c'est le pardon d'une injure, ou sa vengeance par un bienfait ; — une restriction de ses propres droits ; — un mépris de l'apparence pour la réalité ; — un respect pour soi-même, qui ne se permet pas, dans l'absence d'autrui, ce qu'on n'oserait dire ou faire lorsqu'il est présent ; — une fidélité de parole, indépendante de l'intérêt, et qui survit à l'amour, à l'amitié, à l'estime, et à la mort même ; — une continuation de bons procédés, d'égards, et même de confiance après une rupture : — c'est une prévenance si fine qu'elle ne peut être devinée que par celui qui en est l'objet ; — une louange indirecte qui relève, dans un absent, les qualités d'une personne présente ; — le refus d'un nouveau bienfait, parce qu'on sent le prix de la reconnaissance, et que, par attachement, on souffre de voir augmenter l'inégalité : — c'est le ménagement de l'amour-propre d'un ennemi, ou celui de la sensibilité d'un homme qu'on est forcé de perdre, et qui s'étend jusqu'à la manière de le détruire ; — une confiance sur des objets qui semblent n'en admettre aucune : — enfin, c'est un raffinement dans la volupté, une retenue modeste, ou un abandon sans réserve, et un désintéressement dans le plaisir, qui jouit mieux de celui qu'il donne que de celui qu'il reçoit.

La douceur, la modestie, l'amour et la vertu inspirent une fleur de sentiment, et une variété de petites attentions que tout l'esprit et l'usage du monde ne peuvent suggérer. — Disons, à l'honneur des femmes, qu'elles nous égalent souvent en dispositions généreuses, et nous surpassent en délicatesse : le suivi de leurs soins, et leur tact pour les petites choses, ne sont point à notre portée, comme le vaste de nos vues et les vigoureux élans de notre héroïsme ne sont point à la leur.

L'homme le plus généreux serait nécessairement celui qui, aux plus grands motifs de se plaindre de ses semblables, joindrait les plus fortes dispositions à les servir et à s'immoler pour eux. — L'extrême misanthropie et le plus entier dévouement au bonheur général, ne sont point incompatibles. On peut, par bonté, se sacrifier pour ce qu'on méprise par expérience, ou même pour ce qu'on hait par ressentiment.

On pratique entre personnes éclairées, des délicatesses qui passeraient pour grossièretés dans le monde poli. On supprime les formalités d'usage, parce qu'on s'estime réciproquement peu sensible à ces démonstrations triviales. On ne craint point de parler librement de quelques défectuo[illegible] sonnelles, comme pauvreté, défaut de [illegible] maladresse en petits talens, ou difformit[illegible] relles. — Ces incivilités appar[illegible] éloges flatteurs, en ce qu'ell[illegible]

qu'on les croit au-dessus de ces bagatelles, et assez grands pour entendre toujours la vérité avec intérêt.

Il y a aussi une espèce de délicatesse qui tient de la fierté, et dont les actes seraient encore moins appréciés du vulgaire. L'exemple le plus frappant que l'histoire nous en offre, est celui de Scipion, qui, accusé en sénat d'avoir diverti les deniers publics, déchire le registre qui faisait foi de son innocence, parce qu'il croit au-dessous de lui de se justifier.

La délicatesse s'étend sur les manières : les graces sont de sa suite. — Si on les décompose et qu'on en sépare l'artifice, on trouvera qu'elles ne sont point des agrémens de convention, mais l'extérieur des qualités aimables, ou le parfum du sentiment, si l'on peut s'exprimer ainsi. — Ces airs enfantins, cette élégance naïve, ce sourire si tendre, qui forment les traits les plus communs de la coquetterie, sont l'image de la candeur, de la simplicité, de l'innocence ; — les petites afféteries jouent l'extrême sensibilité ; — l'enjouement exprime le calme intérieur ; — le ton naturel et aisé annonce l'honnête confiance d'une ame libre qui ne craint point d'être pénétrée, — et la douceur du regard, du maintien, du geste, peint celle des affections : ainsi du reste.... Ce coup d'œil n'a fait une impression si vive, que parce qu'il supposait un sentiment flatteur;..... et en admirant cette démarche noble, ce port majestueux, ou ce petit pied, qui semble frémir en dan-

sant, on en tire, sans s'en apercevoir, des conjectures sur le caractère, qui ne sont point entièrement fausses, quoique l'objet en soit si compliqué qu'il est très-facile de s'y méprendre.

Nos femmes avouent, sans le savoir, qu'une partie de la beauté de l'ame se répand sur les traits. — Un des grands secrets de toilette devrait être d'ennoblir et d'épurer ses sentimens. Les graces en deviendraient plus vraies, plus séduisantes, parce que les raffinemens de l'art sont toujours grossiers en comparaison des attraits de la nature.

Les mêmes graces ne sont pas de tout âge : celles qui plaisent à vingt ans, déparent à quarante ; et le même genre de délicatesse qui orne une femme, rend l'homme ridicule : son extérieur doit être mâle, simple, un peu grave, exprimant la force, la bonté et une raison réfléchie.

Voici quelques traits de vigueur délicate, dont le premier est peut-être équivoque ; mais les suivans sont des plus positifs. Un mari avait suivi l'intelligence de sa femme avec un homme de mérite, mais éperdument épris. Il savait que le dernier degré d'intimité ne dépendait peut-être que de la première occasion, et il était obligé de s'absenter pour plusieurs mois. Comment parer? Il va chez son rival, l'instruit de son départ, et ajoute : Je connais le sexe, il est faible ; je connais mon cœur, une infidélité le navrerait. J'ai pensé que pour mon repos il fallait à ma femme un guide et un surveil-

lant qui la dirige, la conseille, et la garde contre elle-même. Malgré les circonstances, c'est vous, monsieur, que j'ose prier d'accepter cet emploi : daignez être mon ami comme vous êtes le sien, et préservez un honneur qui se confie au vôtre. — Il fut préservé. Le croira-t-on? oui; ils étaient Français et gens de lettres.

M. de C....., premier ministre, venait d'être disgracié, et quoique aussi libéral qu'habile, il se vit, selon l'usage, abandonné de tous les courtisans. —Le colonel de S...... apprend que le duc exilé a ordre de se rendre dans ses terres. Il prend la poste, le devance, et à son arrivée c'est lui qui ouvre froidement la portière. — Faut-il s'en étonner? non; il était Suisse et militaire.

Un homme venait d'en tuer un autre dans une rencontre : il se réfugie dans une maison voisine : le maître lui promet asile. On apporte le mort. C'est son fils unique; et il ne se croit point dispensé de tenir sa parole.

Un déserteur Bernois est repris par deux sergens qui regrettaient de faire leur devoir. On le garde à vue dans une chaumière. Il est obligé de sortir un instant, et prie ses gardiens de l'accompagner.....Va seul, lui dirent-ils, nous nous fions bien à toi...—Vous pouvez vous y fier, répondit-il. — Il sort, la nuit est sombre, le bois est à quelques pas, il sera pendu dans trois jours;... il rentre.

DU RIDICULE.

C'est une révoltante vérité, mais qui tient essentiellement à la connaissance de l'homme, qu'un des indices principaux de sa faiblesse et de sa méchanceté réside dans l'expression la plus commune de sa joie. — Chacun sait que le rire est une convulsion d'organes produite par le subit mouvement d'un plaisir inattendu : mais peu de gens remontent à sa source, en pénètrent les secrets motifs, et remarquent quelles en sont les occasions les plus ordinaires.

On rit rarement lorsqu'on ne rît pas par vanité, folie ou méchanceté. — Un sentiment noble, une pensée utile, une action louable ne peuvent produire cet effet, qui n'a rien de commun avec eux, pendant qu'il est presque toujours excité par une rapide impulsion d'orgueil, ou d'envie satisfaite. On peut l'unir à l'idée d'un génie malfaisant; mais on ne peut, avec bienséance, faire éclater une divinité : tout au plus on lui suppose un doux sourire. — Ce sont peut-être ces observations, vaguement senties, qui placèrent la gravité au rang des qualités les plus estimables chez divers peuples anciens et modernes.

La cause du rire est quelquefois innocente. C'est l'épanouissement d'une gaieté intérieure, qui cher-

che à se répandre, à plaire, à sentir et à animer. C'est le contraste d'une idée saillante, subtile, ou d'une découverte agréable, qui arrache l'ame à l'inaction, et fait naître ce plaisir attaché à l'exercice de toutes nos facultés pensantes et corporelles. C'est aussi une petite ostentation, qui veut feindre l'apparence du bonheur, et cacher son inquiétude secrète. Mais, pour l'ordinaire, c'est un mouvement d'amour-propre, une présomptueuse comparaison, un détour flatteur sur soi-même, et, plus malheureusement encore, une jouissance de méchanceté.

Le plaisir qui naît du simple ridicule part toujours d'un principe déshonorant. C'est la joie produite par l'infériorité d'autrui sur des bagatelles qui ne sont en elles-mêmes ni bien ni mal : c'est l'image flatteuse de son abaissement, qui, au défaut de grandes choses, s'assouvit sur de petites. —Cette pitoyable manie, plus particulière à notre siècle qu'à aucun autre connu, blâme moins d'après la raison que d'après l'usage, plus sur les faiblesses que sur les vices, et prend la mode pour arbitre suprême. — Peu de choses sont plus vraiment absurdes que la manière dont elle s'exerce. Moyennant certains mots, prononcés d'un certain air, on jette un œil louche sur les objets les plus respectables. Par exemple, un esprit juste est-il un peu plus conséquent dans ses remarques, et plus précis dans son style, cela s'appelle un homme *sententieux*.

Être un peu moins insipide qu'on ne l'est communément, dire de jolies ou de bonnes choses, c'est *faire des phrases*, ou *courir après l'esprit*. Avoir de la délicatesse, c'est *afficher le sentiment*. Oser agir en patriote, c'est *jouer le Romain*. Défendre l'innocence, c'est *faire le don Quichotte;* et, en général, penser fortement et noblement, c'est avoir *l'ame exaltée* et ne pas *connaître son monde*. — Toutes ces fausses épithètes, accompagnées d'un certain sourire moqueur, font impression sur les ames faibles, et maintiennent leur indolence. Ce genre de critique ressemble à celui d'un auteur moderne, qui, après avoir fortement argumenté contre l'antique précepte de débuter et de terminer chaque chapitre par quelque pensée saillante, a préféré de commencer, continuer et finir les siens par les choses les plus triviales.

Trop de penchant à exercer le ridicule prouve un esprit superficiel, vain ou méchant : et une trop grande timidité contre cet épouvantail des gens du monde détruit l'énergie, l'originalité, et nous rend de lâches copies de tout ce qui nous environne : elle asservit nos goûts, réprime nos talens, et enchaîne nos plaisirs.—Mais comme nos faiblesses mêmes produisent toujours quelque utilité, celle-ci forme un des premiers liens de dépendance réciproque, et sert à cimenter les parties discordantes du corps social.

Il faut distinguer le rire de la nature, du rire

artificiel. Les grands s'en servent pour jouer l'insouciance, ou colorer leur ineptie : les femmes, pour coqueter, déployer leurs graces, ou montrer de belles dents. C'est aussi une flatterie indirecte, un intérêt apparent pour ce qu'on nous dit, un étalage de sensibilité, ou moins encore. — On peut tirer des conséquences assez exactes sur les caractères qu'il importe de connaître, d'après les occasions sur lesquelles s'exerce le rire vrai, d'autant plus que l'impulsion étant involontaire, elle est moins susceptible d'artifice.—Un lettré du seizième siècle poussait cette remarque si loin, qu'il prétendait reconnaître la différence des tempéramens à la voyelle finale du rire. Il distinguait les hommes en *ha ha ha! hé hé hé! hi hi hi!* et *ho ho ho!* Un profond commentateur y joignit les *hou hou hou!* et conclut très-analogiquement qu'ils devaient tenir des inclinations du hibou. — J'ignore sous quelle classe il m'eût rangé, mon rire se terminant en *e* muet.

DE LA DÉCENCE.

Un des meilleurs préservatifs contre le ridicule est la décence. Sa définition même en prouve l'arbitraire et le vague de ses lois, en ce qu'elle n'est que *la conformité de nos actions extérieures avec les usages reçus*. Chaque peuple, chaque siècle, se forme à cet égard des notions différentes, et, là-dessus comme sur autre chose, se persuade que sa manière de voir est toujours la meilleure. Cette décence varie d'un pôle à l'autre, et au centre de l'Europe ne se ressemble pas. L'élégant le plus admiré de Paris serait un des plus bafoués à Londres. En France, elle tient de la fadeur; en Espagne, du bigotisme; en Angleterre, de la rusticité; en Allemagne, du pédantisme; en Pologne, de la servitude; dans le Nord, du théâtral; et l'italienne, composée de toutes, serait peut-être la plus réelle si elle était moins grimacière et n'exigeait trop de circonspection.

Le respect pour le principal semble croître en raison du mépris pour les accessoires. On entre dans la chambre des communes anglaises en négligé du matin, cheveux retroussés, grand frac, chapeau rabattu, badine et bottes. J'ai vu un jeune membre qui sortait d'une séance des plus importantes, et qui avait probablement mal au pied, sau-

ter sur une jambe en bas le grand escalier du palais de Westminster. Il n'avait point l'air de croire qu'il fît quelque chose de singulier ; et ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est qu'aucun des spectateurs ne parut y attacher une idée de ridicule. En effet, rien n'est plus simple que de se servir d'une seule jambe lorsqu'on n'a pas l'usage des deux. Mais, par une de ces contradictions dont on trouve tant d'exemples chez les peuples les plus sages, je vis, quelques jours après, à Charing-Cross, un étranger hué, boué, et presque assommé, parce que sa parure était recherchée et son chapeau d'une autre troussure que la commune. Quelques petits mouchets, une boucle nouvelle, et une couleur d'habit singulière, avaient suffi pour ameuter la foule dans le quartier le plus poli de la ville la plus distinguée du peuple le plus philosophique : ils avaient suffi pour lui faire manquer à l'hospitalité, à la justice, aux lois et à l'esprit d'indépendance qu'il affiche, et qu'il devrait aussi accorder à d'autres. O hommes ! par quels misérables ressorts on vous met en mouvement, et que votre plus haute élévation est mêlée de petitesse !

Le cérémonial de la table anglaise est aussi du plus lourd pédantisme, et à d'autres égards d'une saleté révoltante. L'art de boire leurs santés peut être mis au rang des sciences abstraites. On change de couteau et de fourchette à chaque mets ; mais on n'a point de serviette ; on s'essuie à la nappe : on

a peu de verres, et le funeste bocal de bière circule souvent à la ronde (1). Malheur au dernier! il ne lui parvient qu'après que chacun a lancé au fond du vase une haleine putride, ou laissé sur ses bords quelques miettes à demi mâchées, quelques fragmens de suppuration scorbutique, ou pis encore, quelques gouttes de salive mercurielle, qu'on est tenté de supposer faire partie de ces globules qui surnagent la liqueur. — Que l'on pardonne cette sale digression à un homme qui dîna souvent sans boire, parce qu'il ne put s'accoutumer à cet usage aussi dégoûtant que dangereux. — Celui des pots de chambre au dessert n'est guère plus agréable, et la licence anti-poétique, qui s'excuse en frappant du revers du doigt sur la table, l'est encore moins. C'est très-naturel, dit-on : cela est vrai; mais tout ce qui est naturel n'est pas aimable.

La propreté n'est pas simple préjugé, habitude ou affectation. Le dégoût est un préservatif inspiré par la nature pour nous éloigner machinalement d'une foule de choses dont les rapports ne peuvent s'allier avec les nôtres, ou qui renferment un germe de putréfaction épidémique. — Tout ce qu'on appelle sale est presque malsain, et il est dangereux de combattre l'instinct de nos sens à cet égard.

(1) Ceci ne concerne pas les maisons les mieux montées. Mais en aucun pays, ce qu'on appelle le bon ton ne distingue pas les usages nationaux, et ne peut être cité comme observation générale.

— Ce qui répugne bien fortement au goût est une espèce de poison, mais dont la dose modérée peut devenir plus utile par la fermentation qu'elle produit, comme le prouvent la plupart de nos médecines. — Ce qui offense l'odorat peut étouffer sous peu de minutes; et ce qui blesse l'œil, l'ouïe, le tact, irrite les nerfs, et en altère les fluides.

Les religions juive, mahométane, indienne et autres, ont érigé la propreté et de fréquentes ablutions en culte, parce que, outre son influence sur le santé et l'agrément, elles supposent de certains rapports entre le net du corps et celui de l'ame. — Asclépiade, célèbre médecin, prétendait que le soin pour les dents contribuait à la gaieté, par l'effet de la pureté de l'haleine sur les fibres du cerveau.

Une grande délicatesse sur tous les objets de ce genre est presqu'au rang des vertus pour les femmes : c'est le vrai fard de la beauté, le dédommagement de la laideur, le masque de la vieillesse, et la seule afféterie qui leur sied bien. L'extrême simplicité, jointe à l'extrême propreté, est le plus grand secret de toilette : c'est l'image de la candeur, l'emblême de la modestie, et l'indice du bon goût. — Si jamais je peins l'amour, disait un homme délicat, je le pare d'une dormeuse bien blanche, d'une chemise bien fine; j'arme son carquois de cure-dents, sa main gauche d'un bandeau, sa droite d'une éponge.

Ce qu'on appelle bienséance chez les femmes, exige beaucoup de tact pour ne pas dégénérer quelquefois en impertinence. Le ton de hauteur qu'elles affectent envers nous, ces égards extrêmes qu'elles exigent, on ne sait souvent pourquoi, ce grand prix qu'elles attachent à des minuties, comme de rendre un salut, toucher leur main par hasard, tenir un propos obligeant, ou autres fadeurs de cette espèce : tout cela sont des petits airs de divinités qui rendent leur commerce aussi pénible pour elles qu'insipide pour nous, et qui, au lieu de prouver en faveur de l'innocence d'une jeune personne, déposent contre elle : car il faut être doué de sens bien actifs, et avoir déjà bien profondément réfléchi sur la volupté, pour savoir que ces bagatelles y ont rapport. Une timide réserve, une honnête décence, sont sans doute un des premiers ornemens du beau sexe, comme une des premières sauvegardes de leur vertu : mais la nature ne s'exprime pas ainsi, et son langage diffère autant de cette affectation, que la pruderie de la naïveté.

L'homme le plus digne d'estime a besoin de se recommander par un extérieur décent, qui en impose au vulgaire de tout état. Tant de gens vous jugent sur votre air, vos gestes, votre parure, qu'il ne faut pas refuser leur considération à si bas prix. Cela prévient en votre faveur avant de vous connaître, et peut devenir une protection réelle. Mais on peut être persuadé de cette vérité, sans pouvoir

s'en donner les avantages. — On voit fréquemment des hommes du mérite le plus vrai, être embarrassés dans un cercle brillant, ne savoir où mettre leurs mains, chercher une attitude, ou balbutier une pensée qui refuse d'éclore. Cet embarras provient d'un fonds de modestie, ou de l'excès du désir de plaire, sans espoir de réussir. Il y a en outre divers états, comme les lois, le négoce, le clergé, qui sont destructifs des graces et de la vivacité d'imagination : celui des lettres ne leur est pas plus favorable. Le négligé de la vie sédentaire, l'immobile de l'attitude, le sérieux de la réflexion, la lenteur du raisonnement, donnent à la fois aux muscles une raideur et un relâchement qui leur font perdre cette activité, qui exprime et suit le rapide du sentiment. La distraction, l'insouciance, le mépris de l'usage, et la haine de la contrainte, s'y joignent et contribuent à former souvent, chez les hommes qui ont le plus de ressources en eux-mêmes, un extérieur peu avantageux (1). Ils ne devraient point négliger

(1) La plupart des savans les plus distingués de l'Europe se distinguent aussi par leur mauvaise façon. Un étranger qui va les voir, pense au premier abord : quoi! n'est-ce que cela? Il est presque surpris de ne leur trouver que deux yeux, un nez, une bouche, et souvent un corps détruit par les veilles, les chagrins et les passions fortes. Peu s'en faut qu'il ne s'étonne de ce qu'ils ne s'expriment que par des mots, et que les plus communes de leurs phrases ne surpassent pas les meilleures sentences de leurs meilleurs écrits.

de connaître les petits usages de l'étiquette : cela donne une assurance qu'on remplace difficilement, et qui prête aux maladresses même un air de dignité.

Sans doute qu'un homme raisonnable se compromet en s'offensant de quelque négligence des formes; mais il doit superficiellement s'y asservir lui-même, sans y attacher plus de prix qu'elles n'en méritent. Cette foule de puérilités, qui révoltent la raison, sont en partie prescrites par elle, en ce qu'elles adoucissent les mœurs du peuple, et maintiennent une apparence de respect réciproque. — Il est sans doute ridicule qu'un habit réglé soit plus décent qu'un frac plus commode et qui sied mieux. Il l'est encore davantage, que n'étant le très-humble et le très-obéissant serviteur de personne, on le dise, l'écrive et le signe au bas de la lettre qu'on adresse à un faquin que l'on connaît à peine; ou, pis encore, qu'on méprise sincèrement. Nos descendans riront de bon cœur de nos arlequinades : en attendant, il ne vaut pas la peine de disputer sur un son ou une grimace. Le cérémonial est un trafic d'air, dont l'achat coûte peu, et la vente rapporte beaucoup.

DE L'ESPRIT.

Ce mot vague et commode, qu'on emploie à tout et à rien exclusivement, a moins une signification propre que relative : elle varie suivant ce qui précède ou ce qui suit : quelquefois on étend sa vaste domination à tout ce qui est du ressort du sentiment et de la pensée : plus souvent on restreint son empire à la seule élégance du style, ou au scintillant du jeu de mots. Cette dernière acception est la plus commune dans le monde poli, où l'esprit est principalement l'art de dire de jolies choses. L'homme du siècle qui en avait le plus et qui en abusa davantage, en trace l'image suivante : « C'est tantôt une com- « paraison nouvelle, tantôt une allusion fine : ici, « l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens, et « qu'on laisse deviner dans l'autre : là, un rapport « délicat entre deux idées peu communes. C'est une « métaphore singulière. C'est une recherche de ce « qu'un objet ne présente pas d'abord ; mais qui « est en effet dans lui. C'est l'art ou de réunir deux « choses éloignées, ou de diviser deux choses qui « paraissent se joindre, ou de les opposer l'une à « l'autre. C'est celui de ne dire qu'à moitié sa pen- « sée pour la laisser deviner... »

L'esprit n'est le plus souvent que l'abus de la raison : il se jette tout d'un côté, abandonne les

autres ; et le contrastant de l'image, joint à l'écart de dignité, produit le ridicule. Il en est de ses plaisirs comme de ceux des sens. On goûte d'abord le vrai, le simple, avec délices : peu à peu ils perdent le prix de la nouveauté, la sensation s'émousse, on raffine pour se ranimer; on veut du singulier, du piquant, on se blase de plus en plus, et l'on tombe enfin dans les goûts les plus bizarres, ou même les plus monstrueux.

Notre ton de société le plus en vogue n'est peut-être pas aussi éloigné qu'on le pense de cette dépravation morale : du moins semble-t-il que notre bel esprit n'est pas le bon : il est aussi éloigné de l'honnête que du vrai : il dénature tout, n'aspire qu'à l'éclat, et il n'est rien de respectable qu'il ne parvienne à placer sous un jour ridicule. — Toutes les nations avouent indirectement que ce ton léger, fleuri, pointilleux, n'est qu'un ton subalterne. Ce que nous avons dit du rire lui convient également, en ce que leurs meilleurs auteurs sacrés ou profanes, lorsqu'ils amènent un génie supérieur, ou une divinité sur la scène, les décorent d'une douce et importante gravité, d'un style vrai, précis, essentiel ; quelquefois touchant ou pathétique ; mais jamais ricaneur ou plaisant.

Le subtil et l'agréable dans la conversation ne peuvent être une qualité commune, puisque la supériorité des uns est fondée sur l'infériorité des autres ; mais la nature, en refusant cette faveur équivoque

au grand nombre, accorde ses plus précieuses à tous. Il n'est personne qui, bien organisé, n'ait de quoi être intègre, laborieux, bienfaisant; personne qui ne puisse se distinguer plus ou moins dans quelque connaissance utile; il suffit de le vouloir avec constance et courage: ce caractère, ce savoir passeront dans ses discours, et présenteront des sentimens, des observations essentielles, qui compenseront en solide ce qui pourra leur manquer en brillant. Une société composée d'hommes qui n'auraient que de l'esprit, ne pourrait absolument pas subsister; au lieu que celle où il n'y aurait qu'un gros bon sens, de la simplicité et de la droiture, serait probablement une des plus heureuses.

Rubens renvoyait ses plus faibles écoliers à la miniature, qu'il appelait le *désespoir du peintre*. On pourrait de même appeler l'esprit le désespoir ou le pis-aller de la raison. Heureux qui peut les réunir! sans elle il n'est qu'un talent dangereux; sans lui elle est trop austère; et sans l'usage du monde les deux sont souvent en défaut. D'un heureux accord des trois dépendent les grands succès dans l'art de plaire.

Il est plus essentiel qu'on ne croit de se former une idée distincte de la différence réelle entre l'esprit et la raison. L'une a pour but l'utile, et l'autre l'agréable; l'une est aussi profonde qu'il est superficiel, aussi simple qu'il est recherché, aussi soutenue qu'il est capricieux, aussi circonspecté qu'il est

inconsidéré. — L'un s'élance par bonds, va, vient, sautille; l'autre, d'une marche égale, quelquefois rapide, suit une direction constante. — L'un est l'art de dire et de faire de jolies choses; l'autre est la science d'en dire et d'en faire de bonnes: son extérieur est un peu grave, parce que ses objets sont sérieux, qu'elle joint d'un coup d'œil l'avenir au présent, et contemple le fond de l'abîme, où il n'aperçoit que les fleurs de son bord. Elle est également propre à la société comme à la solitude: la sagesse est son apanage, la réflexion sa compagne, l'honnêteté son refrain, l'expérience son guide, le courage son aide, et la piété son refuge.

Mais dans un sens plus étendu, le vrai esprit n'est peut-être que la raison secondée par le goût, adoucie par la gaieté, et ornée par les graces.

❋

CONSOLATIONS POUR LES SOTS.

J'ai souvent été à portée de voir de grands hommes, de réfléchir sur les désavantages des lumières supérieures, et de remonter aux causes qui les font si communément échouer dans le monde, où l'on craint plus leur société qu'on ne la recherche.

Il leur manque d'abord, pour parvenir et plaire, un des premiers moyens, qui est le vœu constant de plaire et de parvenir. La connaissance des hommes les rend moins sensibles à leurs suffrages, et celle de la petitesse de la plupart des objets de leur cupidité les rend moins ardens dans leur poursuite; ou même, lorsqu'ils veulent s'y adonner, ils échouent par les mêmes raisons qui devaient en assurer le succès. — Cette flatterie qu'ils méprisaient comme basse, cette civilité comme minutieuse, ce raisonnement comme trop commun, étaient cependant les seuls mobiles qui pouvaient faire impression sur une ame ordinaire, pendant que leur délicatesse n'est point sentie, que leurs procédés paraissent bizarres, et leurs pensées obscures.—Comme ils jugent en partie les autres par eux-mêmes, et qu'ils leur ressemblent peu, ils se trompent dans leurs motifs de persuasion, négligent les accessoires, et deviennent maladroits sur une foule de détails subalternes, qu'ils ne croient pas dignes de

tant de soins, pendant qu'elles font l'étude du plus grand nombre. Cette maladresse ou cette ignorance de tiers ordre les rend ridicules, et fait douter de leur capacité. — Le jugement pour le vulgaire n'est que la raison sur les petites choses ; et les hommes les plus souverainement éclairés et honnêtes ne sont, aux yeux des sots, et même des esprits médiocres, qu'une espèce de fous qu'ils admirent, craignent et méprisent à la fois : l'amour-propre exige absolument qu'ils les considèrent comme tels; car ils ne les comprennent pas, et pensent et agissent d'une manière très-opposée à la leur. Point de milieu : ou il faut qu'ils reconnaissent la débilité de leur propre cerveau et la corruption de leur cœur, ou il faut qu'ils appellent exaltation et démence cette supériorité qui les accuse. En quoi ils ne sont souvent que trop favorisés par cette chaleur d'imagination, cette vive sensibilité, ces élans, ces écarts même, et ces accès fiévreux presque inséparables des passions fortes, sans lesquelles il n'est point de haute prééminence de génie, et avec lesquelles il est bien difficile de suivre pas à pas la marche lente et circonspecte d'une froide prudence. — Ce besoin d'agir, de penser, de sentir, de consommer, d'exercer ce superflu de vie et de force, lorsqu'il ne peut se porter vers des objets dignes de lui, qu'il ne peut prendre l'essor dans un espace trop étroit, ou qu'il se renferme dans l'intérieur, fermente, agite, consume, ou pis encore ; tel que la foudre comprimée

par l'épais nuage, brise enfin tous les obstacles, et produit ces explosions violentes qui bouleversent à la fois le centre d'où elles partent, et la circonférence où elles frappent. — Mais pour s'exprimer moins poétiquement, il y a des dangers et des peines particulièrement propres aux ames supérieures : leur hardiesse les expose davantage, leur tact de vérité et de justice se révolte, se déchire au son ou au spectacle presque continuel de raisonnemens sans pensées, et d'actions sans sentimens. Ils ne sont guère plus contens d'eux-mêmes, et l'immodestie dont on les accuse s'allie pour l'ordinaire avec un profond sentiment d'humilité sur l'espèce en général dont ils font partie. Plus on connaît, et mieux on sent combien il reste à connaître : plus l'univers se développe à nos yeux, et plus le monde paraît petit et méprisable : de là l'indifférence sur les objets de cupidité vulgaire, la vaste ambition, l'humeur, la misanthropie et la foule de singularités qu'on remarque chez un grand nombre. Leur physique n'est pas mieux avantagé : l'ame forte dans le corps humain ressemble à la liqueur spiritueuse renfermée dans un vase d'argile, qu'elle amollit et décompose peu à peu.

Si la fortune les emploie dans une position subalterne, ils peuvent y figurer très-médiocrement ; parce que, plus faits pour commander que pour obéir, ils sont en effet déplacés, en raison inverse du célèbre adage : *Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.*

Ils déplaisent souvent dans la société, parce qu'elle leur déplait, ou qu'ils sont trop indifférens sur ce que l'on peut penser de leurs qualités aimables : elle n'est pour eux qu'un délassement, une récréation ; au lieu que l'oisif en fait son objet principal : ils peuvent même y être embarrassés, par la même raison qu'un vieillard a l'air gauche lorsqu'il se mêle à des jeux d'enfans. — On remarque chez eux des distractions désobligeantes, parce qu'il est assez simple qu'un homme qui réfléchit les trois quarts de la journée, ait encore l'air un peu occupé l'autre quart, et qu'il retourne souvent vers l'objet de sa méditation, sans pouvoir en être écarté par chaque bagatelle. — Sa manière de voir et de sentir est si différente de l'ordinaire que, s'il l'affichait, elle ne serait presque qu'une contradiction et un blâme continuels. Ce malheur de penser comme peu de gens, et l'opposition qu'il entraîne, deviennent un dégoût pour lui, et une insulte pour les autres ; parce que ce contraste condamne leur jugement et que le premier des torts envers le plus grand nombre est de leur prouver qu'ils ont tort. — S'il s'anime, s'il se fâche dans quelque dissentiment, il a encore un désavantage que la victoire ne peut compenser : il blesse, déchire, transperce où l'impuissance du sot, avec le même but d'offenser, la même animosité, ne peut qu'effleurer, égratigner, et se sauve par là du ressentiment. — Ses écarts, ses bêtises

(car qui est-ce qui n'en fait et n'en dit jamais ?) sont plus remarquées, parce qu'elles sont moins familières, qu'on exige davantage de lui, et que d'ailleurs l'originalité et la force dont il marque jusqu'aux moindres choses, les rend plus saillantes. — Son esprit même nuit quelquefois à son esprit : on peut le trouver moins neuf, moins conséquent, parce que ses discours, ses actions se gravent dans la mémoire ; au lieu que l'homme borné paraît toujours neuf, toujours d'accord ; on ne s'aperçoit ni qu'il se répète, ni qu'il se contredit, car on ne se rappelle plus aujourd'hui ce qu'il a dit hier. — La conversation de ce dernier offre un attrait, une jouissance, que peu d'autres peuvent balancer, c'est celle de n'être point surpassée : il faut déjà être bien supérieur pour préférer le plaisir d'admirer à celui d'être admiré soi-même. On va voir un grand homme par curiosité, mais on cultive moins sa connaissance par penchant que par vanité ou intérêt ; et si quelquefois on s'attache à lui, c'est plutôt par les qualités de son cœur que par celles de son esprit : aussi fait-il bien de voiler ce dernier, d'en rendre l'éclat plus doux, et de chercher à se faire aimer de ceux qu'il ne peut éclairer. L'amitié, ce présent des cieux, ce soutien de la vie, est donc un des bonheurs qu'il atteint le moins ; et s'il brille parfois dans la société, ses jouissances les plus simples lui échappent.

Comme il est plus pénétrant, il embrasse plus de rapports, voit plus de défauts, devine plus de faussetés, jouit moins de l'illusion, entend plus d'inepties, parle sans être compris, accorde sans être saisi, exige à son tour plus qu'on ne peut lui donner ; et, malgré son indulgence, il est plus mécontent des personnes et des choses. — Un homme qui s'entretient des meilleures pensées des sages de tous les temps, qui passe ses matinées avec les Marc-Aurèle, les Plutarque, Tacite, Montaigne, Leibnitz, Pope, et leurs semblables, ne peut s'empêcher le soir de trouver la conversation un peu insipide : elle ne l'anime pas davantage que ses sujets favoris ne plairaient au plus grand nombre : il est presque seul au milieu de la foule, ou s'il étale son savoir et ses sentimens, c'est comme s'il parlait anglais à qui n'entend que le bas-breton. — Plus il s'élève, et plus il se sépare du genre humain, plus il diminue le nombre de ses liaisons intéressantes. Il est même possible qu'il soit presque entièrement méconnu : on aperçoit ses faiblesses, ses ridicules ; ils sont à la portée de tout le monde ; mais pour apprécier le propre de ses lumières, il faudrait en avoir à peu près d'égales. — Comment communiquer une découverte algébrique à quiconque n'en connaît ni le but ni les signes ? Comment Locke, placé chez des Tartares ou quelque autre peuple ignorant, aurait-il pu lui faire comprendre l'utilité de ses profondes recherches

sur les modes simples et mixtes, sur l'identité, la diversité, les causes et l'effet, le nombre, l'expansion et nos idées complexes des substances? Combien en est-il, entre ses compatriotes mêmes, qui saisiraient d'abord sa vaste et lumineuse définition de la vérité? qui est, dit-il, *la conjonction ou la séparation des signes, suivant que les choses mêmes conviennent ou disconviennent entre elles.* — Mais, sans parler de ce genre abstrait, placez l'ame judicieuse, intrépide et honnête, au centre d'une société d'esprits superficiels, et d'ignobles égoïstes, où l'intérêt seul domine, où toutes les routes sont fermées au génie, et où les talens et le courage ne sont presque qu'un ridicule; cette même ame, faite pour donner l'impulsion aux autres, végétera sur ce sol aride, où elle manque d'aliment, et sera agitée par ces mêmes vertus auxquelles ses circonstances ne permettent pas de prendre l'essor. Tel fut un héros sous l'ancienne Rome, qui ne serait qu'un moine sous la moderne.

La situation d'un homme de génie lié par état à des hommes très-ordinaires, est celle d'un excellent marcheur qui voyage avec d'autres qui ne se traînent que lourdement. Il faut qu'il prenne leur pas, ou qu'il s'en sépare : dès-lors sa démarche à quelque chose d'inquiet, de désuni, parce qu'elle lui est moins naturelle, et il se fatigue davantage. Mais s'il fait usage de ses forces, s'il essouffle

ses compagnons ou les devance, il excite moins d'admiration que d'humeur et d'envie. — Ce dernier sentiment est inséparable de toute prééminence ; c'est l'ombre de l'éclat des distinctions, qui se renforce à mesure que leur lumière devient plus vive. L'égal est blessé de la supériorité acquise ; le supérieur de l'égal : l'un ne veut pas être dépassé, l'autre ne veut pas être joint, et tous deux se réunissent contre l'ennemi commun.

On redoute aussi la présence d'un homme pour lequel nos feintes cessent d'en être, qui lit dans notre cœur, pénètre nos plus secrets motifs, qui ne s'en laisse imposer ni par un air de hauteur, ni par un ton de fausse capacité, ni par un brillant caquet, ni par la fausse monnaie d'une extrême politesse ; qui méprise les injustices de notre ambition, sourit de notre vanité, estime plus un sentiment que vingt saillies, et prétend qu'il faut moins agir par fantaisie que par raison, et moins par intérêt que par équité. — Un homme pareil est réellement insupportable ; et comme il nous enlève une grande partie de nos avantages, il n'est pas étonnant que nous rabaissions un peu les siens. — L'être le plus ennuyeux serait celui qui nous surpasserait en tout : il ne resterait d'autres ressources auprès de lui que de l'écouter, s'instruire et l'imiter : l'orgueil s'offenserait bientôt, l'envie naîtrait, la haine suivrait : ce qui semble enseigner

que le plus grand effort de la capacité devrait être souvent de se cacher elle-même (1).

Les opinions particulières de l'homme éclairé peuvent aussi devenir des moins propres au bonheur. L'ame forte s'exerce volontiers à approfondir des objets que le vulgaire ne fait qu'effleurer, ou sur lesquels il n'a même aucune idée. Il est possible qu'il ait des doutes inquiétans où le public ne voit que certitude, ou qu'il ait des certitudes affligeantes où le commun n'a que des doutes. L'homme dont le génie et le courage osent s'enfoncer une fois dans le labyrinthe métaphysique, erre toute sa vie dans ses détours, sans pouvoir en trouver le centre, ou regagner l'issue : ou parvient-il à la dernière, renonce-t-il à ses recherches, il ne peut cependant oublier les sublimes fragmens, les vastes perspectives, les délicieuses ou glaçantes images qu'il n'entrevit qu'à demi, dont il ne peut embrasser les rapports, et que sa raison l'assure cependant ne former qu'un même

(1) Sey nicht geschickt, man wird dich wenig hassen,
Weil dir dann jeder æhnlich ist;
Doch je geschickter du vor vielen andern bist,
Je mehr nimm dich in Acht, dich pralend sehn zu lassen.
Wahr ist's, man wird auf kurze Zeit
Von deinen Künsten rühmlich sprechen;
Doch traue nicht, bald kommt der Neid,
Und macht aus der Geschicklichkeit
Ein unvergebliches Vrebrechen.

Gellert.

tout. Son ame s'élance encore par momens, et retombe sous le poids de la matière; c'est un reptile qui vole par artifice, un éclair qui frappe dans l'obscurité, et qui, l'instant d'après, ne la rend que plus profonde. Peu s'en faut qu'il ne se persuade que la recherche de la vérité et l'exercice de la vertu ne soient pour l'homme un état contre nature, et cependant leur beauté le séduit, l'entraîne, parce qu'il cherche en vain quelque chose de mieux : la grandeur de ce qu'il a entrevu le dégoûte de ce qu'il voit; tout devient en comparaison petit et méprisable, et ce dégoût des choses mondaines est peut-être un pressentiment des jouissances plus relevées auxquelles il passera dans peu. — En attendant cet état probable, soyons persuadés qu'en intelligence comme en fortune, une honnête médiocrité est le rang le plus compatible avec le bonheur. Si l'évidence pouvait jamais faire taire l'amour-propre; s'il était possible qu'il existât un homme qui pût sincèrement se persuader qu'il n'est qu'un sot, qu'il se console en pensant aux compensations que la nature lui accorde! Heureusement que la stupidité n'est pas un crime. Il y aurait trop de coupables. Enfin, qu'un coup d'œil sur l'histoire de tous les temps et l'exemple de plusieurs milliers de grands hommes, convainquent l'esprit borné ou médiocre que les avantages de la supériorité sont balancés par des dangers imminens qui lui sont propres, et qui attaquent

également la fortune, la paix, la vie et l'honneur même. — Combien de martyrs de la vérité et du patriotisme; combien d'écrivains illustres, de philosophes sublimes, ou de citoyens généreux succombèrent sous les coups de l'ignorance, de l'envie, de la haine, de la calomnie et du despotisme; traînèrent des jours de douleur dans la misère, le mépris, le bannissement ou les fers! — Combien de Camilles et de Thémistocles furent honnis, flétris, chassés! Combien de Sénèques et de Socrates, de Colignis et de Barnevelds périrent sous le poignard de la superstition et de la tyrannie! assassinats d'autant plus atroces qu'ils empruntèrent toujours le manteau de la justice, du patriotisme et de la religion.

Que l'ame courageuse, qui marche de près ou de loin sur ces traces sanglantes, épure bien ses motifs, consulte bien ses forces, et sache de bonne heure combien il est dangereux de vouloir s'élever au-dessus de ses égaux, d'arracher le masque à l'hypocrisie, et de combattre l'erreur ou les usurpations de l'ambitieux : mais s'il est certain de la générosité de ses vues et de la probabilité d'être utile; si sa grandeur d'ame ne répugne pas au danger, et qu'enfin il en soit la victime, soit d'une manière soit d'une autre, qu'il se console alors avec Phocion, que l'on conduisait au supplice, et auquel un de ses amis crie : Quelles indignités les Athéniens vous font souffrir!... *Mais non pas inusitées*, ré-

pondit-il tranquillement : *ce fut le sort de tous les grands hommes de la Grèce*. Ajoutons : et presque de tous les pays.

DU BON TON.

Le peuple donne ce titre au ton fastueux. Dans une classe moins subalterne on en décore ce ton artificiel composé de pédantesques minuties, de graces affectées, d'exagérations absurdes, d'adulations serviles, de parures d'usage, et d'un jargon ricaneur, inventé par la vanité pour se distinguer du vulgaire au défaut de distinctions plus essentielles. On y joue un mépris souverain pour tout sentiment vigoureux, toute recherche profonde, toute connaissance utile. La mode est sa première science, et l'agréable est le seul objet qu'il daigne réfléchir. On y prouve par un sarcasme; on raisonne par le ridicule. L'égoïsme, la fatuité, l'inconséquence, l'irréligion, sont affichés par gens qui rougiraient d'être soupçonnés d'un mouvement pieux, ou d'une étude sensée. Comme on ne peut cependant étouffer toute notion de bienveillance, de probité et de courage, on remplace la première par la politesse, et les deux autres par de fausses idées du *point d'honneur*. On estime comme actions innocentes celles de négliger les devoirs de son état, de ravir le bien de ses créanciers, séduire la femme de son ami, opprimer ses inférieurs, abuser de son pouvoir, ou tuer un homme pour un mot équivoque; mais ce serait une tache ineffaçable de ne pas se

couper la gorge avec ses liaisons les plus intimes, si elles avaient légèrement offensé votre amour-propre.

Les préjugés du prétendu bon ton empoisonnent les consolations les plus naturelles. L'envie de cœurs blasés et dépravés, s'efforce de couvrir de ridicule les jouissances vraies dont ils ne sont plus susceptibles. L'attachement pour un époux, la tendresse pour ses enfans, l'esprit d'ordre, le goût de la retraite, ou le penchant à la bienfaisance, sont des vertus de petite bourgeoise, qu'une femme de mise n'ose presque avouer, ou qu'elle exerce clandestinement si son ame honnête les réclame.

Vivre toujours dans un ton pareil, c'est être étranger à la marche commune et aux sentimens et récréations les plus propres à l'humanité. Il n'est point de classe qui connaisse moins le monde que celle qu'on désigne sous le titre de *gens du monde*. Un de leurs préjugés est aussi de s'imaginer qu'ils jouent un rôle très-important dans la société en général, qu'ils semblent diriger à quelques égards par leur exemple. Mais en les imitant sur la parure et les révérences, il est aussi d'usage de les tourner en ridicule sur le reste. Nos égards pour eux ressemblent à notre politesse envers les femmes, que nous traitons avec un extérieur de soumission, et que nous rendons esclaves en effet; que nous amusons par des bagatelles, et que nous éloignons de tout objet important.

La nature punit ce faux bon ton du mépris qu'il

fait de ses lois : elle lui sourit en public, mais se venge en secret par l'ennui, le dégoût et le poids de sa propre insuffisance ; pendant qu'elle réserve ses plus douces faveurs pour ces êtres simples qui la prennent pour guide, l'encensent dans la retraite, ou dans de petites coteries choisies, et se passent volontiers des apparences, pourvu qu'ils jouissent d'une solide réalité. — Si nos femmes étaient moins répandues, elles auraient plus d'originalité dans le caractère ; elles pourraient conserver cette naïveté, cette candeur qui seraient un danger dans le tumulte : elles seraient moins en proie à ces mécontentemens, ces inquiétudes, cette envie, cette rivalité qui les tourmentent dans un genre de vie pour lequel elles ne furent point faites : elles verraient plus patiemment le déclin de leurs charmes, et leurs jours s'écouleraient dans un cercle paisible d'occupations conformes à leur nature. — Les jeunes personnes s'établiraient aussi plus facilement ; un homme ne craindrait pas de se ruiner le premier jour de ses noces, et d'entretenir sa femme à plus haut prix qu'une danseuse d'Opéra, sans avoir l'avantage d'en changer aussi souvent : il serait moins déterminé dans son choix par l'avarice ou l'ambition que par son goût. Mais sous les mœurs actuelles, qu'est-ce qui pourrait l'engager à le suivre ? Elle vivra moins pour lui que pour d'autres ; il perdra sa liberté, son aisance, et peût-être son honneur, sans pouvoir les échanger contre une amie et les

tranquilles douceurs domestiques. — Le ton froid, résolu et stupidement sensé d'un lourd paysan suisse, est, aux yeux de la sagesse, moins éloigné du vrai bon ton que les airs sémillans, le geste théâtral, les propos alambiqués, les exclamations bruyantes, les rires forcés, les fades empressemens, la parure recherchée, les pointes, les calembours, et tout l'attirail dégoûtant d'un petit-maître français, d'autant plus ridicule qu'il trouve dans sa nation les meilleurs modèles d'un ton de noblesse, de culture d'agrémens, et de dignité.

Rien ne prouve mieux jusqu'à quel point les gens du monde sont à charge à eux-mêmes, que l'occupation triviale par laquelle ils cherchent sans cesse à s'oublier. Comment est-il possible qu'un amusement aussi enfantin que celui de mêler des cartes et d'en suivre les combinaisons monotones, ait pu devenir aussi général? Il est ordinaire de trouver très-raisonnable ce qu'on fait habituellement; mais, pour peu qu'on y réfléchisse, il est peu d'usages plus étonnans et plus absurdes que l'air d'importance avec lequel toute l'Europe polie consacre la partie la plus intéressante de ses journées à mélanger des piques et des carreaux. On ne pouvait rien inventer de plus propre à dessécher l'esprit et le cœur. — Qu'un avare joue dans l'espoir du gain; qu'un homme d'affaires cherche à couper quelquefois le sérieux de ses pensées par une occupation insipide; ou qu'un mélancolique y puisse trouver l'oubli de

lui-même, cela se comprend : mais que gens que le plaisir rassemble puissent y trouver chaque jour le plus grand des plaisirs, cela ne se comprend pas. — La vie de taverne, si méprisée des élégans, est à la rigueur plus raisonnable et plus délicate que celle d'un jeu continuel. Elle offre du moins un plaisir physique, et cet épanchement de conversation, que produit le vin, a quelque chose de franc et d'amical qui parle au cœur et fait naître la confiance. C'est derrière la jatte de punch, la pipe à la bouche, que se tiennent souvent les meilleures dissertations de l'Angleterre ; et c'est au cabaret que nos ancêtres, qui valaient mieux que nous, réglaient préliminairement les affaires d'état : leurs mâles défauts ne sont plus à notre portée, et leur courageuse rusticité conviendrait encore mieux à notre position que notre luxe subalterne, notre demi savoir et nos raffinemens.

Le vrai bon ton, dans tout état, est celui d'une ame noble, d'un esprit cultivé, des manières douces, polies, prévenantes, des procédés délicats, une honnête indulgence envers les absens, une attention soutenue à ménager les présens, et même à les faire valoir. On y loue avec bonté ; on y blâme avec circonspection ; on n'exerce le ridicule que sur les vices. La fadeur, la contrainte et la folie en sont bannies. On n'est ni pesant ni frivole, ni bigot ni licencieux : on y mélange le savoir et l'ignorance, les graces et la raison, l'esprit et la bonhomie, le sentiment et la gaieté.

Un tact raffiné, un art profond changé en habitude, répandent autour de lui les fleurs de l'amabilité, et pratiquent sans étalage tous les préceptes des vertus sociales. On parle quand on veut, on se tait quand cela plait; et celui qui ne sait dire sait au moins écouter. La tristesse ne s'y confond point avec l'humeur, et les caprices mêmes se pardonnent. Le jeu n'est qu'une diversion peu fréquente, un pis-aller presque humiliant, jamais un besoin indispensable. — Une morale saine, une philosophie douce, colorent imperceptiblement jusqu'aux moindres discours, et leurs sujets les plus sublimes sont traités avec une aisance qui prouve qu'on les considère comme un des objets de conversation les plus naturels. Chacun soumet facilement son opinion; chacun respecte celle d'autrui; chacun apporte ses lumières dans la masse commune, et paraît s'oublier pour elle: cependant le personnel se joint quelquefois au général; on parle de soi sans craindre d'ennuyer; le ton de franchise prouve la confiance: l'embarras y trouve des conseils; le besoin, de l'appui; et l'infortune, des consolations.

Quelle différence entre ces sociétés d'amis et ces cercles brillans, où quarante femmes vont étaler leur parure, et trente hommes leur oisiveté! où, à travers le vernis de l'usage et les feints éclats de rire, on voit percer l'ennui et la gêne; où toute conversation générale est impossible, où toute particulière est contrainte; où... J'allais continuer, mais ce

seul souvenir me fait bâiller..., m'étend..., m'endort... aussi profondément qu'une *petite-maîtresse* qui lirait mon ouvrage.

❁

DE LA MODE.

Ce culte des gens du monde a la frivolité pour déesse ; Paris est son temple, les caprices sont ses prêtres, les Français sont les vrais croyans ; et nous autres, pauvres dupes, nous n'en sommes que les esclaves convertis, qui, sans réflexions, sans idées propres, suivons machinalement les lois arbitraires de cette fantasque divinité. — Nous échangeons nos richesses contre des colifichets, notre jugement contre du bel esprit, notre bonheur contre de l'éclat, notre énergie contre des graces. Nous sentons l'avilissement, nous frémissons sous le joug, et, misérables singes que nous sommes, nous n'avons pas le courage de le secouer !

Mais le comble du despotisme amène la délivrance. Tremblez, nos maîtres ! il n'est point de milieu : ou épurez vos goûts, ou nous brisons nos chaînes. L'époque du *fichu* et du *pet-en-l'air* voit déjà ébranlé votre empire : le temps et les *cheveux à la reine* achevaient de ramener les esprits ; mais le déluge de *merde d'oies*, de *caca dauphin* et de *boue de Paris*, dont vous inondâtes l'Europe, n'est pas encore écoulé : il croupit et fermente sourdement. On murmure du fond du cloaque ; on crie à la tyrannie, on se rappelle sa dignité. Le désespoir touche à l'héroïsme : un seul éclair peut embraser

le feu de la révolte, et nous touchons peut-être à quelque grande révolution. *Indépendance* sera la devise de nos bannières, *caca dauphin* notre cri de guerre, et *simplicité* notre mot de ralliement.

Aux époques d'un goût moins dépravé, il était permis d'admettre dans la conversation quelques légères nuances d'un voluptueux libertinage, qui, traitées délicatement, avaient le don d'intéresser le plus grand nombre par leurs rapports avec les penchans les plus naturels; mais la politesse excluait sévèrement toute idée dégoûtante, dont l'image ternit toujours un peu la beauté, en rappelant ses faiblesses. — Les femmes d'un certain âge savent parfaitement cela, et le licencieux de leurs propos à cet égard, n'a souvent pour but que d'humilier les jeunes personnes, en rapprochant la distance d'attraits dans un point de saleté commune.

Nos descendans auront de la peine à croire que dans le siècle *prétendu* le plus éclairé, le plus délicat, le plus poli, ce qu'on appelle le *bon ton* ait été réduit à chercher ses modèles et ses nuances dans les excrémens d'un des animaux les plus stupides, et qu'ayant toutes les variétés de la nature pour choix, il n'ait rien vu d'aussi gracieux, d'aussi sublime que de la *merde d'oie*. — Il est aussi digne d'être transmis à cette postérité, qu'un des principaux ornemens du sexe pudique fut un derrière postiche d'une dimension énorme : peut-être doutera-t-elle si, d'après les lois de la vraie bien-

séance, l'exhibition du vrai n'eût pas été plus décente que l'imposture d'un faux. — Il était assez plaisant de voir la pudeur de nos vierges combattre d'abord avec la mode, ne prononcer ces mots de *merde d'oie* et de *cul de Paris*, qu'avec un timide embarras, se rassurer peu à peu, les répéter ensuite avec une espèce d'étalage, comme glorieuses d'avoir osé franchir le pas, et finir par user de ces termes grossiers et de cette parure lascive, tout aussi indifféremment que des plus simples. Ces gradations offrent en abrégé l'histoire de l'opinion, qui peu à peu change les nouveautés en habitudes, et familiarise l'esprit avec les idées les plus révoltantes.

Malheureusement la mode ne se borne pas à la parure, à l'étiquette et au langage; elle s'étend jusqu'aux principes et aux actions. Lorsque la probité est surannée, ou les lumières trop communes, la vanité cherche à primer par son ignorance ou son égoïsme; et le public, imitateur des grands, se change peu à peu en sots et en fripons. — « L'homme le « plus dangereux dans nos mœurs (dit un auteur « estimable) est celui qui est vicieux avec de la « gaieté et des graces; il n'y a rien que cela ne « fasse passer et n'empêche d'être odieux. »

Pourquoi tant d'êtres superficiels qui ne se distinguent que par la tournure d'une phrase, d'une boucle, ou d'un chiffon? Pourquoi ne cherchent-ils point à se donner une existence plus réelle! L'art,

le goût, l'activité qu'ils mettent dans ces minuties, pourraient les servir plus glorieusement. — Comment, par exemple, dans une république, où il est si prouvé que la simplicité serait un des meilleurs soutiens, comment n'est-il jamais entré dans les projets d'une de ces femmes qui sont faites pour donner le ton aux autres, de venir au secours des lois, de s'associer avec quelques amis et amies estimables pour allier le goût avec la simplicité, l'art avec la nature, éloigner la mode du luxe, et ramener le bon ton vers le ton raisonnable. De telles femmes deviendraient les soutiens des mœurs, de la liberté, de l'aisance, et seraient considérées comme les bienfaitrices de la patrie.

On a souvent recherché profondément les causes de cette prétendue supériorité de goût, qui a mis les Français en possession de dicter des lois à l'Europe sur tout ce qui est du ressort des graces et de la parure. Ces causes, très-abstraitement définies, paraissent se borner à une raison très-simple ; c'est qu'étant, d'un commun accord, la nation qui traite le plus sérieusement ces bagatelles, elle doit s'en occuper davantage, et par conséquent faire plus de découvertes, et y porter des observations plus fines (1).

(1) Des circonstances locales, des rapports personnels, et d'autres motifs, peut-être mal calculés, m'ont engagé à prendre, dans les premières éditions de ce chapitre, un ton de mauvaise plaisanterie, que je voulais bien recon-

naître pour tel lors même que je le laissais subsister. — Outre qu'il importe que *la mode*, un des premiers agens du luxe, soit considérée plus sévèrement en Suisse qu'en France, j'ai pour principe qu'un auteur doit savoir déterminer la critique la plus inévitable sur les objets subalternes, afin de sauver les plus essentiels, et certainement *la mode* était un des chapitres les moins importans. Je l'intitulais entre amis, *la queue du chien d'Alcibiade :* on sait dans quel but il la lui fit couper. Si l'on détaille le mécanisme de la réputation, l'on observera que les défauts d'un ouvrage contribuent souvent plus à sa célébrité et à son effet que ses parties les mieux traitées. Il y a un certain art à s'écarter de la règle pour être plus original : il en est un autre à émouvoir désagréablement, à faire crier, et à se servir de ses ennemis mêmes.

Un mérite très-supérieur à celui de peindre et définir la vertu, c'est celui de l'inspirer : et dans ce but il convient quelquefois d'être moins conséquent, pour mieux diriger les passions. — L'œil menaçant de l'austérité resserre le cœur, au lieu que le sourire de l'indulgence l'épanouit et en facilite l'entrée. La plupart des hommes qui converseraient volontiers avec Épicure, refuseraient de disserter avec Socrate.

CONJECTURES SUR LA PUDEUR.

Avant de me hasarder dans une dissertation aussi délicate, et qui sera même critiquée par nombre de personnes auxquelles elle ne déplaira pas, je prie le lecteur de bien distinguer lorsque je parle comme métaphysicien, politique ou moraliste. Sous le premier titre, j'analyse l'être et le senti ment, sans retour sur les devoirs; sous le second, je considère les rapports de l'homme en société, abstractivement soumis aux lois de la simple nature, et indépendamment de tout accessoire local; enfin, sous le troisième, je ramène les principes généraux vers les relations particulières, et les droits individuels, conformément aux usages, aux mœurs et aux constitutions déjà établies. — Particulièrement dans ce chapitre et le suivant, il sera indispensable de faire cette différence, et de ne pas confondre les moyens avec le but. — Une preuve certaine que ces fragmens isolés du tout seraient dangereux s'ils n'étaient envisagés que sous le point de vue moral, c'est que l'auteur n'en permettrait la lecture ni à sa fille ni à sa femme, qu'après avoir fortement appuyé sur ce prélude et sur la conclusion finale : mais, considérés métaphysiquement ou politiquement, d'ailleurs amenés par ce qui précède et rectifiés par ce qui suit, il semble que

l'impression n'en peut être nuisible, même pour ceux qui, à la rigueur, ne devraient pas les lire.

On peut bien écrire un ouvrage pour tout le monde, mais non pas de certains chapitres. Les opinions, comme les devoirs, sont relatives. Le militaire ne peut penser comme le moine, ni l'homme d'état comme la jeune fille. La vertu leur est commune, mais chacun doit en considérer quelque partie sous d'autres faces. Le philosophe seul en saisit la circonférence; il est de tous les états, de tous les temps, de tous les lieux; son ame, élancée au-dessus de l'atmosphère des préjugés, plane sur l'immense horizon de la vérité, qu'il modifie ensuite selon les rapports du petit coin où il reprend terre. Mais, lors même qu'il respecte l'instinct secret de la nature, ou quelques-uns de ces préjugés dont la conservation est presque devenue indispensable, il lui importe cependant de les apprécier et d'en connaître la source, la tendance et les ressorts.

Ce n'est qu'en poursuivant l'homme dans les derniers retranchemens de sa sensibilité, et remontant à l'origine de ses affections les plus délicates, qu'on parviendra à s'en former une idée distincte, et à le diriger au vrai, au juste. — Il y a en nous diverses impulsions naturelles, et dans la société plusieurs petits usages qu'on suit machinalement, sans remonter à leur cause et en calculer l'effet, et qui, malgré leur minutieux apparent, influent sur

une foule de conséquences essentielles. La pudeur est de ce nombre. J'entends plus particulièrement celle qui frémit de laisser voir ce que l'usage ordonne de cacher, ou qui craint de nommer une action qu'elle ne craint pas de commettre. — Je le dis à regret, mais ce genre de pudeur n'est le plus souvent que l'effet de l'amour-propre, qui croit un détour plus agréable que le mot positif. — Ce raffinement de coquetterie en est aussi un de volupté. C'est un indice d'innocence, un obstacle de plus à vaincre, un sacrifice de plus à obtenir. Cet aiguillon au plaisir est sous d'autres modifications placé par la nature jusque dans les animaux mêmes, dont la femelle semble se refuser au moment où elle se donne. On en retrouve aussi des traces chez les imbéciles les plus complets. C'est un instinct qu'on ne doit pas étouffer, mais perfectionner, diriger, et dont l'excès peut devenir abus en ce qu'il produit par la timidité une certaine faiblesse d'ame, et que par ses entraves il rétrécit l'intelligence et nuit aux douceurs de la société, dont une des plus vraies est une honnête liberté entre les deux sexes. Il y a un juste milieu entre l'impudence et la pruderie ; si la première révolte, la seconde dégoûte, et l'extrême attention avec laquelle on éloigne nos jeunes personnes de certaines idées, paraît plus propre à exciter leur curiosité qu'à leur inspirer une retenue véritable. Du moins devrait-on les prévenir contre quelques détails de séduction, et ne

pas laisser à un amant le soin de leur en présenter l'image sous le point de vue le plus favorable à ses desseins. Il n'est pas rare de perdre son innocence par innocence. De même, envers nos jeunes gens, une pédantesque réserve les jette dans le monde sans préservatif moral à cet égard. On ne leur parle jamais de ce qu'il leur importe si fort de connaître : on les abandonne sans guide à la fougue de leur tempérament, au danger de l'exemple et aux horreurs des suites. Ils sont pères avant d'avoir cessé d'être enfans ; ou, pis encore, leur sang est corrompu avant d'avoir atteint toute sa force. La crainte de se découvrir diffère le secours, et le mal s'enracine de plus en plus. Qu'on ne se flatte pas que l'ignorance, dans laquelle on affecte de les entretenir, fasse taire la nature : il est possible qu'elle la modère dans une vie champêtre ou extrêmement retirée ; mais, dans la licence des grandes villes, elle est des plus dangereuses. Point de milieu : ou il faut les instruire soi-même, en joignant l'image du danger à l'idée de la chose, ou il faut qu'ils soient instruits par les écarts de leur imagination, par les notions exagérées de leurs amis les plus libertins, ou par les séductions mêmes des suppôts de la débauche.

Les notions de pudeur ont varié à l'infini suivant les siècles et les climats. Divers peuples les plus policés consacrèrent des temples à la volupté. — Le culte de Vénus fut un des plus répandus. Dans les

mystères d'Isis, les offrandes étaient portées par des vierges nues, qui commençaient cet office à treize ans, et le finissaient à leur mariage. — Chez les Romains, le dieu Priape était un ornement ordinaire de leurs jardins; l'image de son trait distinctif servait aussi de bocal, ou, plus petit, se portait en amulettes ou en reliques autour du cou, comme nos femmes portent leur croix, et les jeunes dévotes immolaient quelquefois leur virginité à sa statue. On sait que Lycurgue, le plus profond des législateurs, institua des fêtes où les filles dansaient nues en place publique. Nous ignorons en partie ses motifs; mais il était trop conséquent pour n'en pas avoir eu des plus sagement calculés. Il voulait probablement modérer l'amour pour renforcer l'énergie; il voulait réprimer la vanité en découvrant l'artifice, et, ôtant aux deux sexes toute délicatesse superflue, les porter vers l'acquisition de qualités plus solides. Ce n'est point en voilant des femmes qu'il cherche à combattre l'excès du penchant qui énerve : il connaissait trop les hommes pour donner dans de telles erreurs. C'est en remontant à la source et aux progrès des désirs; c'est en calmant l'imagination, et en séparant de la nature tous les prestiges de l'art, qu'il parvient à subjuguer l'une par l'autre.

L'expérience prouve que, chez les peuples qui sont naturellement nus, les sens sont plus tranquilles, mais que les passions sont plus constantes;

parce que, dans les nôtres, il y entre beaucoup d'illusion. Les mécomptes à cet égard ont souvent des conséquences funestes. Un jeune homme qui se marie, n'a vu son amante qu'à travers l'aimable imposture d'une toilette étudiée, et les vapeurs d'une imagination fougueuse. Il ignore qu'il est peu de femmes qui ne cachent quelque défaut secret, et qu'il en est encore moins qui ne se donnent l'apparence de quelque charme qu'elles n'ont pas. Il est surpris et refroidi par la vérité ; ce n'était point ce qu'il attendait. C'est bien pis lorsque, après quelque temps, ces appas se flétrissent : il ne peut plus déguiser sa froideur : l'épouse se plaint, et elle a tort. S'il ne l'aimait que pour sa beauté, pourquoi prétendre qu'il soit encore le même homme lorsqu'elle a cessé d'être la même femme, ou lorsqu'elle n'a jamais été ce qu'elle avait eu l'art de paraître ?

Lycurgue prévenait en partie ces mécomptes par cette exposition publique, que Platon voulait aussi introduire dans ses gymnastiques. — Sans vouloir les donner pour modèles, cet usage ne vous paraît si étrange que parce qu'il est si opposé aux modernes ; et cette habitude, prise dès l'enfance, ne devait pas plus alarmer leurs jeunes personnes que les nôtres ne le sont de montrer leur visage ou leur sein ; ce qui, dans une partie de l'Asie et de l'Afrique, où elles sont toujours voilées, serait le comble de l'impudence. Mais telle est la force de la

coutume, que si une de nos femmes découvre un demi-pouce de plus, c'est-à-dire, qu'elle laisse entrevoir l'extrémité de sa gorge, qui est la partie la plus rarement belle, et, par conséquent, la moins séduisante, cela scandalise cependant le plus grand nombre. — Il y a peut-être plus d'impudicité à n'étaler que quelques-unes des plus belles parties du corps, et à tromper sur le contour des autres, qu'à exposer simplement le tout. Et, philosophiquement, il n'est pas plus malhonnête de montrer son pied que sa main, ses reins que sa poitrine, et sa cuisse que son bras.

Mais, dira-t-on, comment est-il possible que tant de peuples divers aient pu se réunir pour attacher de la honte à ce qui cesse d'en être une à l'examen? Cela provient de causes très-simples, et qui toutes tiennent à l'amour-propre. Les hommes ne sont pas toujours dans un état brillant : on voulut en cacher la rareté, peut-être aussi.......... Les femmes, de leur côté, ont des momens critiques qui ne sont rien moins que séduisans. En outre, les maladies, les couches, les années, amènent une décadence qu'on dut chercher à masquer. On devint modeste par orgueil, par volupté, ou par envie. Les vieilles ne permirent point que les jeunes étalassent des charmes qui accusaient les leurs; elles éloignèrent en leur présence une conversation qui comparait des images qui ne leur étaient pas favorables. Les jeunes mêmes ne voulurent pas

qu'on traitât si familièrement des jouissances auxquelles, pour ne pas assez les connaître, elles attachaient trop de prix, et dont l'émotion qui en accompagne la seule idée pouvait trahir leur sensibilité; d'ailleurs, le mystère ajoutant aux désirs, augmente par là même leur empire.

Une pudeur un peu leste n'exclut point une douce modestie, et une chasteté intacte. La plupart des femmes mariées perdent en partie la première, sans renoncer aux deux autres. Le passage est même si subit qu'il prouve que cette qualité est plus de convention qu'elle n'est dans la nature. — Les hommes les plus habitués à mettre cette pudeur à l'épreuve, savent aussi qu'à principes égaux, les plus belles femmes sont celles qui en ont le moins; par la même raison qu'on peut observer dans le monde que ce sont les plus beaux seins qui sont les moins couverts, et qu'à mesure que les appas déclinent la gaze s'épaissit.

Un dés symptômes les moins équivoques des bonnes mœurs est la simplicité, et il est douteux si l'afféterie, qui se joint à notre décence, n'est pas aussi éloignée de la nature que l'usage de divers peuples qui négligent tous ces ménagemens, et ne craignent pas de nommer chaque chose par son nom. Les plus élégans auteurs des beaux temps de Rome, et plusieurs pères de l'Église connaissaient peu cette réserve; l'Ancien-Testament ne la respecte pas davantage; il renferme nombre de passa-

ges que notre pudeur ne permettrait pas de citer, quoique adoucis dans la traduction.

Il est incroyable combien ces bagatelles influent sur des choses importantes. Si l'extrême licence produit le désordre, l'excès de réserve produit la sécheresse, la dissimulation et la stupidité. C'est peut-être dans cette contrainte et ces entraves, qu'on a mises dans le langage entre les deux sexes, qu'il faut chercher une des causes de cette infériorité de raison chez nos femmes, comparée à la nôtre; distance qui est moins grande chez les peuples sauvages que chez les peuples civilisés, et moins dans nos classes subalternes que dans les supérieures. — L'éducation fait de la plupart de nos jeunes personnes de ridicules poupées, qui, croyant voir dans chaque homme un ennemi, sont toujours en défense, tremblent sans cesse de laisser échapper un mot ou un mouvement naturel, cachent tout ce qu'elles sentent, jouent tout ce qu'elles n'éprouvent pas, et font de leur vie une feinte continuelle. Leur ame, encore plus que leur corps, est busquée, coussinée, cerclée, fardée, et, en général, si surchargée d'ornemens et si altérée dans ses formes, que l'on connaît à peine les primitives. On pourrait la comparer souvent à ces petits pieds des dames de la Chine, qui, à force de liens et de gêne, ne dépassent pas le mignon des pieds d'une fille de huit ans, mais dont elles ne peuvent plus se servir pour marcher pendant la reste de leur vie. Au reste, ce n'est

point aux jeunes personnes à rectifier cette décence factice; elles doivent par modestie ne penser qu'avec le public, et leur bonheur, soumis à l'opinion, les oblige de s'y conformer.

Notre extrême retenue en paroles est d'invention moderne, et divers usages relatifs offrent des contradictions bizarres. Nos aïeules auraient été honteuses de mettre du rouge ou de montrer leur coü; mais elles étaient peu scrupuleuses sur les petites faveurs, se servaient de mots obscènes, et donnaient à leurs pâtisseries des formes très-lascives. — Les Contes de la reine de Navarre et les Essais de Montaigne prouvent que le bon ton de leur temps n'était pas celui de la pruderie. — Sous Louis XI, les hommes portaient des espèces de fourreaux de la forme la moins décente, et d'une grandeur exagérée. A la même époque, au rapport de Home, dans le jugement de Pâris, pièce de théâtre des plus en vogue, les trois déesses étaient représentées publiquement par trois femmes absolument nues. — De nos jours, il y a des luttes annuelles à Avignon, où les jeunes combattans ne sont couverts que d'un bandeau très-étroit, et sujet à se rompre, sans que cela empêche les femmes de premier rang d'être spectatrices. — A Rome, on voit dans un des corridors du palais du Vatican, des bas-reliefs et des fresques aussi lascifs que les estampes les plus licencieuses. Dans toute l'Italie, les statues sont entièrement nues, sans excepter sou-

vent les anges dans les églises. — En France, le militaire et d'autres classes, à leur exemple, nomment entre hommes chaque chose par son nom, et une prude serait souvent bien étonnée de la nouveauté des expressions, et de l'énergie sans fard avec laquelle on dépeint ses appas. — En Angleterre, le premier des toasts, qui précède même celui du roi ou du parlement, est porté sans détour à la partie distinctive du sexe : c'est celui que chacun boit avec le plus d'empressement : et comme les femmes le savent, elles écoutent souvent à la porte pour se délecter de cet hommage rendu à un appas qu'elles possèdent toutes, et par lequel la plus laide en apparence l'emporterait souvent sur la plus jolie.

Les stoïciens, les cyniques, d'autres sectes et divers peuples, méprisaient l'idée de honte attachée aux paroles. Pourquoi, disaient les premiers, prononcerait-on avec bienséance les noms des actions les plus basses, ou ceux des plus grands crimes, et regarderait-on comme obscène de nommer quelque partie de nos corps, ou le premier vœu de la nature, et la source de notre existence ?.... Pourquoi, en effet, n'oserait-on dire dans un mot ce qu'on ose faire entendre dans une phrase? Pourquoi un détour serait-il plus honnête qu'une voie directe ? Pourquoi nommer tous les charmes d'une femme, et non celui auquel tous les autres ont rapport?

Il serait difficile de répondre bien directement,

et avec quelque force, à ces oppositions. Mais, après avoir séparé le factice du vrai, le particulier du général, l'abusif de l'utile, lorsqu'il reste encore dans l'homme des impulsions secrètes, dont la raison ne peut ni définir le ressort, ni pénétrer le but, n'y aurait-il pas quelque probabilité que ces impulsions sont alors le résultat de nos facultés réunies, ou un instinct de la nature qui doit avoir ses causes finales, et dont il faut plus ou moins respecter la tendance? — Cette recherche eût été plus philosophiquement abstraite que le gros de notre chapitre; mais il est probable qu'elle eût moins intéressé et moins instruit le lecteur. Concluons par dire que si l'honnêteté ne prescrivait pas la pudeur, si elle n'était pas un instinct naturel, il faudrait l'inventer par politesse de mœurs, l'encenser par coquetterie et raffinement de volupté; mais pudeur n'est pas pruderie, et usage n'est pas excès.

DE LA CHASTETÉ.

Si le voile qui couvre les annales secrètes du public libertin pouvait se déchirer tout-à-coup ; si le délire de l'imagination, les obscénités clandestines, les supplémens solitaires, ou les hérésies voluptueuses s'arrachaient à la fois de leur obscurité..... quel nouveau monde s'offrirait à nos regards !.... Quel étonnement ! quelle confusion ! —On rougirait d'abord !... on se rassurerait bientôt par la généralité ;... puis on s'écrierait d'un commun accord : O ciel ! que nous fûmes dupes, et encore plus hypocrites !

Il en est presque ainsi de tout dans le monde, où peu de choses sont ce qu'elles paraissent être. C'est une mauvaise farce tragi-comique, où tout est plâtré, masqué, joué ; où les plus grands effets ont de misérables causes, et où les plus lâches motifs se décorent fastueusement des plus sages prétextes.

Il n'est point d'opinion sur laquelle les hommes aient été moins d'accord que celle qui concerne la chasteté : elle doit être dirigée suivant les climats, le caractère, les mœurs, la constitution et les lois civiles de chaque peuple. Pour tracer toutes les nuances de leurs différentes manières de voir à cet égard, il faudrait parcourir toutes les possibilités, toucher à tous les extrêmes. Quelques peuples, et

diverses sectes, ont fait de l'acte de créer leur semblable un sacrifice public de religion, comme un témoignage de reconnaissance exercé dans le plus grand des bienfaits reçus. D'autres l'ont considéré comme une action coupable, en ce qu'elle progage une race de malheureux. D'autres encore, qui faisaient consister la vertu dans les mortifications, joignirent l'idée de crime au premier des plaisirs. — Mais sans entrer dans toutes ces variétés, on peut observer que les deux croyances les plus nombreuses, le catholicisme et le mahométisme, sont encore, de nos jours, en opposition directe à cet égard. L'une considère la continence comme une des premières perfections; l'autre admet le libertinage sans scrupule. L'une veut qu'on renonce aux femmes, ou qu'on s'en tienne à une; l'autre permet qu'on en ait autant qu'on en peut entretenir. La première voit dans une continence absolue la plus grande pureté; la seconde la place au rang des crimes. — On sait que chez les Juifs la loi n'était pas beaucoup plus sévère; qu'elle admettait le concubinage; qu'il était usité qu'un homme eût une esclave pour ses menus plaisirs, et que lors même qu'il prenait une épouse, la première ne perdait pas entièrement ses droits.

Nos exagérations sur cet objet, qui s'étendent aux regards, aux pensées, aux gestes, prirent leur origine dans la vie monacale. Lorsque la fainéantise, la retraite, les oraisons, le supplice de soi-même,

et le célibat, remplacèrent les vraies vertus, l'amour-propre fut intéressé à relever tout ce qui pouvait donner plus d'éclat à ce prétendu mérite. — D'ailleurs, en multipliant l'idée des crimes, le clergé multipliait les liens de son pouvoir, et les branches de ses revenus.

Il paraît d'abord qu'il n'y a pas grand inconvénient à traiter avec trop de sévérité un écart contre l'ordre public, ou à élever une qualité quelconque au-dessus de sa valeur intrinsèque; mais cela corrompt le discernement, substitue de faux mérites aux vrais, fait négliger les devoirs les plus essentiels pour d'autres qui leur sont raisonnablement subordonnés, et bouleverse toute notion distincte de vice et de vertu. Qu'un seul chaînon de la liaison morale soit rompu, qu'une seule gradation soit déplacée, le reste devient confus; il n'est plus d'accord dans l'ensemble, plus de mesure exacte de justice et de probité, ni de délits et de peines, toujours en rapport exact avec le tort fait à la société.

Quelques ordres religieux ont poussé cette exagération à un point incroyable. Je me rappelle un jeune père de la Trappe qui, au lieu de dîner avec les autres, faisait le tour du réfectoire en se prosternant devant chacun, et baisant humblement la terre. Je demandai à l'hospitalier quel crime lui infligeait cette pénitence. Il me dit qu'il s'était confessé d'avoir eu des désirs pendant la nuit. En ce cas, répondis-je, mon père, je n'aurais que

huit jours à vivre parmi vous. Le bonhomme sourit, et parut à l'instant se reprocher son sourire. On lit, dans une vie de saint François d'Assise, que, pour réprimer les aiguillons de la chair, il se roulait tout nu dans la neige, ou se jetait dans un buisson d'épines. Ces pratiques, qui autrefois faisaient canoniser, ne meneraient de nos jours qu'aux Petites-Maisons. Nos saints modernes ont découvert pour se calmer des moyens plus sûrs et plus naturels.

Tout ce qui a rapport à cet objet comme juste ou injuste, utile ou dangereux, est des plus importans à fixer par les lois. Il ne suffit pas qu'elles servent à certains égards et ne nuisent pas à d'autres; mais il faut encore qu'elles assurent aux hommes le libre usage des plaisirs les plus naturels, autant qu'ils peuvent s'accorder avec l'intérêt général, et les préceptes d'une vraie religion : le bonheur n'est composé que de plaisir, et qui l'étouffe sans nécessité absolue est un oppresseur de la félicité publique. — On ne sait par quelle politique mal entendue on abandonne la juridiction de tout ce qui a rapport à ce genre à l'autorité ecclésiastique. Pourquoi le septième commandement serait-il plus de leur ressort que le sixième? Il est dans la marche de l'esprit humain, et plus encore dans celle du clergé, que, pour étendre cette branche de leur pouvoir, ils en dénatureront l'objet, et le traiteront avec une sévérité fort au-dessus de ce que le bien de la société exigerait. Si l'autorité

souveraine ne veille en divers pays sur les consistoires, ils s'érigeront par degrés en petites inquisitions. Ils entrent déjà dans des détails purement domestiques : ils contraignent le culte public, et, par l'arbitraire de leurs formes, blessent la liberté.

La chasteté dans le célibat a pour gardien l'opinion, l'intérêt des parens et la prudence de l'individu; et la fidélité conjugale aura toujours deux défenseurs, qui dispenseront les lois de s'en occuper trop directement : l'un est l'intérêt personnel de l'épouse, et l'autre la jalousie du mari. La facilité du divorce semble être un des freins qu'elles peuvent mettre au dérèglement général, comme elle est une des premières protections accordées au bonheur particulier. Sans doute qu'il importe que le mariage soit un lien solide et respectable; mais le rendre indissoluble, forcer deux êtres incompatibles à se désoler pendant toute leur vie, est peut-être un des abus les plus révoltans de l'état civil. L'exemple d'une séparation est moins dangereux pour les enfans, que celui d'un ménage où règnent la discorde, la haine et tous les maux à leur suite : et un peu plus de liberté dans ce lien augmenterait probablement l'intérêt réciproque de se plaire.

La continence absolue, lorsqu'on l'envisage physiquement, est un état contre nature, qui semble vouloir qu'on fasse usage de tous ses dons. Au reste, il n'est point de faculté physique sur laquelle les hommes diffèrent autant : elle est moins propor-

tionnelle à la vigueur qu'à la sensibilité. Les paysans, quoique plus robustes, nous sont inférieurs à cet égard, parce qu'ils sont moins susceptibles d'émotion, que le sentiment n'y entre que pour peu de chose, que leur fibres ont plus de dureté, et que le continu de leurs travaux les prive d'une grande partie du tact.

Autant l'excès est dangereux, autant l'usage modéré est peut-être utile. On peut remarquer que, dans les pays où l'austérité à cet égard est extrême, l'énergie et les lumières semblent en souffrir. — Dans le particulier, ceux qui par état vivent dans une continence exacte, sont ordinairement timides, paresseux, durs, fantasques ; cette castration volontaire produit presque les mêmes effets que la véritable, et ôte, à presque tout ce qu'ils font, ce mâle, ce résolu qui décore si noblement les actions de l'homme. — Nos filles augmentent d'intelligence dès qu'elles se marient ; peut-être que le plaisir y contribue. — Nos vieilles vierges ont souvent quelque chose de particulier dans le caractère, et leur santé est en général moins robuste. — Les sanctuaires de la continence, les cloîtres, ne sont que trop souvent ceux de la discorde, de la faiblesse et de l'ignorance. Enfin il est assez probable que le premier des penchans de la nature fut destiné à être exercé ; que les deux sexes furent faits pour s'unir, et que l'homme en général doit faire usage de toutes ses facultés pour acquérir son entier dé-

veloppement. Du moins est-il certain qu'il y a des tempéramens si vifs, particulièrement dans notre sexe, que ce ne serait qu'au détriment total de leur bonheur, de leur santé, et même de leur raison, qu'ils se voueraient à une exacte continence. Au reste, ce coup d'œil est plus métaphysique ou politique que moral. J'allais le supprimer; mais je me rappelle les statuts modernes du vieux monarque philosophe, et leurs effets dans ses états. On est bien fort dans ses conjectures lorsqu'on a un tel appui pour soi.

La chasteté est plus essentielle pour le beau sexe que pour le nôtre. Une fille s'expose à des regrets sans fin, son fruit à une humiliation injuste, et ses parens à une honte qui, fût-elle préjugé, n'en est pas moins pénible. — « La femme infidèle fait « encore plus, dit Rousseau. Elle manque à la foi « publique, dissout la famille, et brise tous les liens « de la nature. En donnant à l'homme des enfans « qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns et les « autres; elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine « à voir quel désordre et quel crime ne tient pas à « celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est « celui d'un malheureux père qui, sans confiance « en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux senti- « mens de son cœur, qui doute, en embrassant « son enfant, s'il n'embrasse pas celui d'un autre, « le gage de son déshonneur, le ravisseur des biens « de ses propres enfans. »

Ce malheur eût été peu sensible à un Lacédémonien, qui priait des jeunes gens bien faits de lui créer une race bien constituée ; ou à un Romain, qui prêtait sa femme à son ami, ou qui en troquait avec son voisin.

Mais, sans donner dans ces extrêmes, n'y aurait-il pas un milieu qui tînt plus l'équilibre entre nos devoirs et nos faiblesses? Du moins est-il sûr que la fidélité rend l'union plus chère, parce qu'il est naturel de s'attacher davantage à l'objet dont on se permet seul d'attendre les sensations les plus douces, ou qui seul peut les recevoir de nous. Il est aussi tout naturel de préférer ses propres enfans à ceux des autres ; mais il semble qu'il ne devrait pas l'être moins d'avoir quelque indulgence pour les écarts de la passion la plus forte, et ne pas se croire en droit de mépriser toute sa vie une femme faible pour quelques instans d'oubli, qu'on amena souvent par les siens propres, ou par ses mauvais traitemens, et lesquels, lorsqu'ils n'ont pas de suite, et que l'amour est passé, blessent plus l'orgueil que la délicatesse. — Cette manière de voir est aussi propre à consoler le grand nombre d'époux qui ont besoin de l'être, qu'à rendre leurs femmes moins malheureuses, et à mieux faire sentir le prix de celles dont la conduite n'offrit jamais aucun doute.

Cette offense réelle, ce crime, que nous ne cherchons point à légitimer, a cependant encore un titre à l'indulgence qui lui est particulier, en ce que le

mystère en diminue lés torts, et que, lorsqu'elle est ignorée, elle ne peine point celui qu'elle concerne. — Un autre titre plus fondé, est la difficulté de la vertu contraire. Il n'y a peut-être point d'homme bien épris qui, pouvant vaincre, ne succombât : et il est peu de femme qui, aimant, aimée, et bien attaquée, échappât à la séduction. La plupart de celles qui se récrient sur les faiblesses des autres n'ont aucune idée des moyens qu'on emploie pour les persuader : elles s'imaginent qu'on attaque toujours aussi gauchement que les héros des romans : elles ignorent qu'il y a nombre d'hommes auprès desquels les Lovelaces ne sont que des maladroits, et les Saint-Preux des écoliers.

Comme pour défendre une place il faut en connaître l'attaque, il semble qu'on devrait faire entrer dans les principes de nos jeunes filles quelques notions sur la marche du séducteur, dont le premier précepte doit être que, pour ne pas succomber au danger, il faut le fuir. — Car, sans quelque connaissance des moyens qu'on emploie pour les perdre, sans avis salutaires, comment résisteront-elles à un homme qui, à la beauté des formes, à la vigueur de l'âge, à un caractère mâle, à un esprit insinuant, joint une profonde connaissance des femmes, et un entier pouvoir sur lui-même ; qui cache ses vues pour les assurer, endort le soupçon, s'empare des alentours. . . . .

. . . .

laisse comme échapper, par moment, un signe de tendresse, le révoque l'instant qui suit, et ne hasarde un aveu complet que lorsqu'il est sûr du retour; qui introduit peu à peu, avec une douce familiarité, le droit de tout dire, et les plaisirs touchans d'une aimable confiance; à l'homme qui est tour à tour ami et amant, esclave et despote, instructif et tendre; qui sait amuser lorsqu'il ne peut intéresser, intéresser lorsqu'il ne peut attendrir, en imposer par un ton de supériorité, flatter par un air de déférence, et disparaître au moment où on le voit avec le plus du plaisir; qui. . . . .
. . . .
tourne en ridicule toute affection, démasque chaque feinte, sourit d'un scrupule, embarrasse par sa franchise, déconcerte par son mépris des bienséances, cite de grands exemples, ... joue le dédain, feint le délire; . . . . semble se rebuter par les refus, s'attendrir par les faveurs, ... ôte jusqu'au doute sur sa discrétion; . . . .
. . . . qui n'est point importun dans les momens de froideur, passionné dans ceux de tendresse, ne s'effraie point de la première résistance, se confie dans son art, réveille la nature, et, rebuté l'hiver, espère du printemps; enfin, l'homme qui cache sous une feinte timitidé la plus grande hardiesse, qui se laisse repousser à dessein par un regard rigoureux, qu'on espère qui

aura toujours le même pouvoir; . . . .
. . . . entre-prend . . . . étonne . . . . . et ne permet la réflexion què lorsque, déjà à vos pieds, sa convulsive langueur témoigne sa reconnaissance . . . .

Non, qu'on ne se fasse pas illusion, un tel homme, dont on n'ébauche ici que quelques traits grossiers, trouve peu de cruelles, et la finesse de sa marche est plus commune qu'on ne croit. On en substitue souvent d'autres plus adaptées aux circonstances, dont les succès sont plus prompts, contre la singularité desquelles une femme cherche en vain des modèles dans les romans, ou une défense dans ses principes. On bouleverse toutes ses idées, émeut toutes ses passions, entre-choque tous ses sentimens. On l'étourdit, l'endort, et la tendre victime ne peut comprendre à son réveil comment elle a pu passer si rapidement à une condescendance si peu prévue. D'autres fois, les gradations de sa défaite sont si insensibles, qu'elle atteint la dernière sans s'être presque aperçue d'avoir fait un seul pas bien hasardé. Je le répète, on peut m'en croire, il n'est pour une femme honnête nul moyen plus sûr d'éviter le danger que d'en fuir l'occasion, et de rompre toute intrigue dès le début, si elle ne veut être entraînée fort au-delà des mêmes bornes qu'elle aurait d'abord cru impossible de franchir.

Heureusement que ce n'est pas dans l'adolescence

qu'on est le plus dangereux. Une marche fine et suivie est au-dessus de la présomption, de la fougue, et de l'inexpérience du jeune homme, qui est souvent séduit lui-même. — Il est encore dans cet art des artifices bien plus déliés, plus irrésistibles ; mais, outre le danger de les indiquer, ils ne sont pas du ressort de notre sexe : il faut être femme pour les sentir, et avoir leur délicatesse pour les peindre. Ce n'est cependant qu'en leur découvrant les nôtres qu'on leur apprendra à les parer.

Les écarts de vertu en tout genre ont à peu près la même progression que la plus commune en volupté. Une jeune innocente se révolte d'abord contre une indécence dont l'idée seule la fait frémir ; mais cette image est si graduée, si répétée, qu'elle devient moins hideuse : elle cède enfin avec répugnance ; la douleur combat le sentiment, et la crainte le plaisir. Chaque nouveauté la révolte, et ne s'obtient qu'avec peine ; mais dans peu elle s'y habitue ; sa complaisance n'a plus de bornes, sa pudeur n'a plus de voile. Elle parvient à considérer comme une chose très-simple ce qui lui paraissait d'abord si affreux. Elle va plus loin encore : elle raffine, invente, seconde, et va même quelquefois jusqu'à afficher le bonheur dont elle jouit, et tirer gloire d'une publicité dont l'idée seule l'eût d'abord mise au désespoir.

De même, dans la plupart de nos faiblesses, les passions ressemblent au séducteur qui attaque,

la raison à la pudeur qui résiste, et malheureusement elle n'est guère moins fragile. Rien n'est plus éloquent que l'homme qui cherche à se tromper lui-même.

Ce serait ici l'endroit d'indiquer plus de préservatifs contre des sens trop inquiets ou les dangers d'une passion forte; mais la morale ne connaît malheureusement que quelques palliatifs momentanés, dont les principaux sont le travail, la sobriété, se lever matin, se refuser aux pensées, aux discours, aux lectures, et surtout aux regards voluptueux; *chi non mira, non sospira;* se rappeler souvent qu'un moment de plaisir peut se payer par des années de regrets, s'efforcer d'étouffer une passion dans sa naissance, en fuir l'objet, éviter la solitude, rechercher le commerce de femmes aussi aimables ou plus belles. Enfin, je ne sais si, porté à l'extrême et pour éviter de plus grands maux, on ne pourrait pas avoir recours à un libertinage honnête et raisonné, qui, d'accord avec la modération, la prudence et la probité, cherchât un remède contre l'amour, et contre des écarts qui pourraient troubler le reste de la vie. En fatiguant ses sens, on repose son cœur; . . . .
. . . . l'on se ménage un instant de froide raison, dont l'effort peut prévenir notre perte. — L'heure la plus propre à réfléchir sur le projet de conclure un mauvais mariage, de séduire une femme, ou d'enlever une fille, serait

peut-être celle où l'on sortirait des bras d'une autre (1).

Avant de terminer ce chapitre, je dois honnêtement prévenir mon lecteur que je viens de traiter les objets relatifs à ma faiblesse dominante, et qu'il est assez probable que l'égoïsme se mêle dans ma manière de voir. Je l'engage à se défier de mes conjectures, et à ne les admettre qu'après mûre réflexion. J'ai cherché à être vrai : je suis presque sûr d'avoir été sincère; mais quel homme est parfaitement équitable lorsqu'il juge sa propre cause!

(1) On m'a assuré à Venise, qu'il n'était pas rare qu'un père entretînt une fille à son fils, pour le préserver des dangers du libertinage, ou de ceux d'une passion forte.

VIE DOMESTIQUE.

Tout nous renvoie naturellemenl au centre de notre famille. C'est la première et la dernière des liaisons. On y naît, on y meurt : malheur à qui ne sait pas y vivre. Les maladies, les revers, la vieillesse nous y fixent. Plus on avance en âge, plus on en sent le besoin : plus on est raisonnable, et plus on en connaît le prix. C'est une société habituelle, une retraite simple, un asile contre les dégoûts du grand monde, et, imprudens que nous sommes ! au lieu d'embellir, d'étendre, d'assurer ce paisible refuge, nous le salissons, nous le dévastons, et en rendons l'accès de plus en plus difficile.

Le trait le plus hideux de dépravation moderne est celui du mépris affecté envers les jouissances domestiques. Le prétendu bon ton étouffe la nature, et, voulant se mettre au-dessus d'elle, se place au-dessous. Malgré tous les sarcasmes d'ames mortes pour le vrai, pour le simple, et qui envient aux autres ce qu'elles ne peuvent plus goûter, les plaisirs intérieurs du ménage seront toujours la source la plus naturelle du bonheur. Mais telle est la loi sévère du destin, que les plus grandes

jouissances coûtent le plus d'efforts pour les acquérir (1).

La continuelle observation sous laquelle on vit dans la vie privée, démasque nécessairement une foule de faiblesses qui diminuent l'estime de celui qui les découvre, et la confiance de celui qui les étale. L'esprit comme le corps ne se montre en public qu'après avoir fait toilette, au lieu que, dans le particulier, il cache difficilement ses rides, sa pâleur, et le flasque de ses formes. D'un côté, on a moins de dispositions à admirer; de l'autre, moins d'espoir de l'être : et comme on ne se plait qu'auprès de ceux auxquels l'on croit plaire, la froideur, l'ennui, le dégoût naissent peu à peu, et les bons procédés sont plus souvent le fruit de la réflexion ou du devoir que de l'amitié et de l'estime. — En considérant le petit nombre de mariages heureux, on serait tenté de croire que la durée de cette union n'est point faite pour notre inconstance;

(1) Malheureusement pour le bonheur domestique, il ne suffit pas d'un seul mérite, il en faut deux. Un Socrate ne change point une Xantippe : le meilleur, le plus éclairé des hommes peut avoir la plus méchante, la plus sotte des femmes, et l'opposé. On peut même posséder réciproquement d'excellentes qualités, mais dont le genre contraste et produit la discorde. — Je suis peut-être l'Européen qui, dans mes longs voyages et par une suite d'autres circonstances, a vécu dans le plus grand nombre de ménages chez diverses nations : je frémis en pensant combien peu j'en ai trouvé d'heureux.

et cependant cette relation est la première des sociales, celle dont toutes les autres dérivent.

Une des causes les plus communes des unions mal assorties, est l'excès de luxe, qui, soumettant tous nos autres goûts, fait plutôt du mariage une spéculation de finance ou d'orgueil, qu'un lien de tendresse ou de rapports de caractères. L'argent, la vanité, le crédit, sont les objets essentiels; la personne n'est qu'un accessoire. Le petit nombre de ceux qui ne considèrent que la dernière, et ne prennent pour guide qu'une passion passagère, sont encore moins heureux, parce que l'amour est moins stable dans ses vues que l'ambition. *La beauté passe, les écus restent*, est une maxime ignoble, mais qui est des plus conformes à la manière de penser du plus grand nombre, et dans laquelle l'homme le plus désintéressé est quelquefois contraint de rentrer malgré lui.

Encore ici, comme ailleurs, un juste milieu est le parti de la raison. Ne consulter que la fortune, c'est manquer de délicatesse, à moins qu'on ne s'immole au désir d'être utile : ne se déterminer que pour la personne, c'est manquer de prudence, et souvent sacrifier sa postérité, à laquelle on ne doit cependant, à la rigueur, qu'une bonne éducation, et le simple nécessaire. Oh! si mon père, dit-on, avait pris une autre femme! Mais, si cela était, il eût produit d'autres êtres, et vous n'existeriez pas.

La beauté est peut-être dans le mariage plus à craindre qu'à rechercher. On sait que la possession en diminue bientôt le prix. On s'expose en outre au goût du luxe, à la dissipation, aux principes romanesques, et aux préjugés de mode, qui, pour l'ordinaire, l'accompagnent : ou pis encore, à l'humeur qui succède à ses appas flétris. Épouser une bien belle femme, c'est s'en faire le gardien, s'entourer de piéges, et souvent préparer sa honte : c'est changer ses amis en rivaux, ses connaissances en envieux, et presque tout le sexe en ennemis ; car pour abaisser l'épouse elles calomnieront le mari. — Cette beauté est si courte qu'elle ne mérite pas d'aussi grands sacrifices. La première fleur d'innocence est cueillie dans un instant, et trois des attraits les plus séduisans d'une femme ne sont souvent pas à l'épreuve d'une seule couche. — Entre celle qui n'est que belle et celle qui n'est qu'aimable, la principale différence est que le triomphe de l'une commence où finit celui de l'autre.

La volupté n'est pas le principal lien des époux : il en est d'un genre plus délicat et plus solide, qui se fondent sur les qualités de l'esprit et du cœur, auxquelles il appartient seules de former des passions durables. Si les femmes entendaient leurs vrais intérêts, elles se ménageraient, pour l'âge où l'extérieur cesse de plaire, les ressources de la culture, l'empire de l'honnêteté, et le touchant

des souvenirs heureux. L'amitié remplacerait l'amour, l'estime suivrait l'adulation ; elles feraient respecter leurs rides, et rendraient leur vieillesse aimable.

Une considération essentielle pour ce pas important de la vie est le caractère de la famille dans laquelle on s'incorpore. On épouse un peu tous les parens ; et leurs bonnes ou mauvaises qualités influent plus ou moins sur le bonheur : d'ailleurs les dispositions morales d'une fille dépendent, encore plus que les nôtres, de l'exemple habituel.

L'égalité des conditions et des fortunes est aussi un des garans de paix domestique. Qui donne trop exige trop. Faire un mariage bien avantageux, c'est souvent passer un contrat d'esclavage. Cette disproportion de rang est surtout dangereuse pour les femmes, pour lesquelles il vaut mieux pour l'ordinaire, descendre que monter, et s'assurer l'empire de la reconnaissance que de s'exposer au repentir d'un homme, qui leur rappellera peut-être chaque jour qu'il les considère comme le principal obstacle de son ambition ou de son bien-être. — Le trait suivant peut être cité comme un exemple de sagesse dans la manière de voir à cet égard.

Un paysan suisse qui, conformément à l'usage, restait dans son état malgré ses richesses, avait une fille unique, qu'un homme de naissance crut digne de sa recherche. Il fit connaissance avec la famille, parvint à plaire, et finit par la demander

en mariage.— Je vous estime, répondit le père, et si je pouvais donner ma fille à un homme de votre qualité, je vous préférerais à tout autre; mais, sans connaître le monde, je le connais assez pour savoir qu'elle ne serait pas heureuse. On n'oublierait point qu'elle n'est qu'une paysanne; elle serait sans cesse humiliée par vos parens, par le dégoût et l'embarras d'un genre de vie pour lequel elle ne fut point élevée. J'aime mieux qu'elle soit la première de son état que la dernière du vôtre. — Il instruisit sa fille du refus, et ajouta : Tu es, grâces à Dieu, dans une position à n'avoir pas besoin de regarder à l'argent. Voilà Bentz (c'était son premier valet), qui est un brave garçon, robuste, intelligent, travailleur et pieux. Il fut presque élevé avec toi, t'arracha du feu dans ton enfance, t'a toujours aimée, t'a toujours servie. Il engraissa mes bœufs, laboura mes champs, rapporta fidèlement l'argent du marché; nos intérêts furent les siens, et il les connaît aussi bien que nous. Si tu m'en crois, tu le préféreras à tout autre : il n'oubliera jamais que tu fais sa fortune, et il cherchera chaque jour de sa vie à t'en témoigner sa reconnaissance. — Elzeli suivit l'avis de son père; elle épousa Bentz, et ne s'en repentit jamais.

La législation pourrait venir au secours de notre imprudence dans le choix important d'une compagne. Il suffirait de statuer que les filles seront

sans dot. Cette seule loi établie changerait la face d'un état ; l'éducation du sexe se perfectionnerait ; les hommes rechercheraient davantage le mérite, et ce mérite recherché se féconderait lui-même. Un penchant réciproque deviendrait le nœud de l'union : ce ne serait plus un vil trafic d'intérêt, mais un doux échange de plaisirs et de secours réciproques. L'avarice étouffée préviendrait les regrets ; les vertus des femmes animeraient les nôtres ; les enfans seraient plus vigoureux, plus chéris, plus soignés ; le mariage trouverait moins d'obstacles, la position serait moins indécise, et toutes les sources de bonheur circuleraient avec plus de facilité. — Cette manière de voir n'est point neuve. Les dots furent prohibées par Lycurgue, par Solon ; méconseillées par Platon, modérées par Moïse ; et chez divers peuples où elles étaient en usage, les femmes mariées n'avaient cependant aucune part à l'héritage de leurs pères.

Le ton dominant des familles dépend presque toujours du chef, et lorsque le premier est peu estimable, on peut supposer que le second ne l'est pas davantage. Un père qui ne sait que se faire craindre et obéir, ignore les plus doux plaisirs de la vie. Un maître qui ne règne sur ses inférieurs ou ses domestiques que par l'autorité, n'a pas d'idée d'un service agréable ; et un mari qui manque à sa femme se manque à lui-même : l'avilir c'est se préparer des humiliations futures, c'est se

priver d'un appui, d'une société, d'une consolation toujours présente; s'en plaindre en public, c'est jeter un ridicule sur sa propre réputation : mais, au contraire, lui témoigner de l'attachement et de la confiance est un des moyens les plus sûrs pour l'engager à s'en rendre digne.—Quel ami plus vrai que celui qui, par état, par devoir, par religion, par intérêt, participe à tous nos biens, à tous nos maux; dont la destinée est pour toujours liée à la nôtre; pour lequel la communauté d'honneur, de richesse et de progéniture rend personnel tout ce qui nous est propre?... Estime, volupté, parentage, tout contribue à resserrer ce précieux lien, et nous pouvons négliger si souvent une telle amitié!

On peut juger en partie la manière dont un chef de famille se comporterait dans un emploi public, par celle dont il agit dans l'intérieur de son ménage. Il est assez probable que celui qui ne sait pas diriger quelques personnes, en dirigerait encore plus mal quelques milliers. — Que quiconque ne peut exercer la bienveillance au loin, l'exerce du moins sur ses alentours : quand il n'aurait contribué qu'au bonheur bien direct d'un ou de quelques individus, il n'a point perdu le vrai usage de la vie. Un père qui n'aurait fait d'autre action louable que d'élever ses enfans à la probité, peut rendre compte avec une certaine assurance : il a rempli un de ses premiers devoirs envers la

société ; il participe à tout le bien qui sera produit par eux ; il répare une partie de ses propres torts ; il laisse sur la terre des représentans qui le remplacent, le justifient, auxquels il donna l'être, les mœurs, les lumières, la paix, et qui, après avoir fait l'honneur de sa vieillesse, feront la consolation de sa dernière heure.... Oui, qu'il meure avec tranquillité, s'il laisse une famille honnête.

De son côté, « l'enfant ne subsistant que par ses « père et mère, venant d'eux, leur devant tout, » doit aussi reconnaissance, attachement, soumission, et dans leur caducité, le retour des secours qu'il reçut dans sa jeunesse. Parvenu à l'âge de raison, il peut se déterminer par lui-même sur ce qui lui convient en propre : la subordination cesse avec le besoin : mais les autres rapports sont inaltérables. — Il ne dépend pas de nous d'éprouver un respect intérieur, parce qu'il n'est fondé que sur l'estime d'un mérite qu'on trouve rarement ; mais il est toujours en notre pouvoir de témoigner de la déférence, des égards, de l'indulgence pour leurs faiblesses, et des procédés généreux. Les torts de nos père et mère sont pour l'ordinaire produits par l'ignorance, et leurs bienfaits par l'attachement, n'y en ayant point dans la nature d'aussi véritable.

Une de nos obligations les plus négligées est celle qui concerne nos domestiques. Leur bonheur nous est en partie confié, et nous sommes responsables de tout sentiment pénible que nous faisons

naître chez eux sans nécessité absolue. — « On doit « vivre avec eux (disent les Dialogues Socratiques) « comme avec gens qui nous sont semblables par « la nature, et qui nous sont cependant subordon-« nés par l'ordre civil ; qui sont propres à nous ser-« vir, et non à nous donner des conseils. Ils sont « hommes, ne l'oubliez point, et l'humanité mérite « toujours des égards et de l'affection. Ainsi nul « terme de mépris, nul dédain, nul trait de hau-« teur, nulle brusquerie. Parlez-leur honnêtement, « prenez soin d'eux, faites-leur du bien, reprenez-« les avec douceur et sans emportement. On se dé-« grade par la colère et les injures. Écoutez-les « et parlez-leur avec bonté sur les choses qui con-« cernent leurs fonctions. Mais hors de là point de « conversation avec eux, nulle plaisanterie, nul « badinage, nulle licence. Soyez pour eux un bon « maître, mais ne soyez pas leur camarade. Ne « commandez rien par caprice, que vos ordres pa-« raissent toujours avoir pour but une utilité réelle. « Ils vous aimeront et vous respecteront quand vous « tiendrez ce juste milieu. » — On peut étendre ces mêmes règles, en y joignant quelques égards de plus, jusqu'aux procédés qu'on doit tenir envers tout autre inférieur.

L'HEUREUX MÉNAGE.

Celui d'Edmond et de Lucile, quoique d'un genre au-dessus de la portée commune, peut cependant servir de modèle à divers égards. — Le goût et la raison s'unirent dans son choix. Il avait passé la fougue de la jeunesse, et conservait toute la force de l'âge mûr. Revenu de l'illusion, l'éclat ne pouvait plus le séduire ; ses penchans épurés le ramenaient au simple ; son cœur sensible réclamait encore le besoin d'aimer et celui de l'être ; sa probité répugnait aux séductions ; sa fierté aux petits soins, et sa délicatesse au libertinage. Il crut qu'il était temps de s'établir, mais il cherchait moins une amante qu'une compagne. Lucile lui parut propre à réunir les deux : elle n'était point encore ce qu'elle pouvait être ; mais elle possédait les dispositions à le devenir. — Sans goût bien décidé pour Edmond, elle l'estimait, joignait de la douceur, de la bonté, et assez de raison pour le comprendre : il n'en fallait pas plus, le reste devait être son ouvrage. — Il se proposa sans passion, fut accepté sans répugnance, cacha une partie de sa tendresse, et la mit plus en procédés qu'en discours. Jamais ses soins les plus empressés n'eurent rien de fade ou de rampant : c'était de l'amitié, des désirs, des

égards, non de la soumission. Il prit d'abord le ton qu'il voulait toujours conserver, et alliant l'énergie avec une politesse soutenue, il décorait l'une par l'autre.

L'excès de la basse complaisance peut flatter la vanité d'une femme, mais elle méprise tôt ou tard celui qui la lui accorde. Elle sent malgré elle la supériorité du sexe protecteur de l'autre, et aime trouver des motifs qui l'en persuadent davantage. Si elle domine, son état déplacé est celui d'une indécision et d'une inquiétude continuelles. Au contraire, quoi de plus doux pour une épouse que de sentir dans l'homme auquel elle est liée pour toujours, un conseil, un soutien, un défenseur, un guide!

Lucile était d'abord, comme la plupart des jeunes personnes, vaine, légère, inconséquente, et ne croyant rien être de tout cela; plus spirituelle que sensée, plus agréable que solide; pensant peu, sentant beaucoup; se laissant moins diriger par la réflexion que par ses goûts, l'humeur, l'exemple ou la mode; n'ayant d'expérience que celle des romans, et ne voyant le monde qu'à travers les prestiges d'une imagination échauffée, ou d'après les erreurs d'un faux respect pour l'usage. Elle savait saisir un sentiment délicat, elle appréciait un mot subtil; mais une pensée forte lui échappait. Ses intentions étaient pures, mais il lui manquait les lumières et la force nécessaires pour les effectuer: elle était incapable d'une impression soutenue, en-

core plus d'une résolution courageuse, ou d'un projet suivi.

Edmond chercha d'abord à former son intelligence : sans pédantisme il joignit le titre d'instituteur à celui d'ami et d'amant. Chaque jour une heure ou deux furent consacrées à l'étude, dont il n'offrait que les fleurs et arrachait les épines. Il n'en voulait pas faire une savante; mais elle acquit assez de connaissances pour apprendre à les estimer, et pour jouir de celles de son époux. Tout en secondant ses plaisirs et souriant à ses jeux de vanité, il leur donnait insensiblement une direction plus solide. Il mélangeait la gaieté de réflexions sérieuses, de traits intéressans, et la familiarisait peu à peu avec ces principes fondamentaux, qui rallient les idées, épurent le jugement, et présentent les objets sous leur vrai point de vue. Leurs entretiens devinrent aussi variés que le vaste champ des connaissances humaines. Souvent un fait imprévu, ou un usage singulier, servit d'occasion pour comparer les coutumes des divers peuples, des divers siècles, et en combattre les préjugés. Une promenade initiait Lucile dans les mystères de la nature : elle n'en avait vu que les effets, elle en admira les causes, et chaque pas lui offrit de nouveaux miracles. Une belle soirée élançait son imagination à travers les vastes régions du firmament, et avec le secours de son guide, elle déchiffrait dans cette immensité les caractères lumineux dont

le grand auteur inscrivit les preuves de son existence... Un nouvel univers naquitsous son œil dessillé ; sa raison s'affermit, son cœur se développa, ses jouissances devinrent plus délicates, ses vœux plus sublimes, ses devoirs se changèrent en plaisirs, et son cœur battit doucement sous les tendres émotions de la bienfaisance... Elle éprouva dans peu, auprès de ses compagnes, l'ascendant des lumières, et n'en devint que plus douce et plus modeste : elle parvint aussi à distinguer un fat d'un homme raisonnable, un esprit faux d'un vrai, et une ame faible d'une vigoureuse. Sans négliger son sexe, elle préféra le nôtre ; les amis de son époux devinrent les siens, et leur manière de voir et de penser fut bientôt aussi d'accord que celle de sentir. Quelle base plus sûre d'une union durable ! Pour l'affermir encore, Edmond possédait une qualité précieuse. Jamais homme n'exigea moins des femmes : il les avait trop connues pour en attendre beaucoup : ce principe amenait l'indulgence, et cette dernière la paix. C'est un des avantages qui dédommagent ordinairement l'épouse d'un mari qui a beaucoup vécu. — Un jeune adolescent sans expérience se représente une femme comme une espèce de divinité : il lui suppose une réunion de vertus et de beautés que la nature ne comporte point. Revenu de l'ivresse de la première jouissance, il s'étonne de n'avoir point trouvé ce qu'il attendait, et, fût-elle la première de son sexe, il s'imagine qu'une

autre l'eût rendu plus heureux. Il accuse en secret l'objet de son choix, lorsqu'il n'a à se plaindre que de ses propres exagérations.

Edmond n'a point cessé de rendre à sa compagne les soins les plus assidus. Après plusieurs années de mariage, il en a encore des faveurs précieuses à àttendre : mais elles sont d'un genre peu recherché. Il s'agit d'obtenir, ou qu'elle s'efforce de se défaire de quelque défaut, ou d'acquérir un talent, d'étendre une vertu, ou de donner son consentement pour quelque procédé généreux. Un amant n'est pas plus attentif à plaire à l'objet qu'il veut séduire, qu'Edmond ne l'est envers celle qu'il veut perfectionner. — Au ton d'égards et de politesse qui règne entre eux, un étranger devinerait difficilement l'espèce de lien qui les unit : ils paraissent sans affectation être l'un pour l'autre ce qu'ils aiment et respectent le plus, et savent se donner en public de ces petites preuves de considération et d'attachement qui, presque imperceptibles, n'en sont que mieux senties et plus flatteuses. Leur présence réciproque est un témoin imposant, dont la crainte du blâme éloigne les faiblesses, et l'espoir d'approbation porte à l'espoir du bien. Un acte de générosité envers quelque malheureux fut souvent le sceau d'un petit raccommodement, comme il fut un hommage de reconnaissance pour le bonheur dont ils jouissent.

Mais, quelque parfait qu'on soit, on a souvent

des torts et des momens d'oubli ; ils n'exigent point l'impossible l'un de l'autre, et sont toujours disposés à se supporter et se pardonner. Au sortir de leurs plus vives dissensions on ne les entendit jamais répandre leur humeur dans le public : qu'est-ce qu'il a de commun avec une querelle de ménage ? Ils se rejoignent l'instant après avec autant de calme que s'il ne s'était rien passé entre eux : la paix est faite sans explication. Ce ton simple est un aveu tacite qu'on reconnaît ses torts, ou qu'on les excuse, et cet aveu fut toujours bien reçu. — Il est rare qu'elle s'offense dans leurs petits différens, encore plus rare qu'elle cherche à le piquer. Qu'y gagnerait-elle ? que de l'indisposer davantage. Le silence est son injure, la douceur son arme, et les bons procédés ses reproches. Elle peut lui témoigner de l'affliction, non de la colère : la première vient du sentiment, la seconde de l'orgueil. Mais en évitant les extrêmes, sa complaisance ne tient ni de la fadeur, ni de la crainte, ni de la servitude. Qui s'abaisse trop ne flatte plus l'amour-propre, et qui ne sait pas garder sa dignité invite au mépris.

Edmond n'a pas moins gagné que Lucile à leur commerce réciproque. Sa douceur calme sa promptitude, sa gaieté tempère son sérieux, ses graces brillantent sa raison, sa faiblesse retient sa témérité ; et de leur concours naît la prudence. Elle le rend aimable, il la rend estimable ; il la fait respecter, elle le fait chérir ; elle adoucit ses peines, il

élève ses sentimens. Il se console dans le sein de leur amitié, et elle repose doucement sur l'appui de sa force, de son habileté, de son courage et de la considération qu'on lui accorde. Elle soumet ses principes à ses lumières; elle sait qu'il peut s'égarer, mais moins souvent que son défaut d'expérience. Qu'un Dieu lui demande compte de ses actions, elle répondra : *J'ai suivi le guide que vous m'aviez donné.*

Si commander a ses douceurs, être dirigé a aussi les siennes : cela sauve le tourment de l'indécision, qui est un des premiers fléaux de la vie. — Si l'on examinait de près la plupart des chagrins, on trouverait fréquemment qu'ils se réduisent à être indécis. C'est le combat des volontés contraires, qui, s'entre-choquant au-dedans de nous, y porte l'agitation, le doute, l'angoisse. Qu'une de ces volontés l'emporte sur les autres, le calme renaît, et être heureux n'est le plus souvent qu'être d'accord avec soi-même. — Il n'est pas rare de remarquer chez les filles, dont la position semble être faite pour la dépendance, que lorsque quelque événement les y soustrait, elles ne savent que faire de cette liberté qui leur paraissait un bien si désirable. Elles s'agitent, s'inquiètent; ce sont des enfans auxquels on délie les bras après les avoir long-temps tenus emmaillottés, et qui, méconnaissant leur usage, gesticulent à tort et à travers, se heurtent contre le berceau, ou se frappent contre le visage; puis

pleurent, se fâchent, et semblent accuser tout ce qui les environne.

Lucile s'étudie à rendre sa maison agréable. Edmond y revient toujours avec plaisir; il lui semble qu'il rentre au port. Elle écoute avec intérêt ses projets d'ambition, le ramène souvent sur les objets dont il parle volontiers, s'informe quelquefois des affaires dont il s'occupe, témoigne du respect pour ses fonctions, de l'estime pour ses talens, et encore plus pour sa probité. Elle ne veut cependant pas tout savoir : elle fermerait même les yeux sur quelques écarts de galanterie subalterne, où les sens prennent plus de part que le cœur : elle sait que la différence de sexe, d'opinions et de suites, ne rend pas les devoirs réciproques entièrement égaux. Au reste, il est douteux si jamais Edmond mit cette indulgence à l'épreuve; ou du moins n'eut-il à se reprocher que des velléités passagères, auxquelles l'amour conjugal et la prudence surent prescrire des bornes.

Lucile recherche ses goûts, les prévient par de petites attentions inattendues, veille sur sa santé, et, étendant ce soin jusqu'au sacrifice, elle sait se refuser avec grace à l'abus des plaisirs, comme elle sait en relever le prix par une tendre complaisance, par les charmes de la délicatesse, et le touchant de la sensibilité. Rien de ce qui peut contribuer à son bonheur ne lui paraît au-dessus de son étude.

Sévèrement en garde sur sa réputation, Lucile

ménage jusqu'à l'apparence. Elle sait qu'il ne suffit pas à son honneur et à celui de son époux d'être fidèle, mais qu'il faut encore être estimée comme telle. — Le danger est passé, le souvenir de sa conduite reste. — Le cours rapide de la jeunesse a enlevé ses appas. Ses dents se gâtent, ses cheveux tombent, son teint n'a plus de fraîcheur, sa gorge est flétrie, sa taille devient lourde : elle peut encore paraître belle; mais son mari sait qu'elle ne l'est plus, et elle ignore qu'il le sait. Au reste, chaque beauté qui lui échappe semble être une obligation de la remplacer par quelque agrément de l'esprit ou quelque qualité du cœur. — Elle n'ajoute pas aux dégâts des années les dégoûts de la négligence; sa parure, toujours soignée, est autant au-dessous de la magnificence qu'elle lui est supérieure en goût et en propreté.

Dans leur maison, montée d'un degré au-dessous de leur fortune, règne une saine et commode abondance : tout y tend à jouir, et rien à briller. — L'augmentation de lumières n'a fait qu'ajouter plus de zèle et d'importance à ses devoirs de mère de famille. C'est en établissant dans son ménage beaucoup d'ordre et une sage économie, qu'elle acquit en partie son ascendant sur son époux. Cet esprit d'ordre sur des bagatelles semble être peu signifiant; mais elle connaît les hommes, et comme ils sont incapables de certains petits soins, ils leur plaisent, et leur en imposent; et à l'égard de l'écono-

mie, elle est le soutien de l'aisance comme celui de la libéralité; elle l'étend jusque sur elle-même, et se refusa souvent à des dons trop précieux. La simplicité est son faste, la sagesse son ornement, et la paix sa récompense.

Un devoir plus sacré, dont ils partagent les peines, ou plutôt qu'ils ont changé en plaisir, est celui de l'éducation de leurs enfans. Pour s'y rendre plus propres, ils lisent ensemble les meilleurs traités sur cet objet, en soumettant la théorie à l'expérience, et l'art à la nature. Ils laissent agir la dernière relativement aux maximes douteuses, et ramènent les autres au principe fondamental, d'élever son fils comme l'on voudrait avoir été élevé soi-même, et « sa fille comme on désirerait « que sa femme l'eût été. »

Ils cherchent à les guider au bonheur par la route de la vertu, et déjà dès leur enfance ils s'efforcent d'adoucir cette vie qu'ils ont donnée, qui trop souvent n'est qu'un don funeste, et toujours très-dangereux. Mais ce soin ne s'étend pas jusqu'à la faiblesse, et n'immole pas sans réserve l'avenir au présent. Point de tendresse plus fausse, plus opposée à son but, que celle qui forme ce qu'on appelle des *enfans gâtés :* expression des plus justes relativement aux suites, qui sont plus ou moins l'incapacité, la faiblesse, la présomption, l'excès des besoins de tout genre, la dépendance d'autrui, le mécontentement, la mélancolie, et l'insociabi-

lité en général. — Comme on les a toujours soustraits à la nécessité de penser, d'agir par eux-mêmes, leurs ames et leurs corps restent dans une espèce d'enfance, qui entraîne pour toujours la certitude des maux dont on cherchait à éviter la possibilité pour quelques instans. Trop habitués à suivre leurs caprices, à être servis et prévenus, ils deviennent fantasques, exigeans, inquiets ; les complaisances des autres leur paraissent des devoirs, les plus petites contradictions des injures, les moindres accès d'humeur des scènes affreuses, où l'extrême impatience avec laquelle ils supportent cette réciprocité, les amène en effet. On ne sait comment traiter avec eux : veut-on se prêter à ce qui peut leur être agréable, ils étendent les prétentions au-delà des bornes ; et veut-on s'y soustraire, les refus les plus raisonnables sont appelés injustices révoltantes. Incapables de faire leur propre bonheur, ils empoisonnent celui de ceux auxquels le sort les lie. Blasés avant l'âge des jouissances, leur extrême sensibilité aux peines s'irrite en raison de leur dégoût pour ses plaisirs trop prodigués.

Sans excès, il est bon que l'enfant sente de bonne heure le joug de la nécessité et le stimulant du besoin ; qu'on le forme à la fatigue, aux privations, à la douleur et à la patience. Il est bon qu'il soit forcé d'avoir recours à ses propres forces, à son habileté, sa souplesse, son courage, pour se tirer des embarras auxquels il sera par la suite exposé.

Il est utile qu'il sache de bonne heure combien peu il doit attendre des hommes, et qu'il n'en obtiendra, tout au plus, que le retour de ce qu'il accordera lui-même. Il est nécessaire qu'il se prépare avant le combat, aux peines, aux contradictions, aux revers, aux injustices qui assaillent plus ou moins toute existence humaine.

Mais si une bonté mal entendue dirige notre éducation de manière à nous rendre plutôt victimes de ces maux qu'à nous apprendre à les vaincre, l'autre extrême a aussi des dangers qui lui sont propres : il étouffe la délicatesse, l'enjouement et le génie. Il faut que la douceur tempère la sévérité, que l'affection punisse et non la colère, que l'éloge compense le blâme, et que le plaisir remonte cette jeune machine épuisée, irritée par une application trop soutenue, qui, quoique nécessaire à divers égards, est cependant des moins naturelles aux enfans, dont l'intelligence souffre plus par ces excès qu'elle ne gagne, n'y ayant point de bien-être solide, en moral comme en physique, que par l'harmonie des deux.

Edmond et Lucile s'attachent plus à former leur cœur que leur génie, plus leur raison que leur mémoire, moins à les rendre savans qu'honnêtes, moins riches qu'heureux; et en leur enseignant l'art de faire fortune, on leur enseigne surtout l'art de se passer de ses dons. On attendrit leurs sentimens par l'amitié, on hâte leur intelligence par

de petites commissions au-dessus de leur âge ; on les élève à leurs propres yeux par la confiance, et cette estime qu'on leur témoigne les engage à la mériter.—Nul ordre dont on n'indique le but, nul reproche qu'on ne motive ; l'exemple se joint au précepte, et la fermeté à la douceur.

On exerce leur courage, les aguerrit contre l'opinion, tourne le faste en ridicule ; et les familiarise avec l'idée des besoins, de la douleur et de la mort. On développe leur jugement par des objets à comparer, des faits à apprécier, et de petits problèmes moraux à résoudre. Leur éducation a principalement pour but de leur former une sagesse, une tranquillité et une vertu d'habitude, qui, jointes à une profonde soumission aux décrets de la Providence, leur tiennent lieu de philosophie, également sur les devoirs comme dans les peines de la vie.

Jusque-là les mêmes principes peuvent être à peu près communs au deux sexes. La nature y mettra toujours quelque différence dans les effets. — L'éducation publique paraît plus propre aux garçons, la privée plus faite pour les filles : l'une hâte l'expérience, l'autre dispose à la vie sédentaire. L'usage admet que les femmes ont moins besoin de connaissances ; et en effet, il semble que leur position subordonnée exige moins de lumières. Il y a toujours quatre à parier contre un qu'un mari sera un sot, ou pis encore : malheur à celle qui saura trop bien l'apprécier ! Plus faites pour suivre

que pour diriger, la modestie, la douceur, la complaisance paraissent les qualités les plus favorables à leur propre bonheur et à celui de leurs alentours. D'ailleurs, trop d'élévation dans les vues pourrait les dégoûter de divers soins domestiques, qui, malgré leur petitesse apparente, n'en sont pas moins indispensables au maintien des familles.

Edmond et Lucile ont partagé leurs fonctions. Le premier dirige l'utile, la seconde l'agréable; l'un ordonne en grand, l'autre veille au détail. Elle est plus aimée, il est plus craint; mais on les estime et respecte tous deux. Les coups d'autorité partent de lui, et ses volontés sont plus décisives; il semble être le maître; elle est l'amie, la confidente, la médiatrice; elle règne plus par attachement que par contrainte; elle donne plutôt des conseils que des ordres, elle joue un peu la faiblesse, permet d'en abuser, sait toutes les petites sottises, feint de les cacher, se charge des excuses, ménage les raccommodemens. — Lucile dit à son fils : *Faites la révérence, tenez-vous droit, lavez vos mains, soyez discret, poli, délicat.* Edmond lui dit : *Sois intègre, acquiers des lumières, chéris ta patrie, et ne tremble jamais.* Lucile dit à sa fille : *Étudie les graces, cache tes sentimens, et redoute les hommes.* Edmond lui dit : *Devenez bonne menagère, exercez-vous dans la patience; et si jamais vous avez un amant, rappelez-vous que votre père est votre meilleur ami.*

Ainsi s'écoulent leurs jours dans le calme et l'innocence. Ils bénissent l'heure de leur première union, contemplent avec un courageux espoir celle qui les séparera; et un sentiment religieux, s'élançant au ciel, y porte souvent l'hommage commun de leur reconnaissance, qu'ils témoignent surtout en se rendant chaque jour plus dignes de ses bienfaits.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

	Pages.
Préface	5
Introduction	19
De la Vertu	29
De la Vérité	32
Des Préjugés	35
De l'Opinion	41
Des Qualités les plus importantes de l'Homme	47
Du Mérite	50
Du Bonheur	58
Consolations dans l'infortune	69
Des Passions	78
De l'Amour	89
De l'Ambition	105
De l'Envie	109
De la Jalousie	112
De la Colère	119
De la Paresse	123
De l'Orgueil	127
De l'Avarice	133
De l'Économie	135
De la Modération	146
De la Santé	154
De la Prudence	158
Connaissance de l'Homme	175
Des Femmes	186
Digression sur les Animaux	200
Vertus sociales	220

De la Conversation 234
Suite de la Conversation 250
De la Complaisance 258
Le l'Indulgence. 262
De la Modestic 270
De la Franchise. 277
De la Médisance. 282
De l'Amitié 291
De la Délicatesse 303
Du Ridicule. 309
De la Décence. 313
De l'Esprit. 320
Consolations pour les Sots 324
Du bon Ton. 336
De la Mode 343
Conjectures sur la Pudeur 348
De la Chasteté. 360
Vie domestique. 374
L'heureux Ménage 384

FIN DE LA TABLE.



